

PN 171

.I6 D4

Copy 1

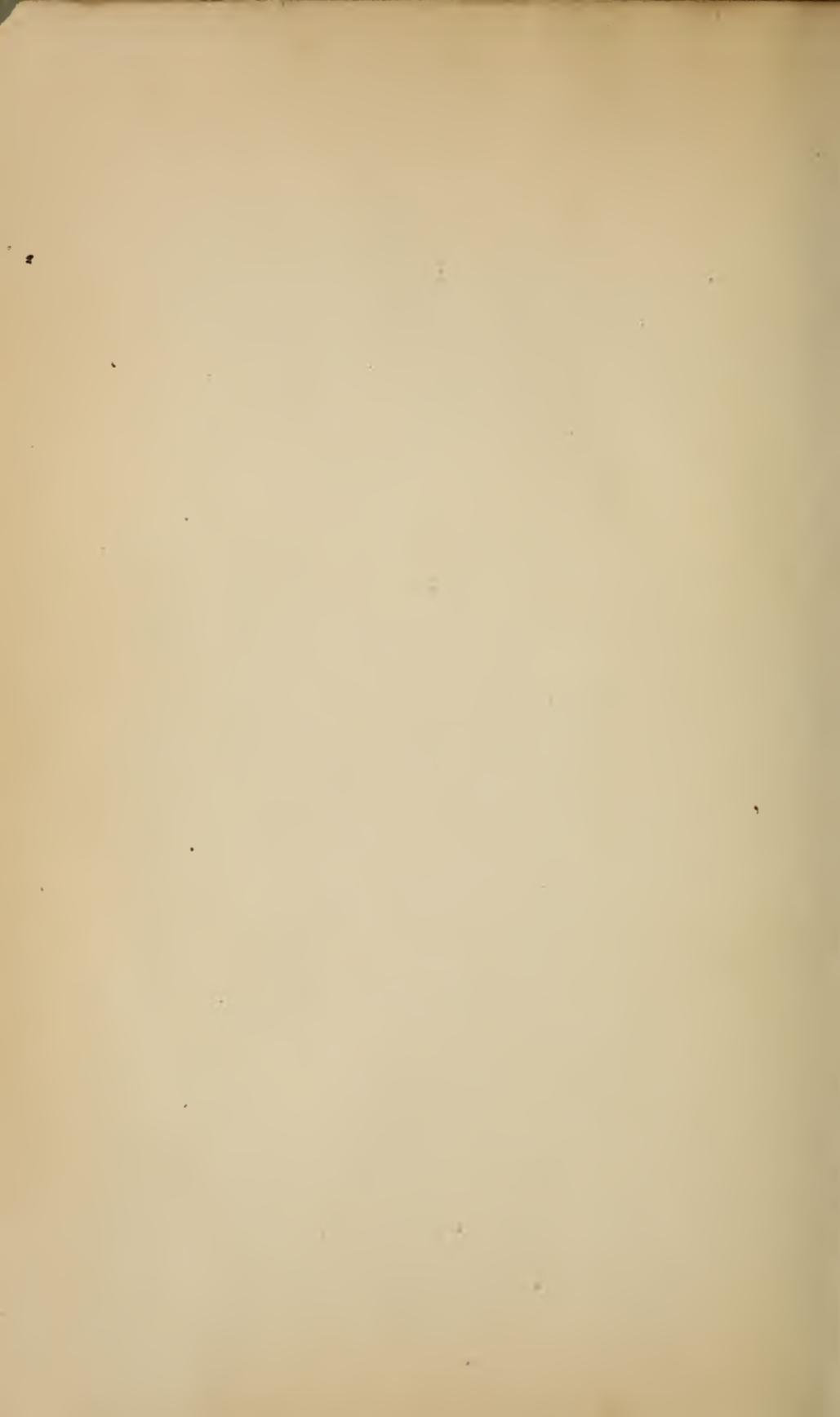
LIBRARY OF CONGRESS.

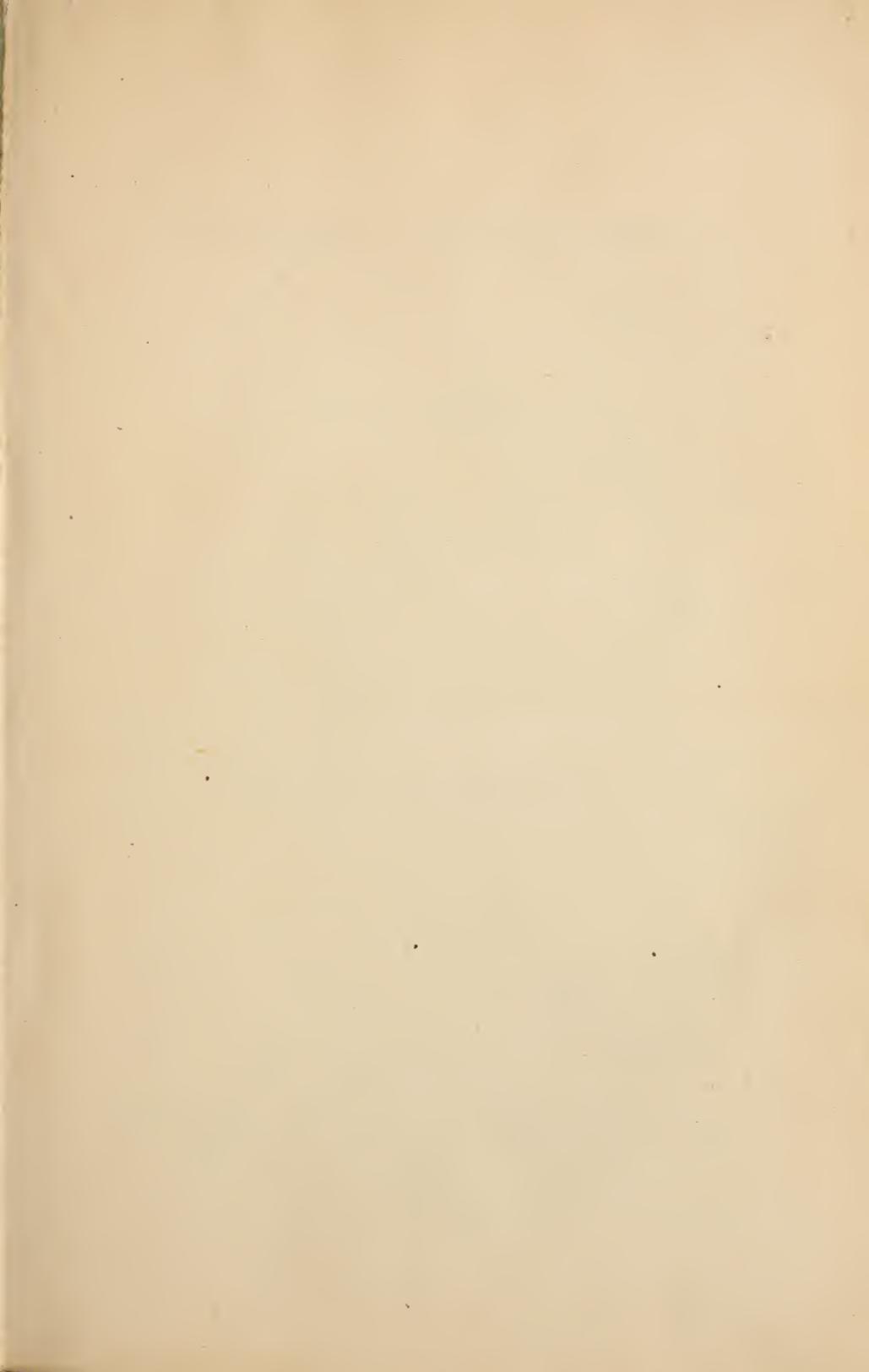
Chap. PN 171

No. I 6 D 4

UNITED STATES OF AMERICA.

二







HISTOIRE LITTÉRAIRE

DES FOUS.

PAR

OCTAVE DELEPIERRE.



LONDON:

TRÜBNER & CO., 60, PATERNOSTER ROW.

1860.

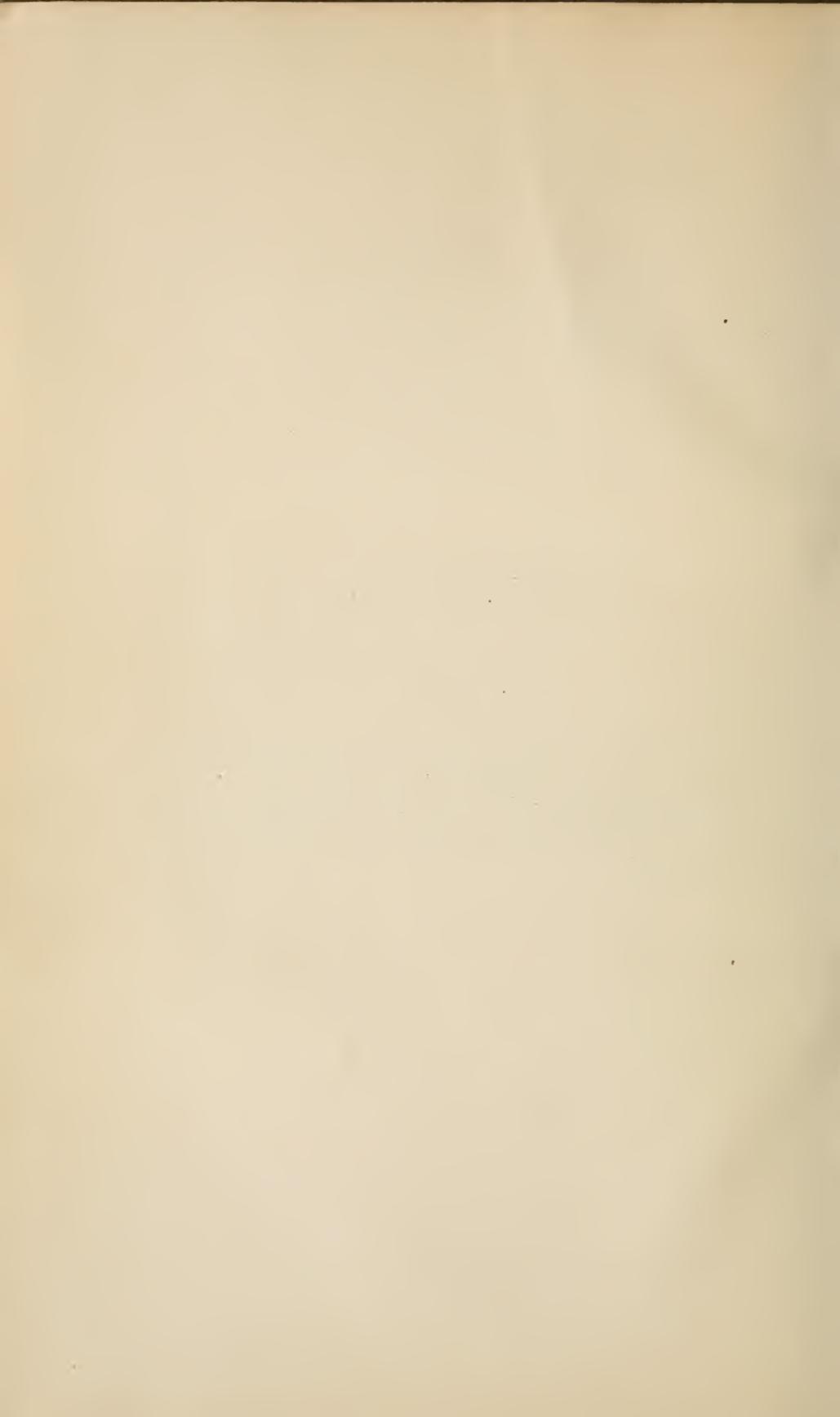
The right of translation is reserved.

PN 171
1614

INTRODUCTION.

EPIGRAPHE.

J'OSE dire que l'il y a encore un livre curieux à faire au monde, en Bibliographie, c'est la bibliographie des fous, et que l'il y a une bibliothèque piquante, curieuse et instructive à composer, c'est celle de leurs ouvrages.—*Nodier, Mélanges tirés d'une petite Bibliothèque, page 247.*





INTRODUCTION.

QORSQUE la pensée nous vint de composer une esquisse biographique sur les Fous Littéraires, le sujet nous parut peu compliqué et n'exigeant que de patientes recherches. Mais à mesure que les matériaux s'accumulaient, et que nous cherchions à les coördonner, les difficultés de fixer des bornes à ce travail, augmentaient.

Tout dépendait de pouvoir définir d'une manière claire et précise quelles étaient les spécialités qui rentraient dans notre cadre. Ici tout devenait doute. La folie entre pour quelque chose dans l'existence de la plupart des grands esprits que l'histoire nous fait connaître, et il devient souvent très difficile d'établir les dissemblances qu'offrent les prédispositions à la folie, avec certains états dits de raison.

Ainsi que l'a dit M. Lélut, membre de l'Institut, personne ne peut croire que Pythagore, Numa, Ma-

homet, &c., fuffent des fourbes, car la fraude n'a jamais eu et n'aura jamais un tel pouvoir. Pour creufer fur la face de la terre un fillon dont les fiècles n'effacent pas l'empreinte, il faut penfer, affirmer, croire comme les maffes, et plus qu'elles ; donc ces grands hommes croyaient à la réalité de leurs vifions, de leurs révélations. C'étaient tout fimplément des hommes de génie et d'enthoufiafme, ayant des hallucinations partielles. L'auteur que nous venons de citer, a établi fcientifiquement et avec calme, que ce qu'on eft convenu d'appeler *le Démon de Socrate*, n'était autre chofe qu'un état d'extafe et une folie momentanée.¹

L'écrit trouvé coufu dans le pourpoint de Pascal, après fa mort, et que Condorcet a nommé son *Amulette myftique*, le précipice imaginaire qu'il voyait à fes cotés, le globe de feu que vit Benvenuto Cellini, et les démons qui lui apparurent dans le Colyfée et lui parlèrent, ainfi qu'une foule d'autres faits de la même nature, rendraient une hiftoire complète de la folie littéraire, une œuvre immense.

Un recueil des biographies pŷcologiques de ces fortes de perŷonnages, fous le titre de *Vies des Hallucinés célèbres*, constituerait un livre intéreffant et utile, comme le fait obferver le docteur Lélut, dans le travail qu'il a confacré à démontrer la folie bien caractérisée de Pascal.² La folie ne peut pas fe définir, pas plus

¹ Le Démon de Socrate, ou application de la ŷcience pŷcologique à celle de l'hiftoire. Paris, 1856, in 8°.

² L'Amulette de Pascal, pour ŷervir à l'hiftoire des hallucinations. Paris, 1846, in 8°.

que la raison, a dit le Docteur Calmeil.¹ Celui dont l'imagination fascinée prête un corps et une forme aux idées qui prennent naissance dans son cerveau, rapporte ces idées aux appareils des sens, les convertit en sensation que presque toujours il attribue à l'action d'objets matériels qui n'agissent point actuellement sur ses organes, et il en vient souvent à baser ses raisonnements sur ces données vicieuses de l'entendement. L'halluciné réalise jusqu'à un certain point la supposition des Berkeléistes, qui prétendent établir qu'il n'est pas positivement nécessaire que l'existence de l'univers soit réelle, pour qu'on l'aperçoive tel qu'il se montre à nos sens. Peu d'entre-nous n'ont pas été, dans le cours de la vie, sous l'influence de quelque hallucination momentanée.

Les observations précédentes que l'on pourrait étendre considérablement, font comprendre combien il est nécessaire et en même temps difficile de circonscrire et de déterminer une bibliographie des fous littéraires. Laisant à d'autres le soin de développer cet intéressant sujet, nous voulons nous borner à tracer une esquisse de quelques unes de ces existences dont l'état mental a été suffisamment dérangé pour que l'on prit des précautions à leur égard.

Nous prévenons donc tout d'abord que nous n'allons nous occuper que de quelques individus qui nous ont semblé réellement atteints de folie, et qui, s'ils n'ont

¹ De la folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique et historique. Paris, 2 vol. in 8°. 1845.

pas été enfermés dans des maisons de fureté, comme la plupart de ceux mentionnés ici, ont néanmoins montré une aberration mentale très décidée.

L'application des causes aux effets dans la monomanie et dans son opposé, la folie raisonnable, offrira toujours un sujet d'étude du plus haut intérêt. L'Étiologie de ces maladies s'explique l'une par l'autre. Dans le premier cas, il y a un point malade dans un cerveau sain d'ailleurs, dans le second cas, un cerveau malade nous offre un point sain et normal. Ce sont ordinairement des esprits contemplatifs et noblement doués que l'on voit frappés par ce malheur.

Presque toutes les nations fournissent des exemples d'écrivains qui entrent dans cette catégorie, et ce qui doit augmenter la curiosité des Bibliophiles à ce sujet, c'est que leurs ouvrages sont toujours assez rares, et qu'il est difficile de se les procurer. Ces monomanies intellectuelles sont presque toujours caractérisées, comme le fait très bien observer le Dr. Calmeil, par une association d'idées fausses basées sur un faux principe, mais justement déduites, et par la possibilité où se trouve l'individu qui en est atteint, de raisonner juste sous tous les rapports, sur les matières étrangères à sa folie.

Afin de réunir les éléments épars de cette histoire littéraire, de manière à éviter la confusion, nous diviserons en quatre sections les auteurs que nous allons citer. La première traitera des fous théologues; la seconde, des fous littéraires proprement dits; la troisième, des fous philosophiques; et la quatrième, des fous politiques.

Les voyageurs nous apprennent une chose très frappante, c'est que la folie est comparativement un fait rare chez les nations tout-à-fait barbares. Humboldt dit qu'on rencontre très peu de fous parmi les tribus originaires qu'il visita sur le continent de l'Amérique. D'autres auteurs dignes de foi remarquent aussi qu'en Chine, au fond de la Russie et de l'Inde, la folie est moins fréquente qu'en Europe. Quoiqu'il en soit, la folie d'écrire est particulièrement une des maladies mentales de cette dernière partie du globe, effet probable d'un excès de civilisation, de même que la pléthore est souvent produite par un excès de santé. Il serait inutile de rechercher quelle est la cause de la folie, et même ce que c'est que la folie, car les analyses les plus persévérantes de la nature et de la composition du cerveau, n'ont abouti qu'à confirmer l'axiôme du savant Gregory : “ *Nulla datur linea accurata inter sanam mentem et vesaniam.*” Dans maintes circonstances de la vie, il est arrivé à la plupart d'entre nous, qu'appelé à décider en nous mêmes, sur la valeur d'une idée ou d'une action, notre jugement hésite à se prononcer, et nous disons avec le poète Beattie :—

*Some think them wondrous wise, and some
believe them mad.*

Dans l'ordre métaphysique, Malebranche était arrivé à un résultat semblable, lorsqu'il a dit : “ Il est bon de comprendre clairement qu'il y a des choses qui sont absolument incompréhensibles.”

Les savants qui se sont occupés de la médecine psy-

cologique, et de la pathologie mentale, rapportent nombre de faits où la folie produit des résultats semblables à ceux d'une haute intelligence, résultats que l'esprit de l'individu est incapable d'obtenir, dès qu'il rentre dans l'état normal. Nous citerons un fait de ce genre qui nous a été raconté par le médecin même qui avait donné ses soins au malade :—Une dame d'un caractère très pieux commença peu à peu à être oppressée par un profond sentiment de mélancolie, qui se changea bientôt en un véritable dérangement d'esprit. On fut obligé de la mettre dans une maison de santé. Là, durant ses accès de folie, elle exprimait les idées de son cerveau malade, en vers tellement remarquables que le médecin en fut frappé, et transcrivit des passages, pendant qu'elle les récitait. Au bout d'un certain temps, cette dame recouvra ses facultés mentales, mais ne se rappela rien de ce qui s'était passé, et n'eut pas été capable, m'affirma le docteur, d'écrire une page avec quelqu'élégance.

Si l'on trouve souvent des éclairs de talent chez les aliénés, il arrive aussi que des hommes remarquables par la clarté et l'élégance de leur style, donnent tout à coup l'exemple de la plus entière incohérence. Un médecin de New York, à la suite d'un travail excessif, écrivit la lettre suivante à sa sœur :—

“ MY DEAR SISTER,—As the Cedars of Lebanon
 “ have been walking through Edgeworth forest so long,
 “ you must have concluded that I have returned to the
 “ upper world, but I am still in purgatory for James
 “ Polk's sins, which, if they do not end in smoke,

“surely have as good a chance of beginning that way,
 “as the ideas began to shoot; for if Thomas had not
 “left his trunk on the cart at the Dépôt, our shades
 “would have been a deuced fight nearer to Land’s
 “End, than Dr Johnson said they would, by the time
 “the Yankees rebelled,” &c.

Le Docteur Brigham donne d’autres curieux exemples de ce genre dans un article intitulé: “*Illustrations of Insanity, furnished by the letters and writings of the insane,*” et insérés en 1848 dans l’*American Journal of Insanity*.

Durant le cours de nos recherches, pour rassembler les matériaux de cette esquisse, notre attention a été particulièrement attirée par une méthode curative, que nous croyons peu en usage sur le continent, et qui mériterait de faire l’objet d’une étude spéciale. Dans plusieurs des grands établissements pour les aliénés, qui existent dans le Royaume de la Grande Bretagne, l’encouragement régulièrement donné à la composition littéraire, a eu les plus heureux résultats. Nous dirons en passant quelques mots sur deux ou trois de ces asyles consacrés à la guérison des maladies mentales.

The Crichton Royal Institution, au Comté de Dumfries en Ecosse, possède une presse dirigée par les habitans de l’établissement, au moyen de laquelle on y publie un petit journal mensuel intitulé: *The New Moon*. On y trouve rassemblées les compositions en prose et en vers de ceux qui, dans leurs intervalles lucides, se sentent enclins à ce genre de distraction.

La partie matérielle de l'impression, le tirage, la correction des épreuves, tout s'exécute par les patients.

Voici l'extrait d'une lettre que nous écrivit le médecin de cette maison de santé, pour expliquer le système qu'on y suit :—

“ Mental occupation has been a marked feature in
 “ the establishment from its commencement. A
 “ monthly journal, composed, published, and printed by
 “ patients, has been in existence for many years. Some
 “ years ago, a series of essays on our poets, philoso-
 “ phers, &c., were composed and printed also by them.
 “ More recently a small volume of poems was published
 “ by one of our lady patients, and we are just now
 “ thinking of publishing a selection of poems from our
 “ *New Moon*. Many other articles of a minor cha-
 “ racter have also been published. I am afraid it will not
 “ be possible now to obtain copies of any of them, as
 “ the impressions have been completely exhausted.”

La publication d'une série de Mémoires Biographiques a été commencée, dans cette maison, sur les poètes, philosophes, rois, &c. frappés de folie: “ *Me-
 “ moirs of mad poets, mad philosophers, mad kings,
 “ mad churls, by inmates of the Crichton Institution.*”

Il y a lieu de s'étonner qu'un pareil sujet ait été choisi par de pareils écrivains, mais il est remarquable que la plupart des compositions écrites dans des maisons de fous, indiquent que ceux qui en font les auteurs, ont une parfaite conviction de leur état.

Voici deux ou trois courts extraits des pièces poétiques inférées dans le journal de l'institution.

Une femme, nommée Geneviève, écrivit les strophes suivantes à l'occasion de la mort de son bouvreuil :—

Oh, could'st thou know, my little pet,
How much thine absence I regret !
Ah ! 'twas a day like this
When thou into my little room
To cheer me with thy voice didst come,
Which now I hourly miss ;
And 'neath this shade of love, alone
Lament my little Goldie gone.

Whene'er thou saw'st me shut within
My room, thou cheerily would'st sing
And all thy art employ ;
At thy lov'd voice, so sweet and clear,
All care would quickly disappear,
My sadness turn to joy ;
And all the trouble of my lot
Be dissipated and forgot.

Wife people do, I know, believe
That birds, when they have ceased to breathe,
Will never more revive ;
But—though I cannot tell you why—
I hope, though Goldie chanced to die,
To see him yet alive !
May there not be—if heaven please—
In Paradise both birds and trees ?

I've had such dreams—they may be true :
Meantime, my little pet, Adieu !

Un des patients envoya un jour à celui qui était chargé de recevoir les morceaux destinés à l'impression dans le journal, les vers suivants signés *Le Grand Orient*, et accompagnés de cette explication :—

“ Ces vers ont été apportés par le vent dans la
 “ Galerie du *Grand Orient*, et étaient signés *Sapho*
 “ *Rediviva*. Ils portent la marque d’un esprit malade,
 “ Je vous les envoie donc comme un tribut convena-
 “ ble à *la Lune*.¹

.

“ In silence only, love is read—
 The lips can ne’er true love express ;
 Back to the heart—their parent bed—
 They rush, and silently, we bless :
 Such blessings ever thee attend ;
 Such gifts thy heart can ne’er deplore :
 With one *will-love-thee* to the end ;
 It is enough, I may no more.”

Nous ne pouvons nous empêcher de citer aussi huit vers composés par un malheureux que l’insomnie tourmentait, et que des malheurs privés avaient frappé de folie :—

Go ! sleep, my heart, in peace,
 Bid fear and sorrow cease :
 He who of worlds takes care,
 One heart in mind doth bear.

Go ! sleep, my heart, in peace !
 If death should thee release
 And this night hence thee take ;
 Thou yonder wilt awake.

Ces deux strophes nous semblent dignes d’être comparées aux vers du poète Anglais Herrick.

¹ Allusion au titre du Journal.

Dans le même établissement la musique est aussi employée comme un moyen de rétablir l'équilibre dans les facultés mentales des patients, et le directeur a formé une forte d'orchestre composé de ceux qui jouent de quelque instrument, et tous les mois, il organise un ou deux concerts, dont les programmes sont, ainsi que le journal, imprimés par les presses de la maison.

L'hôpital pour les insensés fondé à Edinbourg, sous le nom de *Royal Edinburgh Asylum for the Insane*, a, comme le précédent, une presse et un journal mensuel intitulé : *The Morningside Mirror* ; qui se publie régulièrement depuis environ douze années. Il forme aujourd'hui deux forts volumes in 8°. Le Médecin de la maison, le Docteur Skae, nous a assuré dans une de ses lettres, "*that they are entirely the work of the patients, both in writing and printing.*"

Voici des strophes composées par un jeune homme devenu fou à la suite de contrariétés d'amour :—

Whene'er I hear the wild bird's lay
 Amid the echoing grove,
 And see the face of nature gay
 With beauty and with love,—
 I'll think that thou art with me still
 By vale and murmuring stream,
 And o'er the past my soul will dwell
 In faint collected dream.

When all the charms of nature fade,
 And the autumn leaf is strewn,
 One charm will still be mine, sweet maid,
 To dream of thee alone.

'Till life's last ebbing blood be run,
 'Till life itself depart,
 And death eclipse my setting sun,
 I'll bear thee on my heart.

Un autre morceau, par lequel nous terminerons nos extraits des effusions poétiques de l'hospice d'Edinbourg, porte un cachet remarquable de monomanie mélancolique :—

Sweet sunset, sweet sunset, that beams from the west,
 And lights the dark shades of the green forest tree,
 Where the wild flowers bloom fresh o'er the earth's vernal
 breast,
 Those flowers of my childhood, the dearest to me :

Oh ! give me the wreath of these once happy years,
 The songs of the woodlark,—the friends I loved best ;
 Ah ! bring back again all their smiles and their tears,
 With their sunset, sweet sunset, that beam'd from the
 west.

Let me dream in the dells where my boyhood once stray'd,
 And gather again the neglected lone flowers ;
 They bloom all unseen 'neath the cool hawthorn shade,
 The sweets of fond memory's happier hours.

Ah ! how blest but to dream of those once happy years,
 The songs of the woodlark—the friends I loved best ;
 Ah ! they'll bring back again all those sweet smiles and tears,
 With the glow of that sunset, that beam'd from the west.

L'hospice des aliénés de Hanwell, l'un des plus importants de l'Angleterre, présente une particularité que nous croyons devoir noter.

L'encouragement à la composition littéraire, y forme, comme dans les établissemens cités plus haut, un moyen de guérison, et les médecins de la maison pensent que c'est un des remèdes qui ont produit les résultats les plus satisfaisans. En conséquence, l'administration a établi un bazar où les diverses pièces, écrites par les lunatiques, sont exposées et vendues à leur profit. Grand nombre de personnes se font un devoir d'aller visiter ces expositions de publications de fantaisie, tirées sur papier rose, vert, orné d'arabesques, &c. et le produit des ventes est parfois assez considérable.

Les quatre vers suivans furent écrits spontanément par un patient convalescent, au centre d'une couronne de laurier suspendu au mur de la salle où se donnait une petite fête, dans l'hospice, le jour de l'Épiphanie en 1843.

No gloomy cells where fullen madness pines
 In squalid woe, where no glad sunlight shines,
 But here kind sympathy for fall'n reason reigns ;
 The rule is gentleness—not force and galling chains.

Nous avons réuni plusieurs des pièces exposées sur les étalages du *Hanwell Asylum*, pour notre collection d'ouvrages écrits par des fous. Nous transcrivons ici un strophe d'un sonnet composé par un nommé John Carfrae, et des extraits d'une ode par John P qui a rarement des moments lucides, et se trouve enfermé depuis longtems.

On remarquera dans cette dernière pièce, des signes évidens d'un dérangement d'esprit.

THE HAPPY EVEN-TIDE.

Sonnet to the Pilgrim of Sorrow.

.

When Even-tide, with radiance warm, doth glow,
 The setting sun majestic meets the fight—
 The western tints transcendant glories show,
 Foretell a morrow rich in blithe delight.
 So may each mournful thought and theme depart ;
 And pure, bright, heavenly joys henceforth illumine your
 heart !

AN ODE

WRITTEN ON THE TWELFTH-NIGHT AFTER CHRISTMAS.

.

The New Year has commenced,
 And the season is mild ;
 Should our hearts be condensed,
 Like an obstinate child ?

.

Sing, sing to the harp, to the year that is past ;
 To the year now a coming, fill, fill to the brim ;
 To the mistletoe bough, and the Christmas, the last—
 May the Christmas forthcoming, fly away half as fast !
 And to him who promulged *Non-Coercion*, to him,
 Sing, sing to the harp, and fill up to the brim.

Dans le journal trimestriel édité par Mr le Docteur Forbes Winflow,¹ on trouve, entr'autres articles sur la folie dans ses rapports avec la littérature, un curieux essai "*On the Insanity of Men of Genius*," dans lequel

¹ *The Journal of Psychological Medicine and Mental Pathology.*
 10 vol. 8vo. 1848-1858.

les lecteurs qui prennent intérêt à notre sujet, trouveront des rapprochements très curieux.

Les hallucinations et la folie du Taffe, de Benvenuto Cellini, du peintre Fufeli, de Cowper, de Swift, de Southey, de White, et de tant d'autres dont les noms se pressent sous la plume, présentent une page de l'histoire de l'esprit humain qui nous feraient presque convenir, avec Aristote, qu'il est de l'essence d'un bon poète d'être fou. Nous ne nous occuperons pour le moment que de ceux dont l'esprit a jeté un éclat moins brillant et moins durable, et qui, d'après l'expression du poète :—

*Like sunbeam which on billow cast,
That glances, but it dies, &c.*

Le problème psychologique dont nous rassemblons ici quelques éléments, peut exercer, pour tout esprit réfléchi, une pénible quoique salutaire influence sur le sentiment de fierté et d'orgueil que fait naître parfois le pouvoir de l'intelligence. Ce mélange de grandeur et de faiblesse est bien propre à nous donner, sous une forme pratique, une leçon d'humilité profonde.

PREMIERE SECTION.

EPIGRAPHE.

“ Notre esprit est un outil vagabond, dangereux et téméraire ;
“ il est malaisé d’y joindre l’ordre et la mesure, c’est un outrageux
“ glaive à son possesseur même, que l’esprit, à qui ne fait s’en
“ armer discrètement.”—*Essais de Montaigne.*

THEOLOGIE.

ES idées religieuses, dans leurs aberrations, différent des autres en plusieurs points essentiels. Elles ont pour objets les émotions, les passions, et les impulsions instinctives de l'âme. Un horizon sans borne se présente à l'esprit religieux, où les conjectures, les espérances, et les craintes prennent toutes les formes que l'imagination veut bien lui prêter, dans ses paroxysmes. Les réalités de l'existence matérielle disparaissent pour le fanatique ou fou par religion, non par suite d'un raisonnement, comme dans certains systèmes philosophiques, mais parcequ'il croit de son devoir de les anéantir dans l'intérêt de son âme. Son existence toute entière s'absorbe dans cette pensée qui non seulement exerce une immense influence sur sa folie, comme *cause*, mais encore modifie toutes les phases des manifestations extérieures de son esprit. Ses conjectures chimériques n'ont aucune limite, et le raisonnement pourrait nous convaincre, *à priori*, que

les doctrines, opinions, et théories théologiques, ne font pas la partie la moins curieuse, ni le moins féconde de l'histoire littéraire de la folie.

Nous ne nous arrêtons pas aux ouvrages où l'exaltation a remplacé le jugement. Ainsi nous passons à regret ces élucubrations grotesques d'une dévotion fanatique,—telles entr'autres que les ouvrages singuliers composés en l'honneur de la Vierge, dont G. Peignot préparait une bibliographie. Dans *La dévote salutation aux membres sacrés de la glorieuse Vierge*, par le Rev. Père J. H. Capucin, les oreilles, la bouche, les mamelles, le ventre, les genoux, &c. ne font pas oubliés. Dans *Le livre de la toute belle sans pair, où est escripte la formosité spirituelle, à la similité de la spéciosité corporelle*, petit en 8°, il est question “ de
 “ la méditation du nez de la Vierge Marie, et des
 “ deux narines; de la modérée grosseur de ses lèvres;
 “ comment sa bouche doit estre de moyenne ouver-
 “ ture; méditation aux cuisses qui font force, espé-
 “ rance,” &c.

Citons encore *La Seringue Spirituelle pour les âmes constipées en dévotion*; *La tabatière spirituelle pour faire éternuer les ames dévotes*; ouvrages d'extravagants fort sérieux, non par la forme, mais par le but et par le fond. L'Angleterre n'est pas restée en arrière en ce genre, et *Hooks and Eyes for Believers' Breaches*, Sermon par Baxter, en fournit un exemple entre cent. Quantité d'autres de ces drôleries, mystiques, séraphiques, extatiques, seraient fort amusantes; mais revenons à notre sujet.

Durant le moyen âge, Thomas d'Acquin excita une grande admiration parmi les théologiens, par sa doctrine et ses opinions sur *la Prédestination* et *le Libre Arbitre*, considérées comme des chefs d'œuvre de dialectique. Ses ouvrages furent l'objet d'une composition des plus bizarres, par un Jésuite dont l'esprit s'était dérangé depuis plusieurs années, par suite de ses rudes travaux de missionnaire dans l'Amérique du Sud. Cet infortuné, nommé Paoletti, qui avait été enfermé depuis cinq ans, lorsqu'il écrivit son livre contre Thomas d'Acquin et ses doctrines, cherchait à prouver que Dieu employait les instruments symboliques du culte Juif, pour déterminer qui recevrait ou ne recevrait pas la faveur divine. Il dessina un tableau ou diagramme des diverses manières dont on employait les ustensils sacrés dans le Tabernacle, pour déterminer la condition future des fils d'Adam, relativement à la Prédestination. Une gravure accompagne l'ouvrage, dans laquelle Dieu est représenté, entouré d'anges, et présidant à la manipulation de ces ustensils symboliques : la volonté divine et la volonté humaine figurent sous la forme de deux boules se mouvant dans une direction circulaire opposée, mais qui cependant finissent par se rencontrer dans un centre commun. Paoletti écrivit un autre traité durant sa folie, où il montrait que les aborigènes de l'Amérique étaient les descendants directs du diable et d'une des filles de Noé, conséquemment qu'ils sont dans l'impossibilité absolue d'obtenir ni le salut, ni la grâce.

Le 16^{me} et le 17^{me} siècle ont vu paraître le plus

grand nombre peut être de grands esprits que les idées théologiques ont rendu fous. Au premier rang peut se placer Guillaume Postel.¹ Sa vie fut des plus agitées ; tour-à-tour Jéfuite, et renvoyé de l'ordre par St. Ignace, à cause de ses bizarres idées, emprisonné à Rome, durant plusieurs années, réfugié à Venise, accusé d'hérésie devant l'inquisition, déclaré innocent, mais fou, il alla pour la seconde fois visiter Constantinople et Jérusalem.

Il mourut, en 1581, au Monastère de St. Martin des Champs, laissant après lui de nombreux ouvrages, dont une partie est consacrée aux rêveries qui l'obsédaient. Il s'infatua à Rome d'une vieille fille, que quelques uns traitent de courtisane et qu'il appelait sa *Grand' mère Jeanne*. Il soutenait que Jésus Christ n'avait racheté que les hommes seuls, et qu'ainsi les femmes devaient être rachetées, et le feraient par la Mère Jeanne.

Un ouvrage en Italien intitulé *La Vergine Veneta*, et un autre en Français,² tendaient à prouver cette thèse. Il prétendait que l'ange Gabriel lui avait révélé divers mystères, et mêlant à sa folie, les songes de Pythagore, il voulut persuader qu'en lui était transfusée l'âme de St. Jean Baptiste.

¹ A consulter entr'autres, sur les détails de sa vie, un ouvrage curieux du P. Desbillons, ainsi que Sallengre.

² Imprimé à Paris sous ce titre : *Les très merveilleuses Victoires des femmes du Nouveau Monde, et comme elles doivent à tout le monde par raison commander, et même à ceux qui auront la Monarchie du Monde Vicil.*

Postel avait une telle conviction qu'il était divinement inspiré, que dans son ouvrage *De Nativitate Mediatoris* il déclare que l'esprit même de Jésus Christ en est l'auteur, et qu'il n'en était que le copiste. Il fut condamné à être brûlé vif, par arrêt du Parlement de Toulouse.

L'article sur Postel dans les *Mémoires de Littérature* de Sallengre, cite presque tous les auteurs qui se sont occupés de ce visionnaire, et leur nombre est considérable.

Vers la même époque Geoffroy Vallée se fit remarquer par une folie de la même nature, et d'autant plus incurable qu'il se montra monomane dès sa jeunesse.

Il avait, dit-on, autant de chemises qu'il y a de jour dans l'année, et il les envoyait laver en Flandre, à une source fameuse par la limpidité de ses eaux.

Jeté au milieu de Paris, dans les excès d'une vie de dissipation, sa raison commença à s'altérer, et sa famille le mit en curatelle. Il commença alors à composer un livre dont le titre seul dénote la folie de l'auteur, et qui le fit condamner comme athée, quoiqu'en vérité, cela n'en valait guère la peine, car ce n'est qu'un tissu de confusion, d'obscurité, et de non-sens.

L'édition de ce livre fut brûlée, avec l'auteur, le 9 Février, 1574, et il n'en existe plus qu'un exemplaire unique, celui au moyen duquel on instruisit le procès de Vallée.¹

¹ On peut voir de plus amples détails et des extraits de l'ouvrage, dans le *Bulletin du Bibliophile*, dixième série, page 613.

Il fut constaté au procès même, qu'il ne jouissait pas de la plénitude de sa raison, car on l'interrogea en présence du médecin.

Voici le titre de son livre lardé d'anagrammes vraiment barbares :—

Le Béatitude des Chrétiens ou le Fléo de la foy, par Geoffroy Vallée, fils de feu Geoffroy Vallée et de Girarde le Berruyer, ausquels noms de père et mère assemblez il s'y treuve : Lere, geru, vrey fléo de la foy bygarrée, et au nom du filz : va fléo règle foy, aultrement guere la fole foy.

Il paraît qu'il fut loin de s'amender en mourant, car le Journal de l'Etoile dit que conduit au supplice, il criait tout haut que ceux de Paris fesaient mourir leur dieu en terre, mais qu'ils s'en repentiraient.

Antoine Fuzy ou *Fusi* a droit à trouver une place dans cette section de notre Essai, comme docteur en théologie de l'université de Louvain. Il se fit recevoir docteur de Sorbonne à Paris, et il prend, dans un de ses ouvrages, les titres de Protonotaire apostolique, de prédicateur et confesseur de la maison du Roi.

Il ferait difficile de trouver un galimatias plus extravagant et plus inintelligible que son pamphlet publié en 1609 contre le marguillier Vivian, qui le fit condamner à un emprisonnement de cinq ans. Son *Mastigophore ou précurseur du Zodiaque* est une défense de la découverte physico-médicale, qu'il croyait avoir faite, que le sang menstruel des femmes avait la propriété d'éteindre le feu. Toutes les langues vivantes ou mortes, tous les patois français, tous les

argots populaires fervent à exprimer la colère de l'auteur contre Nicolas Vivian, que Fuzy nomme par anagramme *Juvien Solanic*. Le marquis du Roure, dans son *Analectabliblion*, donne plusieurs extraits de cette diatribe, où brille souvent, dit-il, de la verve, une gaîté mordante et une imagination fatanique. *Le Franc Archer de la Vrai Eglise, contre les abus et énormités de la fausse*, Paris, 1619, n'est pas moins bizarre de style, que l'ouvrage précédent. C'est une violente satire contre l'église Romaine.

Fuzy se réfugia à Genève, au sortir de prison, renonça à la religion catholique et embrassa le Calvinisme. Il est impossible de ne pas reconnaître un cerveau tout-à-fait dérangé dans ses ouvrages. Le P. Niceron lui accorde une mention particulière au tome 34 de ses *Mémoires*.

Autant Fuzy avait d'instruction et de connaissances, autant *Simon Morin* qui fut brûlé en place de Grève, le 14 Mars, 1663, était ignorant et sans lettres. Les erreurs des illuminés qui régnaient alors à Paris, enflammèrent son imagination.

Il voulut être chef de secte, et se mit à prêcher sa doctrine, qu'il publia en 1647, sous le titre de *Pensées de Morin, dédiées au Roi*.

Ce n'est qu'un tissu de rêveries, d'ignorances, et d'erreurs condamnées depuis dans les *Quiétistes*.

Le parlement le fit arrêter et le condamna à être envoyé au Petites maisons pour le reste de ses jours ; jugement aussi équitable que profondément sage, auquel Morin aurait bien fait de se tenir.

Il y échappa par une abjuration ; mais, convaincu d'un prétendu second règne du fils de l'homme, il composa, en 1661, un écrit intitulé *Témoignage du second avènement du fils de l'homme*, où il assurait que ce n'était autre que lui-même.¹

Conduit au Châtelet, on lui fit son procès où l'on voit qu'en commençant par l'esprit avec les filles et les femmes qu'il séduisait, il allait ensuite beaucoup plus loin.

Il fut condamné en 1662, à être brûlé vif, avec ses livres, et ses cendres jetées au vent.

Le Président de Lamoignon lui ayant demandé s'il était écrit quelque part que le nouveau Messie passerait par le feu, Morin répondit qu'oui, et que c'était de lui que le Prophète a voulu parler au verset 4 du XVI^e Psaume où il est dit : “*igne me examinasti, et non est inventa in me iniquitas.*”

Il avait promis de ressusciter le troisième jour, et une multitude de fots s'assemblèrent, pour voir ce miracle, à l'endroit où il fut brûlé.

Morin, dit quelque part Michelet, est un homme du moyen âge, égaré dans le 17^{me} siècle. Ses *Pensées* contiennent beaucoup de choses originales et éloquentes ; il s'y trouve entr'autre, ce beau vers :—

¹ Au catalogue de Nodier de 1829, N^o 66, on fait mention d'un ouvrage ayant pour titre : *Avertissement véritable et assuré au nom de Dieu*, 1827, in 32^o dans lequel un autre illuminé se dit aussi *Le fils de l'homme*, et promet de ressusciter au bout de trois jours, après s'être fait jeter dans l'eau à Marseille, attaché avec des chaînes de fer, à une grosse pierre. Ce livre est un exemplaire unique, sur papier de chine.

“ Tu fais bien que l’amour change en lui
ce qu’il aime.”

François Dofche fe rendit parfaitement digne d’être l’un des adhérents de Morin, par le défordre de fes idées et l’extravagance de fon ftyle. Le titre fuivant d’un de fes opufcules fuffit pour juger et de l’un et de l’autre :—

“ Abrégé de l’arsenal de la foy, qui eft contenu en
“ cefte copie, de la conclufion d’une lettre d’un fecre-
“ taire de Sainct Innocent, par luy efcrite à fa fœur,
“ fur la detraction de la foy d’autruy, lequel n’ayant
“ de quoy la faire imprimer toute entière, il a com-
“ mencé par la fin à la mettre en lumière, eftant en
“ peine d’enfanter la vérité de Dieu en luy, comme
“ une femme enceinte, de mettre fon enfant au
“ monde.”

Les querelles religieufes, et les difcuffions théologiques qui agitèrent le 17^{me} fiècle, amenèrent en Allemagne et en Angleterre, les mêmes réfultats qu’en France.

John Mafon eft un des exemples les plus frappants de la folie religieufe, par fa conviction inaltérable, jufqu’à la mort, et fon enthoufiafme calme et grave.

Les myftères de la théologie de Calvin et du *Mil-lenium*, avaient égaré fa raifon.

Il était perfuadé et avait perfuadé à une mafse de perfonnes, qu’il avait miffion de proclamer le règne vifible du Chrift qui devait établir fon trône temporel à Water-ftreat près de Buckingham.

Il parlait bien et fenfément fur tout, excepté fur ce

qui avait rapport à ses extravagantes idées religieuses. Aussitôt qu'il s'agissait de Religion révélée, il devenait immédiatement fou. Il mourut en 1695, dans la persuasion ferme et arrêtée qu'il avait reçu peu auparavant la visite du Sauveur du monde, et qu'il était réellement prédestiné à une mission divine.

Sa vie et son caractère ont été décrits par H. Maurice, recteur de Tyringham, dans un pamphlet en 4° publié l'année même de sa mort.

Jean P. Parizot égala, s'il ne surpassa point, l'extravagance du précédent. La monomanie de ce fou théologue consistait à voir clairement annoncé dans la Génèse et dans l'évangile de Saint Jean, que les trois éléments de la Trinité se trouvaient dans la nature. Le sel, générateur des choses, répond à Dieu le père, le mercure, dans son extrême fluidité, représente Dieu le fils, répandu dans tout l'univers, et le soufre par sa propriété de joindre et d'unir le sel au mercure, figure le Saint Esprit.

Les divagations inintelligibles de Parizot, sous le titre de *La Foy dévoilée par la Raison, dans la connaissance de Dieu, de ses mystères et de la nature*, fut dédié d'abord à Dieu, puis au Roi, et soumis au Pape, avant l'impression. Le Saint Père fit répondre que la cour de Rome avait lu son livre avec plaisir, qu'il était plein d'esprit et digne de louanges.

La dessus le malheureux fait imprimer son travail, qui est condamné comme impie et brûlé, ce qu'il méritait bien d'ailleurs, non à cause de son impiété, mais à cause des folies qui y sont débitées.

Il est probable que Peignot en parle sans l'avoir lu, puisqu'il avance, dans son *dictionnaire des livres condamnés au feu*, qu'on connaît peu d'ouvrages aussi licencieux. Ceci est plus qu'une exagération, si ce mot est pris dans l'acception commune, et nous ne lui en connaissons point d'autre.

Il ne serait pas difficile de citer un bon nombre d'autres écrivains, dont la théologie renversa la raison, antérieurement à notre siècle, mais ceux que nous avons cités suffiront pour cette première section, que nous terminerons par un exemple ou deux pris dans notre époque.

On a de la peine à se persuader, en lisant les pamphlets de J. A. Soubira, qu'il appartienne au 19^me siècle. Ce fou fanatique s'intitulait : *Apôtre d'Israel, Messie de l'univers, Poète d'Israel, Lion de Jacob*, &c. &c.

Les titres seuls de ses nombreuses publications que donnent *La France Littéraire* et *La Littérature Française Contemporaine*, font une preuve suffisante de la folie de ce malheureux, par leur incroyable extravagance. En voici quelques échantillons : *Le second Messie, à Tout l'univers* (1818, in 8°) ; *Avis à toutes les puissances de la terre* (1822, in 8°) ; *La fin du monde prédite par Soubira, son époque fixe, celle de la venue du Messie d'Israel, et du premier jour de l'âge d'or, ou du nouveau Paradis Terrestre* (in 8°) ; *Le Juif errant à ses banquiers*, in 8° de deux pages ; *Le Messie va paraître*, in 8° de 4 pages ; *A tous les habitans du globe terrestre*, in 8° de 4 pages ; *Gog et Magog*, in

8° de 4 pages ; *L'Eternité du globe terrestre*, in 8° de 4 pages, &c. &c. ; “666” (1824, in 8°). Soubira avait trouvé une puissance extraordinaire dans ce nombre. Il publia en 1828, in 8°, un autre pamphlet avec ce seul titre : “666.”¹

Le premier de ces deux opuscules se compose de neuf quatrains, précédés de plus de deux cent pages de prose, où l'auteur donne une clef de son alphabet numérique ; le second a dix huit couplets ou stances de cinq vers ; le nombre 666 est mis à la fin de chaque vers de chaque couplet. Voici le premier couplet, et tous font de la même absurdité :—

| | |
|---|-------|
| “ Les banquiers de la France | 666 |
| Des organistes de la foi | 666 |
| Et des concerts de la cadence | 666 |
| Vont accomplir la loi | 666 |
| Et contreminer l'alliance | 666.” |

Peut-être qu'un jour tous ces pamphlets feront aussi difficiles à trouver réunis, que les écrits de Bluet d'Arbères, avec lequel Soubira a une certaine ressemblance.

En 1840, un respectable négociant de Mennetout

¹ Par une coïncidence assez singulière, on réimprima en Angleterre, en la même année et à la même époque, les idées saugrenues d'un nommé Francis Potter, sous le titre de : “An interpretation of the Number 666, wherein is shown that this number is an exquisite and perfect character, truly, exactly, and essentially describing that state of government to which all other notes of Antichrist do agree.”

L'auteur consacre 29 chapitres à prouver sa thèse, et commence le dernier en disant : “*All objections are answered, and all difficulties cleared, even to such who have no knowledge in arithmetic.*” Nous croyons le livre assez rare.

fur Cher, nommé Cheneau, persuadé qu'il avait une mission divine de réformer toutes les religions, se mit à publier des pamphlets fort bizarres.

“ Les Augustin (dit Saint Augustin), les Bossuet, et “ autres hautes intelligences,” dit-il, “ ont cultivé “ l'erreur, le fanatisme, et les préjugés, la preuve c'est “ qu'ils ont reconnu une autorité humaine au dessus “ de leur intelligence,” &c.

Il publie d'abord des *Etrennes de vie*, puis des *Instruction pour avoir des enfants sains d'esprit et de corps, et aussi parfaits qu'on peut l'être*.

Enfin, avant de lancer dans le monde ce qu'il appelle “ la nouvelle base religieuse et son mode d'organisation, “ où tous reconnaîtront la puissance divine,” il publie en brochure, et fait afficher sur les murs de Paris, une protestation contre tous les oppresseurs, sous le titre de *La volonté de Jehovah en Jesus le Christ, seul Dieu, manifestée par son serviteur Cheneau, Négociant*.

On y lit : “ J'ai dit à l'Éternel, moi son serviteur : Je “ préfère la malédiction des hommes à leurs bénédic- “ tions. Alors l'Éternel me dit : Marche avec la force “ que tu as, parle à tous les peuples de la terre “ Tous ceux qui se font dits pasteurs et les représentants “ de Dieu, n'importe leur base religieuse, n'ont point “ été reconnus par Dieu, ni les uns ni les autres “ Jean Baptiste prêcha dans le désert, mais Moi je “ fêma dans la bonne terre, c'est l'ordre que j'ai reçu.

“ Je ne viens pas parler sans raisonnement à tous les “ peuples de la terre. J'en appelle à témoins la voix “ des journaux,—*La Gazette de France* du 27 ; *La*

“ *Quotidienne* du 28 Janvier dernier; *Le Constitutionnel*
 “ du 8; *Le Siècle* du 11, et *le Courrier Français* du
 “ 27 fevrier dernier, &c., voir leurs réflexions. Alors
 “ vous verrez que tous ont reconnu l'utilité et la
 “ nécessité de propager la nouvelle base religieuse, que
 “ j'ai démontrée dans un opuscule intitulé : Instruc-
 “ tions pour avoir des enfants sains d'esprit et de corps.”

Pauvre Cheneau !

Dans le N^o 4, année 1855 du *Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothek Wissenschaft*, un auteur allemand, qui promettait l'analyse d'une bibliothèque de la bêtise et de la folie, mais nous ignorons s'il l'a continuée, cite trois livres écrits en allemand, au nom et par ordre de Dieu lui-même, par un certain *Busch*, et qui ont été publiés en 1855-56, à Misnie, Royaume de Saxe.

Joseph O'Donnely fit imprimer à Bruxelles en 1854 un livre où il prétend avoir découvert la langue originelle, et son style donne la preuve la plus satisfaisante que les hommes ont oublié l'idiôme que parlait Adam.¹ Il y a en lui quelque chose du mysticisme de Bluet d'Arbères lorsqu'il dit: “ Il faut que la volonté
 “ du seigneur soit faite ; il donna à son serviteur (c'est-
 “ à-dire à lui, l'auteur) la clef de toutes les sciences, soit
 “ dans le ciel, soit sur la terre, accompagnée de l'équerre
 “ avec lequel il a taillé la création, comme s'il disait :
 “ Va, passe cela sur les montagnes et sur les vallées, sur
 “ la terre et sur la mer, pour que mon peuple puisse,

¹ Bulletin du Bibliophile Belge, tome 10, page 443.

“ en reconnaissant la trace de mes mains, être ramené
 “ à mes lumières.”

On peut croire aisément qu'un pays aussi religieux que l'Angleterre n'a pas manqué de mystiques hallucinés. Un des plus curieux exemples de notre époque est la nommée Elifabeth Cottle, de Kirfall Lodge, Clapham Park. Cette inspirée est toute prête à mettre fin à toutes les petites difficultés politiques et sociales de notre époque, et à régénérer le genre humain. Dans ce but, elle a adressé successivement des mémoires à la plupart des Ministres de l'Angleterre et aux principaux souverains de l'Europe. La Reine et le Prince Albert ont également reçu de ses effusions prophétiques. Au commencement de cette année, elle envoya une lettre imprimée à M^r Bright, le membre du parlement, pour l'informer, en style apocalyptique, qu'elle était devenue son adversaire, parcequ'il voulait trop étendre le droit de voter.

Peut-être la plus curieuse des pièces de ce genre est son adresse à l'Empereur des Français et au Roi de Sardaigne, après la dernière campagne d'Italie. Elifabeth Cottle, qui se donne elle-même la qualification d'*Ange*, ne voulant pas, sans doute, que ses conseils soient mal interprétés, a eu soin d'envoyer des duplicata de cette adresse à Lord Palmerston et à un Ministre de Prusse.

Le fait rapporté dans l'Evangile que S^t Pierre en prison était gardé par quatre centurions, est d'après elle une allusion à la quadruple alliance de 1815, et au quadrilatère de forteresses autrichiennes en Italie.

Pour donner une idée de la manière d'énoncer ses pensées, nous présenterons aux lecteurs un extrait de cette pièce:—"Revelat. VII. versé 10. When they " (the allied armies of France and Sardinia) were " passed the first and second ward (by crossing the " Ticino, after the battle of Magenta) they came to " the iron gate (of the iron crown of Lombardy) that " leadeth into the city (of Milan), which opened to " them of his (the Mayor's) own accord, and they " went out (of Milan to the battle of Melegnano) and " passed on (to Mantua) through one street (one line " of victory of Montebello and Solferino, and the " meeting of) the two (Imperial) foldiers (at Villa- " franca). Psalm LXXXV. versé 10—13. And forth- " with the Angel (the Emperor of France) departed " from them (at the Court of Turin, to receive the " Italian army at Paris), and the Italians were left to " work out their own salvation," &c. &c.

Avec l'assistance d'un ecclésiastique, qu'elle prétend être un nouveau S^t Pierre, cette illuminée veut établir une nouvelle église; et il paraît qu'elle a déjà plus d'une centaine d'adhérents.

Le Docteur Calmeil, dans son ouvrage sur la Folie, déjà cité, fait observer que la théomanie, ou cette aberration d'esprit qui se rapporte à la mysticité, aux anges, à la prédiction des événements, &c. a parfois attaqué des populations entières, et il en donne plusieurs exemples.

Cette nature épidémique de la monomanie religieuse, toute exceptionnelle, et dont la cause est inconnue,

peut seule expliquer comment il est possible d'inspirer d'autre sentiment qu'une profonde pitié, lorsqu'on écrit des épîtres dans le goût de celle qui fuit, et que nous avons choisie entre plusieurs, toutes plus bizarres l'une que l'autre :¹

To the Reverend John Scott and the church-wardens and congregation of All Saints' Church, in this New Park Road.

“ Matt. xviii. 20; Judges i. 11. And there came
 “ (after the opening of this new church, in this New
 “ Park Road, in the autumn of 1858) an angel (Eliza-
 “ beth Cottle) of the Lord (Jefus—Rev. xxii. 16), and
 “ fat (‘in the mercy-seat,’ No. 62) under an oak
 “ (roof in this All Saints’ Church) which was in
 “ Ophrah (a city—which Clapham Park was near,
 “ the New Jerufalem—London—of the new name of
 “ Cottle—Rev. iii. 11—13), that pertained (Rom. ix. 4)
 “ unto Joash (the orthodox body that despairs, or that
 “ burns, or is on fire).

“ The Abi-ezrite (the Father of help, or my Father
 “ is my help), and his (Trinitarian) Son Gideon (the
 “ Rev. John Scott) threshed (Ifa. xxviii. 28; xli. 15,
 “ 16) wheat (Jews—worked for the Society for the
 “ Conversion of the Jews) by the wine-press (sacra-
 “ mental table), to hide it (the truth of his Father,
 “ God, in the mystery of the Trinity—Ps. xxvii. 5)

¹ Il est à remarquer que toutes ces pièces sont imprimées, distribuées au public, et même souvent adressées per M^{rs} Cottle aux membres du Parlement.

“ from the Midianites (the Trinitarians). Midian—
 “ judgment, habit, covering; Gideon—he that bruises
 “ and breaks the bruised reed or sceptre, by cutting off
 “ iniquity; Trinity Gods. Isa. xlii. 3, 4; liii. 5—10;
 “ Matt. xii. 20; Heb. xi. 32—34, 39, 40.

Cette extravagance rappelle celle de Jeanne Southcote, cette hallucinée laide, vieille et ignorante, rêvant le bonheur de la maternité, et persuadant qu'elle avait reçu une mission divine à de nombreux sectaires qui préparaient, dans leur enthousiasme inexplicable, un berceau et de magnifiques habits pour leur nouveau Messie.

DEUXIEME SECTION.

EPIGRAPHERS.

“ Fellow, thy words are madnefs.”

.

“ No, Madam, I do but read madnefs.”

SHAKESPEARE, *Twelfth Night*.

“ He raves ; his words are loofe
As heaps of fand, and fcatter'd wide from fenfe ;
So high he's mounted on his airy throne,
That now the wind has got into his head,
And turns his brains to frenzy.”

DRYDEN.

BELLES LETTRES.

 CI les écarts de l'esprit humain ne font qu'effleurer les objets. L'imagination ne les touche que d'une main légère. Les figures, les tropes et les analogies bizarres font les instruments dont elle se fert. Elle galope et bondit comme un cheval sans frein, ou pirouette sur elle-même comme une toupie, qui paraît d'autant plus immobile que son mouvement est plus rapide.

Les spéculations de longue haleine font rarement partie de ces fortes d'aberrations mentales. L'esprit s'occupe d'avantage du mode et de la forme d'expression des idées, que de la nature abstraite et de la valeur de ces idées elles-mêmes. La surface des choses est tout ce qu'il peut saisir. Les émotions qu'éveille cette forte de folie font d'une nature générale, et produites par une très grande variété d'objets. Aussi les forces intelligentes de l'individu étant moins concen-

trées que dans les fous qui s'occupent d'idées philosophiques ou théologiques, l'épuisement est beaucoup moins grand.

Le premier, dans l'ordre de date, qui se présente dans cette section, est un professeur de l'université de Salamanque, nommé *de Arcilla*, né au milieu du seizième siècle.

Il avait déjà donné son cours d'histoire pendant deux ou trois ans, lorsqu'il tomba dans une profonde mélancolie, qui se termina bientôt en folie déclarée. Comme il était docile et doux, ses amis en prirent soin. Il employait tout son temps à écrire de nombreux essais qu'il intitulait : *Programme d'histoire universelle*.

Son idée fixe était que les annales telles que nous les avons, des Egyptiens, des Juifs, des Grecs et des Romains, avaient été composées par des fanatiques et des insensés, et que les hommes avaient existé de toute éternité. Dans l'espoir d'amener quelque calme dans son esprit malade, ses amis consentirent à publier un ouvrage renfermant le résumé de ses idées absurdes. Ce livre porte le titre de : *Divinas Flores Historicas*.

Un exemplaire s'en trouve dans la Bibliothèque Royale de Madrid.

Ici du moins le raisonnement joue encore un certain rôle, mais le dérangement du cerveau est bien plus complet dans Guillaume Dubois, sur lequel Pluquet, dans ses *curiosités littéraires* et M^r Edouard Frère, dans son *Manuel du Bibliographe Normand*, nous donnent des renseignements. Ce Dubois publia à Paris en 1606,

in 12° un ouvrage à peine intelligible intitulé : “ Les
 “ œuvres de Guillaume Dubois, natif de la paroisse de
 “ Pulot en Bessin, et ouvrier du métier de maçon,
 “ maître tailleur de pierre à la ville de Caen, où il lui
 “ a été donné le don d’écrire en poésie françoise, par
 “ un ordre alphabétique, pour opposer au fantastique,
 “ comme on pourra voir en ce petit livre.” Six pièces
 singulières et rares sont réunies sous ce titre.

Shakespeare a dit que l’aliéné, l’amoureux et le
 poète

Are of imagination all compact.

C’est en Angleterre que nous trouvons la preuve
 vivante de cette expression poétique du dramatisse
 anglais, dans la personne de *Nathaniel Lee*, né à la
 fin du dix-septième siècle.

Les compositions de Lee ont été louées par Addi-
 son. Ses vers sur la passion de l’amour prouvent qu’il la
 comprenait comme un esprit dérangé, et ses actes
 nous le montrent dans un si constant état de folie, qu’un
 soir qu’il composait un de ses drames dans sa cellule à
 Bedlam, un nuage venant à passer sur la lune qui
 l’éclairait pour écrire, il s’écria soudain : Jupiter,
 mouche la lune ! *Jove, snuff the moon !*

Dryden, dans une lettre à Dennis, raconte que Lee
 répondit à un mauvais poète qui lui disait qu’il était
 facile d’écrire comme un fou : comme un sot, oui,
 mais comme un fou, non, *It is very difficult to write
 like a madman, but it is very easy to write like a
 fool.*

Il composa treize tragédies. Lorsqu’on dut l’en-

fermer, jeune encore, à Bedlam, il continua à écrire dans un style des plus ampoulés, mais on rencontre assez souvent dans ses écrits des passages qui témoignent d'une imagination puissante. Malgré ces éclairs de génie, on ne peut s'empêcher en le lisant, de fourire à la description de ses caractères impossibles, de ses sentiments extravagants, et de ses héros en dehors de toute vérité. Il mourut à 34 ans.

Si nous avons assez généralement l'idée qu'il y a de certains rapports entre la folie et les élucubrations des poètes, nous ne nous figurons guère l'auteur d'un livre d'érudition, devenir fou par amour.

Ce fut le sort d'*Alexandre Cruden* qui perdit la raison à la suite d'une passion malheureuse pour la fille d'un ecclésiastique de la ville d'Aberdeen en Ecosse.

Il n'avait guère que vingt ans, et ne recouvra jamais complètement l'esprit. Nous donnons dans ce volume sa Biographie détaillée.

Un contraste frappant se rencontre, chez *Christophe Smart*, compatriote de Cruden, et qui développa une puissance poétique remarquable au milieu de sa déraison. Ayant reçu une éducation brillante à Cambridge, il fut couronné durant cinq années de suite, pour la composition du meilleur poème.

Atteint, en 1754, d'une folie qui ne permettait pas même de lui laisser la liberté, et non seulement enfermé dans une maison d'aliénés, mais privé dans sa cellule, de papier, de plume, et d'encre, il composa un poème de près de cent strophes, à la Gloire du Roi prophète David. Quelques unes ont le cachet d'un véritable poète.

Ces vers, tracés à l'aide d'une clef, sur les panneaux de bois de sa chambre, doivent faire douter qu'il fut réellement fou lorsqu'il les composa.

Les pensées et le langage sont nobles et dignes, dans les strophes qui suivent :—

He sang of God—the mighty source
Of all things—the stupendous force
On which all strength depends ;
From whose right arm, beneath whose eyes
All period, power, and enterprise
Commences, reigns, and ends.

Sweet is the dew that falls betimes,
And drops upon the leafy limes ;
Sweet Hermon's fragrant air ;
Sweet is the lily's silver bell,
And sweet the wakeful taper's smell
That watch for early prayer.

Sweeter in all the strains of love,
The language of the turtle-dove,
Pair'd to thy swelling chord ;
Sweeter, with every grace endued,
The glory of thy gratitude
Respired unto the Lord.

Strong is the lion—like a coal
His eye-ball—like a bastion's mole
His chest against his foes ;
Strong the gyre-eagle on his sail ;
Strong against tide, the enormous whale
Emerges, as he goes.

But stronger still, in earth and air,
And in the sea, the man of prayer,
And far beneath the tide,
And in the seat to faith assign'd
Where ask is have, and seek is find,
Where knock is open wide.

Glorious the sun in mid career ;
 Glorious the assembled fires appear ;
 Glorious the comet's train ;
 Glorious the trumpet and alarm,
 Glorious the Almighty's stretched-out arm ;
 Glorious the enraptured main.

Glorious—more glorious is the crown
 Of Him that brought salvation down
 By meekness, call'd thy Son ;
 Thou that stupendous truth believed,
 And now the matchless deed's achieved,
 Determined, dared, and done.

On croirait presque lire une des paraphrases des psaumes par J. B^{te} Rousseau :—

Il chanta Dieu d'abord,—Dieu, la fin et la cause,
 Le pouvoir immuable, imposant, grandiose,
 Eternel et toujours divers ;
 Dont le bras nous soutient, dont l'œil perçant nous guide,
 Qui par sa volonté, d'un mot, peuple le vide,
 Et qui règne sur l'Univers, &c.

Smart mourut en 1770. Il traduisit les psaumes, Phèdre, et Horace en prose. Ses poèmes furent publiés en 1791. Garrick et Johnson l'honorèrent de leur amitié, et ce dernier écrivit sa biographie. *Tantum est in rebus inane !*

Peut-être que si Smart, malgré ses accès de folie, eut été laissé en liberté, comme *Edme Billard*, dont le public Parisien s'amufait, à peu près vers la même époque, et dont nous dirons quelques mots, peut-être qu'il serait mort aussi tranquillement.

Edme Billard se croyait un génie incompris. Un

jour, il se lève à l'orchestre du Théâtre Français, apostrophe le parterre, en leur racontant ses griefs contre les Comédiens, les supplia de faire jouer de force sa comédie du *Suborneur*, et fut conduit à Charenton. On a de lui quatre pièces : *Le joyeux moribond*, Genève, 1779 ; *Voltaire apprécié*, sans date ; *Le Pleureur malgré lui*, sans date ; *Le Suborneur*, en cinq actes, Amsterdam et Paris, 1782.

La seconde et la troisième de ces pièces ne sont pas indiquées par Quérard. Dans le *Pleureur malgré lui*, les personnages sont M. Parterre, M^{me} Loge, et M. Balcon.

Quoiqu' évidemment forties d'un cerveau malade, ces pièces ne manquent pas d'une certaine gaité, qui nous empêche de compatir aussi vivement à cette sorte de folie, qu'à celle de l'infortuné dont nous allons nous occuper.

Thomas Lloyd se persuadait qu'il était le plus sublime poète qui eut existé. Les annales d'aucune maison d'aliénés ne présentent peut-être un mélange plus hétérogène que celui-ci, de malice, d'orgueil, de talent, de mensonge, de vils défauts et de grandes qualités.¹

Dès qu'il pouvait se procurer un morceau de papier, il se mettait à composer des vers. Mais comme généralement ils ne lui plaisaient pas, il les jetait dans sa boisson, pour les nettoyer, disait-il. Tout ce qu'il a mis dans ses poches, ou tout ce qu'il trouve sous la main, sa manie est de le mêler ainsi à ce qu'on lui

¹ Dans les *Sketches in Bedlam, or Characteristic Traits of Insanity*,—London, Sherwood, 1823, en 8° pp. 30 et suiv.,—on trouve des détails sur lui et d'autres fous singuliers.

donne à manger et à boire : petits cailloux, tabac, morceaux de cuir, os, charbons, sont jetés dans son potage, et cela d'après un procédé scientifique, à ce qu'il prétend. Le cuir le clarifie, les cailloux le purifie, le charbon le minéralise ; telle chose y ajoute un acide agréable, telle autre, un alkali utile, et ainsi de suite. Si l'on n'y prend pas garde, il avale le tout, avec le goût d'un Apicius.

Il proclamait en toute occasion qu'il avait une connaissance universelle des langues anciennes et modernes, que les sciences, l'histoire, la musique, lui étaient très familiers.

Plusieurs fois on le remit en liberté, mais toujours on fut obligé de l'enfermer de nouveau, après un peu de temps. Successivement il fut logé dans diverses maisons d'aliénés de Londres et des environs, et vécut au delà de soixante ans. Voici un exemple de son talent poétique, qui était parfois réellement remarquable ; mais excepté la pièce dont nous citons un extrait, il est très douteux que rien ait été conservé.

.
 When disappointment gnaws the bleeding hearts ;
 And mad resentment hurls her venom'd darts ;
 When angry noise, disgust, and uproar rude,
 Damnation urge and every hope exclude ;
 These, dreadful though they are, can't quite repel
 The aspiring mind, that bids the man excel.

.
 To brighter mansions let us hope to pass,
 And all our pains and torments end. Alas !
 That fearful bourne we seldom wish to try,
 We hate to live, and still we fear to die.

.
Pro bono publico, I do write what is true,
 Nor care what others think, or say, or do.
 Three-score long years' experience have I had,
 Through thick and thin, and still I am not dead.

.
 Shut up in dreary gloom, like convicts are,
 In company of murd'ers ! Oh ! wretched fate !
 If pity e'er extended through the frame,
 Or sympathy's sweet cordial touch'd the heart,
 Pity the wretched maniac, who knows no blame,
 Absorbed in sorrow, where darkness, poverty, and every
 curse impart.

Methinks that still I see a brighter ray,
 That bids me live, to see a happier day,
 And when my sorrows, and my grief-worn spirit flies,
 My Maker tells me—fear not, Lloyd,—it never dies.
 This cheering hope has long supported me,
 I live in hope much happier days to see.

Ces vers furent écrits vers 1817. On y trouve un sentiment de mélancolie, qui pourrait faire douter, comme dans le cas du poète Christophe Smart, si l'intelligence qui rencontre de pareilles expressions pour ses pensées, peut être absolument dérangée. L'un et l'autre néanmoins font morts dans un état complet de folie, après une longue détention.

M. Forgues¹ nous a donné la description d'une visite à Bicêtre, où il s'est occupé des fous littéraires. Les faits qu'il rapporte font regretter qu'il n'ait pas jugé à propos de saisir cette occasion pour développer davantage ce sujet. Il cite un certain *Pentecôte* dont la

¹ *Revue de Paris*, 3^{me} série, tomes 25 et 26, année 1841.

chimère favorite consistait en ce qu'il se croyait l'inventeur d'un système infallible pour s'emparer d'Abdel-Kader. Il existe plusieurs de ses lettres adressées au Roi, où il revendique avec acharnement la qualité *d'homme de lettres*. "J'ai plusieurs ouvrages littéraires à terminer," écrit-il à M. Deleffert. J'ai fait en "littérature de fort beaux ouvrages," dit-il, "dans une requête à l'administration des hospices."

Il adressa une lettre à un des aliénés qui avait voulu se donner la mort. Sans être un modèle d'éloquence, elle ne manque ni de suite ni d'onction.

M. Forgues cite encore des vers anonymes, et des titres de compositions tels que : *Ma Némésis—Le Fou, —Souvenirs de jeunesse, &c.* Dans le morceau intitulé *le Fou*, on trouve cette apostrophe originale :—

Malheureux conducteur de ta machine usée.

L'auteur fait ailleurs allusion à une tentative de suicide qui fut déjouée, à ce qu'il semble : "Mon Dieu !" ajoute-t-il,

Mon Dieu vous m'avez vu chaque jour vous prier
De terminer la vie que je n'ai pu m'ôter !
Ami, qui m'empêchas, viens donc me consoler !

Ce dernier vers semble émaner d'un vrai sentiment poétique.

Un des plus féconds romanciers de l'Allemagne, *Johan Carl Wexel*, né en 1747, tomba à 39 ans dans un état complet d'aberration mentale après une vie laborieuse. D'abord il eut l'idée de fonder une maison de banque, pour laquelle il fabriquerait lui-même les

billets. Il fuyait toute société, laissa croître ses cheveux et ses ongles, et malgré les soins du docteur Hahne-
mann, sa folie devint chronique. Il passa le reste de
ses jours à Sonderhausen, lieu de sa naissance, jusqu'en
1819, époque de sa mort.

De temps à autre quelques éclairs de raison se
laissaient appercevoir, mais toute idée poétique l'avait
abandonné, et en écrivant il se croyait être dieu. On
lui permit même d'imprimer quelques unes de ses
élucubrations sous le titre de *Opera Dei Wexelii W.
S. des Gottes*.

On a fait en Amérique une attention particulière aux
phénomènes intellectuels que présente la folie. Dans
plusieurs des journaux de ce pays ont paru, de temps à
autre, des articles intéressants sur cette matière. Les
bornes dans lesquelles nous devons nous renfermer, ne
nous permettent pas d'entrer dans des détails qui seuls
rempliraient un volume, mais nous citerons l'histoire
d'un nommé *Milman*, qui naguère excita singulière-
ment l'attention dans l'état de Pensylvanie, et fut
répétée par un grand nombre de journaux. *Milman*
était un avocat d'une fortune indépendante. Le jour
où allait se célébrer son mariage, et tandis que la
fiancée se parait pour aller à l'autel, un violent orage
éclata, et elle fut frappée par la foudre, au milieu de son
appartement.

La nouvelle de ce malheur fut portée, avec tous les
ménagements possibles, à l'infortuné *Milman*, dont
l'imagination éprouva néanmoins une telle commotion,
qu'il tomba évanoui. Lorsqu'il revint à lui, il éclata

d'un rire infensé, et l'on vit bientôt, qu'il avait complètement perdu la raison.

Comme sa démence lui laissait de longs intervalles d'apparente tranquillité, on espéra le guérir, mais son esprit resta égaré jusqu'à sa mort, et l'on fut obligé de l'enfermer dans une maison de sûreté. Ses parens étaient riches, et sa folie, d'une nature assez paisible pour permettre que de temps à autre on lui fit faire des excursions à la campagne, pour sa santé : on le menait quelquefois pour deux ou trois jours de suite, sur les bords pittoresque de l'Hudson. Delà il écrivait des lettres à ses amis, dans ses moments lucides ; mais jamais on ne pouvait le laisser seul trois heures de suite, sans craindre de le voir retomber dans un accès de démence, ou dans un état de prostration stupide. Voici deux morceaux écrits durant ces intervalles,¹ l'un est la description des dispositions où il faut être, pour jouir du loisir de la campagne, l'autre la description d'un cheval échappé, que l'on finit par reprendre.

“ Nobody has any business to expect satisfaction in a
 “ pure country life for two months, unless they have a
 “ decided genius for *leisure*. If a man expects to live
 “ in a country, of course he must have something to do,
 “ and do it all the while. But to gather up yourself,
 “ and sit down in a plain country house, without bears
 “ and lions about it, without anything to do, but to
 “ rest, with no marvels or phenomena, but only the

¹ Réunis, avec beaucoup d'autres dans : *Records of Pennsylvania* ; *Philadelphia*, 1802, et réimprimés dans un des journaux de cette ville, en 1840.

“ good, real, common country ;—if you mean to be
 “ happy in this, I repeat you should have the element
 “ of *leisure* very full and powerful within you. You
 “ cannot be happy if you are in a hurry. You must
 “ not be in a hurry to get up or sit down ; you must
 “ not be in a hurry to get up in the morning, or to retire
 “ at night ; you must regard it quite the same whether
 “ you look at a tree ten minutes or thirty ; if you walk
 “ out, never must you look at your watch ; go till your
 “ return ; if you sit down upon a breezy fence or wall,
 “ it should be a matter of indifference to you, whether
 “ it be four o’clock, or five, or six. There can be no
 “ greater impertinence than to say, ‘ It is time to go !’
 “ There is no such thing as time to a man in a sum-
 “ mer vacation.

* * * * *

“ Yet amid the tranquil, dreaming, gazing life, one
 “ cannot always be quite as serene as one would. For
 “ example, this morning, while the dew was yet on
 “ the grass, word came in that *Charley had got away*.
 “ Now Charley is the most important member of the
 “ family, and as shrewd a horse as ever need be. Lately
 “ he had found out the difference between being har-
 “ nessed by a boy and a man. Accordingly, on several
 “ occasions, as soon as the halter dropped from his head,
 “ and before the bridle could take its place, he pro-
 “ ceeded to back boldly out of the stable, in spite of
 “ the stout boy pulling with all his might at his mane
 “ and ears. This particular morning we were to put
 “ a passenger friend on board the cars at 8.10 ; it was

“ now 7.30. Out popped Charley from his stall like a
“ cork from a bottle, and lo! some fifty acres there
“ were in which to exercise his legs and ours, to say
“ nothing of temper and ingenuity. First, the lady,
“ with a measure of oats, attempted to do the thing,
“ by bribing him genteelly. Not he! he had no objec-
“ tion to the oats, none to the hand, until it came near
“ his head, then off he sprang. After one or two
“ trials, we dropped the oats, and went at it in good
“ earnest—called all the boys, headed him off this way,
“ ran him out of the growing oats, drove him into the
“ upper lot, and out of it again. We got him into
“ a corner with great pains, and he got himself out of
“ it without the least trouble. He would dash through
“ a line of six or eight whooping boys, with as little re-
“ sistance as if they had been as many mosquitoes!
“ down he ran to the lower side of the lot, and down
“ we all walked after him. Up he ran to the upper
“ end of the lot, and up we all walked after him—too
“ tired to run. Oh! it was glorious fun! the fun was
“ hot. The cars were coming, and we had two miles to
“ ride to the depôt! He did enjoy it, and we did not.
“ We resorted to expedients—opened wide the great gate
“ of the barn-yard, and essayed to drive him in, and we
“ did it too, almost; for he ran close to it,—and just
“ failed past, with a laugh as plain on his face as ever
“ horse had! Man is vastly superior to a horse in many
“ respects, but running on a hot summer day, in a
“ twenty-acre lot, is not one of them. We got him
“ by the brook, and while he drank, oh, how leisurely!

“ we started up and succeeded in just missing our grab
“ at his mane. Now comes another splendid run.
“ His head was up, his eyes flashing, his tail streamed
“ out like a banner, and glancing his head this way
“ and that, right and left, he allowed us to come on
“ to the brush corner, from whence, in a few moments,
“ he allowed us to emerge and come afoot after him,
“ down to the barn again. But luck will not hold for
“ ever, even with horses. He dashed down a lane, and
“ we had him. But as soon as he saw the gate closed,
“ and perceived the state of the case, how charmingly
“ he behaved! allowed us to come up and bridle him
“ without a movement of resistance, and affirmed by
“ his whole conduct that it was the merest sport in
“ the world, all this seeming disobedience; and to him
“ I have no doubt it was!”

On fait observer, dans l'ouvrage dont nous extrayons ces deux morceaux, que ce qui ajoute encore à l'étrangeté du cas de Milman, c'est qu'avant sa folie, il ne montra jamais la moindre disposition pour tout ce qui tient à l'imagination; son aptitude naturelle le portait vers les sciences positives et abstraites. Mais, dès que les opérations de ses facultés intelligentes sont arrêtées dans leur marche régulière, ses idées prennent une teinte de plaisanterie et de fatire.

Assez rarement il arrive que le sculpteur, le peintre ou le graveur deviennent poètes après avoir perdu la raison. C'est pourquoi nous avons un double motif en inférant ici le nom de Luc Clennell, l'élève le plus

distingué du célèbre Bewick, comme deffinateur et graveur sur bois.

Clennel naquit près de Morpeth, dans le Northumberland, en 1781. Après avoir terminé ses sept années d'apprentissage sous Bewick, il vint à Londres en 1804. Il excellait également dans les aquarelles, et les encouragements qu'il reçut comme peintre, l'engagèrent à s'adonner exclusivement à ce genre, et à abandonner la gravure sur bois. En 1814, le Comte de Bridgewater lui avait commandé un important travail, dont il s'occupait avec ardeur, lorsqu'en 1817 il perdit soudainement la raison. Jamais ses plus intimes camarades n'avaient aperçu précédemment le moindre symptôme de folie dans ses actes, ni dans ses paroles. Il est digne de remarque que sa femme, peu après, fut aussi frappée de folie, ainsi que le peintre E. Bird, chargé d'achever le tableau commandé par le Comte de Bridgewater.

Après avoir subi une réclusion de quatre ans environ dans un hospice d'aliénés, il devint possible de lui accorder une certaine liberté, et l'un de ses parents, qui habitait les environs de Newcastle, le prit chez lui. Il y demeura pendant plusieurs années, tranquille et doux, mais privé de raison.

Vers 1831, on fut de nouveau obligé de l'enfermer dans une maison de Santé, à cause de ses moments de violence. Dans ce lieu, comme auparavant chez son parent, il s'amufait, en ses moments de calme, à deffiner et à écrire de la poésie, et chose curieuse, ce qu'il faifait de moins mal, était les vers. Voici une

des différentes pièces de sa composition que ses amis rassemblèrent.

L'ETOILE DU SOIR.

Look ! what is it, with twinkling light,
That brings such joys, serenely bright,
That turns the dusk again to light ?
'Tis the evening star !

What is it, with the purest ray,
That brings such peace at close of day,
That lights the traveller on his way ?
'Tis the evening star !

What is it, of purest holy ray,
That brings to man the promised day,
And peace ?
'Tis the evening star !

A la même époque environ, au commencement de ce siècle, la république des lettres fut surprise d'apprendre l'apparition d'un nouveau poète, simple paysan du Northamptonshire, dont la gloire était annoncée par des juges d'ordinaire très sévères, et peu livrés à l'enthousiasme du moment. Après une longue attente, et bien des délais, John Clare parvint enfin à faire publier ses vers à Londres vers 1825. Ce recueil prouva que John Clare était un poète original. La lutte visible entre la pensée et l'expression pour la représenter, amenait souvent un résultat d'une beauté inattendue. De riches et puissants protecteurs l'aidèrent momentanément, mais l'inconstance du public, et des difficultés d'argent, exercèrent une influence si fatale sur le pauvre John Clare, que sa raison l'abandonna. Des amis qui allèrent le voir il y a peu d'années, disent que

sa folie était douce et tranquille. M^{me} Mary Russell Mitford, dans ses Mémoires, nous apprend qu'elle possède quelques pièces de ses vers, écrites au crayon, qui prouvent qu'il avait gardé tout son talent pour la facture du vers et pour le rythme.

Sa mémoire était si vive et si tenace qu'il s'affimilait absolument à qu'il avait lu, ou ce qu'il entendait raconter.

Il dépeignait par exemple l'exécution du Roi Charles I. comme un événement arrivé hier, et dont il prétendait avoir été un témoin oculaire. Tout était représenté avec une fidélité si parfaite et si graphique quant aux costumes et aux usages du temps, qu'il est probable qu'il n'eut pu raconter le fait aussi bien, lorsqu'il possédait toute sa raison. C'est une pareille lucidité que les partisans du magnétisme animal qualifie de *Clairvoyance*.

Clare vous racontait de la même manière la bataille du Nil et la mort de Nelson, s'imaginant qu'il était un des matelots témoins de l'action. Il y avait une admirable exactitude dans ses termes nautiques, quoiqu'il est probable qu'il n'avait jamais vu la mer de sa vie.

Un fou d'un autre genre, Olivier Ferrand, mort à Rouen en 1809, composa un nombre considérable de pièces de théâtre qui par le style et la conception sont de véritables parodies. Un amour propre excessif lui bouleversa le cerveau, à en juger par l'inscription placée sous son portrait dans : *Les Muses éplorées, ou Gilles régisseur du Parnasse, pour servir d'apothéose au célèbre Ferrand*. An IX. in 8°.

Sept villes de la Grèce ont disputé l'honneur
 D'avoir donné la lumière
 Au chantre d'Ilion. Et du nouveau Voltaire,
 Du célèbre Ferrand et la Bouille et Honfleur
 Et le Havre et Rouen, veulent être la mère.

Le *Manuel du Bibliographe Normand* par M. Edouard Frère nous apprend que M^{me} Canel et Lebreton ont écrit la vie de ce singulier personnage qui s'intitulait : *Membre de l'Athénée d'Evreux et Ecuyer de Franconi (!), homme de lettre à Rouen.*

Ses œuvres dramatiques sont devenues d'une grande rareté. M^r Frère en a donné la liste complète.

Si, dans ce qui précède, nous avons souvent eu l'occasion de nous étonner de l'intelligence qui se rencontre dans les compositions des fous, il est peut-être plus étonnant encore de voir les folies qui sont sorties du cerveau d'écrivains intelligents et sensés. Elles sont parfois poussées si loin, qu'on ne peut s'empêcher d'y trouver la confirmation de l'idée du D^r Gregory, déjà citée au commencement de cet essai : "*Nulla datur linea accurata inter sanam mentem et vesaniam.*"

M. G. Desjardins publia à Paris, en 1834, sous le titre de *Première Babylone*, la première partie d'un vaste drame, *Sémiramis la Grande*, d'une originalité, pour ne rien dire de plus, tout-à-fait hors ligne.

Voulant, dit-il, dans son introduction intitulée *Porte Cyclopéenne*, peindre, dans un large tableau, son pays de face et les autres pays de trois quarts ou de profil, il ébaucha une immense composition trilogique, *La Révolution, Napoléon, et le Monde de l'avenir.*

“ Projétant, ” ajoute-t-il, “ une longue parabole ou
 “ courbe unitaire sur ces trois grandes têtes de la Gloire
 “ Française,¹ il veut les lier entr’elles d’un nœud in-
 “ dissoluble, et donner à son siècle un évangile des
 “ peuples libres ! ”

Il suppose alors qu’il trouve un rouleau de papyrus
 Egyptien de 4,000 ans de date, écrit en hiéroglyphes
 qu’il déchiffre ainsi :—

Sémiramis Trismegiste (trois fois grande), *Journée de
 Dieu, en cinq coupes d’amertume.*

Ces cinq actes ou cinq coupes d’amertume sont in-
 titulés : *Le Deuil, La Complicité, La Résurrection,
 Le Combat, Le Prêtre et la Mort.* Outre la bizarrerie
 extraordinaire des vers et des idées, une des curiosités
 de ce drame, qui se compose de plus de 500 pages
 grand en 8°, est que plusieurs passages sont imprimés
 en caractères Hébreux, Persans, Arabes, Chaldéens,
 &c. &c.

Il s’ouvre par une description allégorique de ce que
 l’auteur appelle *Les années climatériques du genre hu-
 main.* Le style plein de grands mots pompeux, ré-
 couvre des idées généralement très incohérentes, mais
 qui prouve une singulière facilité dans la facture du vers.

Dans la scène intitulé : *Retentissement des oracles,*
 Ophis, Prince des Rois, écrit ce vers, avec la pointe
 d’une glaive, sur le trône d’Afschur :

Afschur-le-tombé, tombe, et tombe foudroyé !

Puis tous se retirent, et *Afschur-le-tombé* reste seul, et

¹ Le Monde de l’avenir qui est une tête de la gloire Française !
Stupete gentes !

frappé par la lecture de ce vers, commence ainsi un long monologue :—

D'où part le trait brûlant dans mon âme envoyé,
L'éclair qui se plongeant dans mes destins moins sombres,
Pour les montrer sanglants, en dissipent les ombres ?
Quoi donc ? de l'action le cours impérieux
Passe-t-il en effet dans la sphère des Dieux,
Que l'orgueil indompté de mon mâle génie
Se débat sous le poids d'une force infinie ?

* * * * *

Dans la scène : *Le retentissement des chûtes de Babel*, Sémiramis la Grande étant venue s'affeoier sur l'un de ses trônes, devant la cité des morts, plusieurs nations passent au fond des portiques et dialoguent entr'elles, dit l'auteur, puis s'éloignent successivement, et se voilent la tête en signe de douleur.

A cause de sa longueur, nous regrettons de ne pouvoir inférer ici, comme exemple de galimatias, l'introduction en prose, par laquelle l'auteur commence la quatrième coupe d'amertume. Dans la cinquième coupe, dont une partie est en prose et en récit, des voix innombrables et caverneuses (textuel) forment des profondeurs de la terre, et le Prince des prophètes, *Jugement-de-Dieu*, leur dit :—

Levez vous ! secouez d'une aile immense et lente
De trois mille ans de nuit la poussière éloquente !

et ces formidables amas de générations s'écrient toutes ensemble, du fond de leurs sépulcres :—

Par rang horizontaux, vois, nous nous levons tous ! . . .

“Alors les rois, princes et chefs innombrables de

“peuples (textuel) de commencer pêle-mêle, une forte
 “de ronde ou de chaîne immense, appuyée par derrière
 “des trépignements et acclamations des peuples.”

“Dans ses rangs se trouvent mêlées et entraînées, et
 “bêtes et brutes contemporaines des vieux acteurs de
 “cette scène apocalyptique; toute création, toute multi-
 “plication des êtres produits, reptiles, oiseaux, bêtes
 “à quatre pieds, de toute chair, foisonnant et se
 “mouvant; les grands lions dans les rangs des gigan-
 “tesques guerriers; les dromadaires, les autruches, les
 “girafes, les boas, élevant leurs longs cols, ou avançant
 “en spirales, au milieu des races d’homme voyageuses;
 “les hauts éléphants, les colossales mastodontes leurs
 “aînés, dressant le monstrueux serpent de leur trompe,
 “au dessus des têtes et des cornes des vieilles races
 “princières, royales et antédéliuviennes. Et au dessus
 “d’eux tous, la cigogne, l’ibis, les grands vautours
 “déploient leur vol; tous roulent ensemble les flots
 “épais de leur ronde, tous éclairés dans le voyage de
 “leur chaîne tournoyante, des rayons de la face rouge
 “et enflammée de Dieu, et grommelant, rugissant et
 “hurlant ces paroles, chacun dans sa langue, en tour-
 “noyant :”

L’assemblée mystérieuse.

Figurons et l’orage et l’effrayant tonnerre
 Qui gronde autour du Mont qui corrompt la terre !
 Durant la longue horreur d’un jour de châtement,
 Imitons les rigueurs du *dernier Jugement*.

* * * * *

La scène suivante, intitulée : *Le bain de sang*, est

tout aussi extraordinaire, mais nous en avons assez dit pour que le lecteur puisse juger de l'œuvre, et nous avons hâte d'arriver à l'examen d'un livre dépassant de beaucoup le précédent en extravagance.

C'est un poème de 724 pages, en 8° (1858), composé par M. *Paulin Gagne*, avocat et auteur d'autres compositions poétiques.¹

L'Unitéide, ou *la Femme-Messie*, est ainsi que le dit l'auteur, un poème universel en douze chants, et en soixante actes, dont l'action se passe en l'an de grâce 2000 de l'Ère Chrétienne, et dont chaque chant forme un tout complet.

On y rencontre la plus bizarre agglomération de noms fantastiques et de vers saugrenus, que puisse inventer le cerveau humain.

La table des matières mériterait de trouver place dans un recueil de facéties.

Dans le drame on voit parler et agir tour-à-tour l'Ane-Archide,

Fille du despotisme et de la Liberté.

Demounas, le précurseur de l'Antechrist, la *Panarchie*, la *Dive Insania*, le *Bœuf Apis*, l'*Archimonde* et son illustre épouse *La Presse*, la *Pataticulture*, et vingt autres personnages tous plus extraordinaires les uns que les autres. Mais ces noms bizarres ne font rien en comparaison de la bizarrerie des vers et des idées, qu'il serait difficile de faire comprendre, à qui n'a pas le livre sous les yeux. Essayons d'en donner une esquisse.

¹ Telles que *Le Suicide*, *La Monopanglotte*, ou *langue universelle*, *Le Délire*, *L'Océan des Catastrophes*.

Tournant en anagramme les noms des réformateurs socialistes modernes, l'auteur les met en présence de l'*Ane-Archide* qui leur dit :—

Parlez donc ;
 Sans dormir, si je puis, j'écouterai vos rêves.
 Parlez Pierre Xourel, Nodourp, Urdel-Nillor,
 Louis Cnalb, George Nas, Narrédifnoc fans or,
 Tebac, Oguh fans peur, et vous tous grands apôtres
 Qui prétendez marcher sur la tête des autres.

Alors le poète expose, par leur bouche, les divers systèmes de ces Messieurs, (tels qu'il les comprend, bien entendu,) dans une série de vers incroyables.

Le premier chant se termine par l'entrée de la *Femme-Messie* à Paris.

Le second chant nous présente une partie des mêmes personnages, augmentés des ambassadeurs du Soleil et de la Lune, des habitans des astres, de l'*Aurithéocratie*, de la *Ratiothéie*, &c. &c. Ici l'extravagance de la mise en scène dépasse encore ce qui précède. La Comète *Trouble-tout* a une discussion avec la *Ratiothéie*. L'auteur en l'introduisant, a soin de décrire son costume : “Elle est couverte d'une immense Tullillufi-
 “ onine (?) qui jette des éclairs, coiffée d'une chevelure
 “ de serpents rouges, et pourvue d'une queue aux feux
 “ les plus ardents. Elle chante la chanson suivante,
 “ appelée *le Galop de la Comète*, sur l'air : *Les défen-*
 “ *seurs de la Religion* :”—

Peuples, je viens, sonner l'heure dernière
 Sur les clochers de l'immense univers !
 Déjà la Mort creusant la vaste bière,
 Du grand convoi fait les apprêts divers ;

Peuples, tremblez, vous n'avez plus de tente,
 Adressez vous le plus touchant adieu !
 Peuples, tremblez devant ma queue ardente !
 Peuples, roulez dans le chaos de feu !

On peut s'imaginer quelles luttes s'établissent entre les personnages, après un pareil début.

Au chant III, *La Socialiforce* tient un long discours à ses partisans, qu'elle termine ainsi :—

Je fonde pour toujours les âges d'or du ventre,
 Dont la raison moderne élargit le doux centre ;
 C'est le ventre qui fait les révolutions,
 Et les créations et les destructions.
 Des ventres vides font toute nuit de tonnerres ;
 Des ventres bien garnis sortent toutes lumières ;
 Enfin les ventres creux ne valent jamais rien.
 Donc je veux les remplir, pour qu'ils me chantent bien.
 Nous allons, chers amis, sans perdre une seconde,
 Préparer des festins qu'admira le monde.

Le chant V^{me}, dont la scène se passe *partout où l'on voudra*, dit le texte, se compose d'idées si peu décentes qu'il serait difficile d'en donner des extraits.

L'acte 38^{me} du chant VIII^{me}, se développe dans un vaste champ de pommes de terre, et *la Pataticulture* ouvre la scène par un discours de 72 vers, d'autant plus singuliers que, comme nous le démontrerons tout-à-l'heure, ils sont écrits très sérieusement :—

Peuples et Rois, je suis *la Pataticulture*,
 Fille de la nature et du siècle en friture ;

* * * *

J'ai toujours adoré ce fruit délicieux
 Que, dit-on, pour extra, mangeaient jadis les Dieux.

La tirade se termine par ce vers :—

Dans le pomme de terre est le salut de tous !

On croirait qu'il est difficile d'aller plus loin dans le grotesque ; mais à l'acte suivant, dont la scène, dit le texte, *se passe partout*, *La Carotticulture* tient aux rois et aux peuples un discours qui l'emporte sur le précédent. On y trouve la parodie de la *Marseillaise*, intitulée *la Carotte universelle*, commençant par :—

Allons, Enfans de la Carotte,
Le jour de gloire est arrivé.

Et la chœur chante :—

Aux armes, Carottiers, formez vos bataillons,
Marchons, que la Carotte inonde nos fillons.

Probablement que le lecteur croira que tout ceci n'est qu'une plaisanterie ; mais non seulement M. Gagne est très sérieux, en expliquant son œuvre, mais il déclare en outre, dans sa préface, que *le vaste sujet de ce poème humanitaire et Chrétien, doit former la poétique universelle de l'humanité, et l'école de la vérité*, et il s'écrie, plein d'enthousiasme :—

Telle est, telle est la Sainte et nouvelle épopée
Que de mon pur amour l'âme a développée !

Ensuite M^{me} *Elise Gagne*, sa femme, ajoute un épilogue, où elle proclame qu'après les réformes indiquées dans le poème :—

L'abondance parvint à chasser la misère,
Et le bonheur des cieus habita sur la terre.

L'ensemble prouve, en un mot, que M. Gagne a employé toutes les ressources de son intelligence pour écrire ce chef-d'œuvre, et si le lecteur est tenté de rire, c'est qu'il ne comprend pas l'extrême profondeur de la pensée qui enfanta ce poème.

N'est-ce pas bien le cas de dire, avec le fleur de Longval—“ Lorsque ceste Meduse (la manie) s'est une fois glissée dans le cerveau, elle sçait si bien offusquer l'imagination, pervertir les pensées, transporter l'esprit, et corrompre la raison, que par son moyen les actions et les paroles des hommes se tournent en extravagances.”

Un drame imprimé en 1811, à Londres, par un certain Thomas Bishop, présente quelque analogie, quant aux formes excentriques, pour ne rien dire de plus, avec le drame dont nous venons de donner une analyse. En voici le titre: *Koranzzo's Feast, or the Unfair Marriage, a tragedy founded on facts, 2366 years ago, and 555 years before the birth of Christ. In five acts. Embellished with sixteen descriptive plates, by the first artists, antient and modern. Printed by Geo. Smelton, and sold by Hookham and at the author's, 22, Clarges Street.*

Cette production extraordinaire qui a coûté trois années de travail à l'auteur, est divisée par lui d'une façon dont il est, dit-il, l'unique inventeur: *the work consists in Prologue, Epilogue, dirge and design, solely invented by the author.*

Parmi les personnages on remarque les suivants: Le

Roi de Babylone, le Roi de Perse, Lord Strawberry, le Docteur Pillule, quatre Reines, Madame Hector, trois sauvages, et cinq Revenants. La préface nous apprend que l'auteur a jugé convenable de mêler des incidents des temps modernes, avec les événements antiques, afin de corriger la jeunesse, d'inspirer la terreur aux méchants, et de rappeler aux bons leur récompense. C'est la première pièce, ajoute l'auteur, dans laquelle on présente au public les caractères curieux, les décorations, les machines et armes de guerre, existant à l'époque où se passe le drame (ce n'est pas difficile à croire!).

Le sujet tout entier est traité avec autant d'extravagance que peuvent le faire supposer les détails qui précèdent. La scène finale commence par les indications suivantes: "D'un côté le théâtre représente une forêt, dont une partie est obscure. Deux sofas et l'apparence d'une pendule (the appearance of a clock). Trois sauvages dans l'éloignement." On ne doit pas être surpris après cela, que les espérances de l'auteur de voir son drame représenté, furent déçues; mais son extrême confiance dans le mérite de la pièce lui fait attribuer le refus à quelque erreur (to some error).

Parmi les livres qui par leur contenance appartiennent à la littérature de la folie, quoiqu'écrits par des hommes que le monde considère comme très sensés, nous devons ranger le *Goualana, ou collection incomplète des œuvres prototypes de Fricandea*, in 18° de 22 pages. Il est dit dans la préface :

C'est le travail des fous d'épuiser leurs cervelles
 Sur des riens fatiguans, sur quelques bagatelles.

Ce livre se compose d'une suite de non-sens dont l'exemple suivant est encore un des moins absurdes :
 “ Mon hôtel est une des plus belles et des mieux rog-
 “ nées de la ville ; dans ma cuisine qui est aux rats de
 “ chauffée, j'ai un four en cuir, j'ai fait contredire un
 “ petit falon fort comminatoire, au premier étage. Je
 “ compte huit pièces d'arrache—pied, avec portes
 “ d'excommunication, pièces d'autant plus faciles à
 “ accélérer, que j'ai fait placer une crampe de fer à
 “ l'escalier ; au haut duquel escalier vous voyez un
 “ très joli vistembule. J'ai indécement de cela, une
 “ salle carrée à manger cinquante personnes, nom-
 “ brifiée tour-à-tour avec une tentation à personnages
 “ de bêtes. A coté est un appartement polipode orné
 “ dans le dernier genre, où j'ai mis mon passavant de
 “ papier Chinois. Admirez ma précaution ; plusieurs
 “ de mes fermiers locatis gâtent souvent (paroles ne
 “ puent pas) les latrines, et vous fentez combien cela
 “ est défagréable pour nous. Eh bien ! j'en ai fait
 “ constituer à l'Anglaise, où personne ne met le nez,
 “ que ma femme et moi,” &c. &c. &c.

On apprend dans l'introduction “ que le sieur Fri-
 “ candeau est écuyer tranchant, député pour les Tar-
 “ tares, agrégé membre pour les Académies de la
 “ Daube et de Saupiquet, vérificateur de la recette
 “ d'aloyau, inspecteur aux blanquettes, dans la qua-
 “ trième division potagère, chevalier de l'ordre de

“ Sainte Menehoult, gouverneur de la crapaudine et
 “ autres lieux.”

Qui se douterait que tant de folies soient forties de la plume de feu M. Hécart, de Valenciennes, auteur connu par plusieurs écrits pleins d'érudition et de jugement ?

Il composa aussi, dans ses moments que nous ne pouvons nous empêcher de qualifier d'hallucination, l'*Anagrammeana*, poème en huit Chants, petit volume in 12° de 58 pages remplis d'un amphigouris inintelligible dont voici un exemple :

Le nomade a mis la madone
 A la poterne de Petronne
 Par son rhume il voulait l'humer,
 Pour le marcher et le charmer.

Quand le grand Dacier était diacre,
 Le cafier cultivé du fiacre,
 Faisait le lopin d'un pilon,
 Pour nourrir de loin le lion

Ces deux ouvrages sont excessivement rares et à-peu-près introuvables, l'auteur ne faisant jamais tirer qu'à dix ou douze exemplaires. Nous en devons la communication à l'extrême obligeance de M. Van De Weyer, Ministre Plénipotentiaire de Belgique, à Londres. Ils font partie, ainsi que l'opuscule dont nous allons parler, de la collection d'*Ana*, unique en Europe, que renferme la Bibliothèque de ce bibliophile distingué, si riche en collections de livres rares de tous genres, et dont la bienveillance à venir en aide aux

hommes de lettres, dans leurs recherches, est égale à ses connaissances étendues.

Nous terminerons cette section par la mention de deux fous littéraires très peu connus cités dans un autre ouvrage de M. Hécart, *Stultitiana, ou petite biographie des fous de la ville de Valenciennes, par un homme en démençe*, 8°, 1823.

Un nommé Lalou vivait en cette ville en 1820. Peintre, poète, musicien, calligraphe, il avait le germe de tous les talents, mais malheureusement tout cela se mêlait dans sa tête, au point que son cerveau présentait un cahos complet.

Il est fâcheux que l'on ne nous ait pas conservé quelques morceaux des écrits et des dessins qu'il distribuait si libéralement durant sa vie.

Un autre poète fou de la ville de Valenciennes fut un nommé Martorex, que Boileau a dépeint en parlant de cette classe d'auteurs :

Qui poursuit de ses vers les passants dans la rue.

Il n'y avait pas de fête qu'il ne célébrât, soit par une ode ou par un récit en vers ampoulés qu'il déclamaux aux passants d'une manière ridiculement emphatique. Arrivait-il un personnage important ? Sa verve est en mouvement, et bientôt il lui présente les fruits de sa muse. Du reste il n'était pas difficile, et se contentait du moindre présent. Il était fort joyeux lorsqu'il obtenait de quoi s'acheter quelques verres de genièvre. Nous ignorons quand est mort cet original.

TROISIEME SECTION.

EPIGRAPHERS.

“WHAT is said, is not to be understood; but what is to be understood, is not said.—PYTHAGORAS. *Exoteric Doctrine.*”

“Ever, as before, does madness remain mysterious, terrific, altogether infernal boiling-up of the nether chaotic deep, through this fair-painted vision of creation (which swims thereon) which we name the real.”—CARLYLE.

PHILOSOPHIE ET SCIENCE.

 N des caractères les plus prééminents de la folie est la faiblesse de la faculté logique dans toutes ses variétés. La philosophie s'occupant de principes abstraits, on doit naturellement s'attendre à rencontrer cette faiblesse beaucoup plus frappante en ceux qui entreprennent, dans un état de dérangement mental, des spéculations d'une nature profonde. La philosophie a souvent été le thème favori des lunatiques, mais jamais ils n'ont rien produit d'intelligible ni de suivi, comme cela est arrivé parfois aux autres fous littéraires. On rencontre pourtant quelques rares exceptions ; ainsi le grand métaphysicien allemand Kant perdit la raison sur la fin de ses jours, et l'on a récemment découvert, en Allemagne, le manuscrit d'un ouvrage qu'il composa durant cette période. Ce qu'il y a de plus subtil, de plus profond, de plus abstrait, et tout-à-fait en dehors de l'observation, dans la pensée humaine, étant précifé-

ment de l'essence de la métaphysique et de la philosophie, il est naturel que l'aberration mentale doive y trouver des sujets favoris, lorsqu'elle attaque des esprits d'un certain ordre et d'une éducation soignée.

Aristote, dont les commentateurs sont aussi nombreux que les hirondelles au printemps, ne pouvait manquer d'être l'objet de quelques unes de ces déviations du sens commun.

Dans un ouvrage intitulé : *De Philosophiâ Aristotelis*, publié à Pise en 1496, l'auteur affirme intrépidement que jamais ce soi-disant Aristote n'existât, que son nom est un mythe. Cette singulière thèse fut composée par un médecin du nom de *Gragani*, qui, à l'époque de la composition de ce livre, était enfermé dans un hospice de lunatiques à Pise. C'était un homme riche et de noble naissance. Ses amis, voyant que sa monomanie d'écrire était son seul amusement et lui tenait l'esprit en repos, consentirent à publier ce livre bizarre, dont on dit qu'un exemplaire existe encore aujourd'hui dans la Bibliothèque du Vatican. C'est un petit in 8°, d'environ 200 pages, régulièrement divisé en chapitres.

Le système employé par *Gragani* consiste à montrer les contradictions innombrables des écrivains, relativement à la vie et aux caractères d'Aristote.

L'un avance que le précepteur d'Alexandre était un soldat et non un philosophe ; un autre, qu'Aristote était un esclave, connu uniquement par la facilité avec laquelle il composait des jeux-d'esprit en vers ; un troisième, soutient qu'il prétendait, à la vérité, en-

feigner une forte de philosophie, mais qu'étant le fils d'une marchande de fruits, et d'une grande ignorance, il devint l'objet de la raillerie publique, par ses ridicules prétensions de science.

Ces assertions diverses, quoiqu'entièrement sans fondement, sont réunies de telle façon, que le livre de notre maniaque n'est pas aussi incohérent qu'on serait disposé à le penser. On croit que les citations qu'il fait, sont tirées d'une satire composée à Rome vers la fin du treizième siècle, dont le manuscrit est perdu, et où l'on tournait en ridicule les différentes disputes des écoles philosophiques.

L'attention des savants de l'Italie fut singulièrement excitée, en 1529, par la publication à Florence d'un ouvrage sur *l'anatomie du langage*. C'était l'œuvre d'un médecin, *Joseph Bernardi*, composée pendant qu'il était enfermé dans une maison d'aliénés. Parmi plusieurs autres opinions étranges et bizarres, il soutenait que toute la race des singes jouissait de la faculté de la parole, mais était très jalouse de garder le secret de ce don. Il dessina sur les murs de sa chambre la construction anatomique du gosier des singes, et chercha à démontrer que cette structure prouvait clairement la faculté de la parole, et même du chant. Bernardi disait que dans les premières éditions des voyages de Marco Paulo, il avait été bien établi que les singes pouvaient chanter. Ce qui ajoute à la curiosité de tout ceci, c'est que le père Cremoni, Jésuite, composa une réfutation de ce traité, et soutint que, quoique l'œuvre de son adversaire fut bien écrite, sa

thèse était contraire au témoignage de l'Écriture Sainte, et par conséquent ne pouvait être vraie. Le lecteur jugera lequel était le plus fou des deux.

Bernardi survécut dix ans à la publication de son curieux ouvrage, mais ne recouvra jamais pleinement la raison.¹

En 1622, parut à Salamanca, sous le titre de : *De Philosophiâ*, un ouvrage écrit par *Miguel de Flores*, jadis professeur à l'université de cette ville, et qui était devenu fou à la suite d'une concussion du cerveau produite par une chute de voiture. Son aliénation mentale dura plusieurs années, mais comme il était d'un naturel fort doux, on le laissait en liberté, et sa folie ne se faisait remarquer que par la manie qu'il avait d'écrire constamment, et de porter ses manuscrits avec lui dans les rues, arrêtant les passants, et leur lisant ses élucubrations. Quatre ans environs avant sa mort, ses amis publièrent un de ses traités. Il est remarquable en ce qu'il contient en germe le système développé de nos jours sous la dénomination de la *théorie des atomes*, par Boscovitch, Docteur Priestley, et autres. *De Flores* représente la Déesse comme occupant le centre de la création, et toutes les choses créées comme des cercles concentriques, plus ou moins éloignés les uns des autres. Des gravures bizarres donnent l'idée de la théorie de l'auteur. On y voit la Divinité faisant mouvoir toutes choses, par l'action mécanique des bras et des jambes.

¹ "Things that be Olde and Newe," published by Elisha King, Cornhill, 1639.

Un monomane néologue que nous ne devons pas oublier, est Pierre Lucien Le Barbier, né à Rouen en 1766, et auteur de plusieurs ouvrages dont deux intitulés : *Dominatmosphérie*, l'un contenant des instructions pour les propriétaires et cultivateurs, à l'effet d'obtenir double récolte, précocité, qualité et économie de bras pour la rentrer ; l'autre donnant aux marins les moyens de se procurer la variation des vents, d'éviter les calmes, les tempêtes, les brouillards ; et il prétendait opérer ces miracles à l'aide d'une canne en cuivre creuse et percée de huit ou dix trous, avec laquelle il croyait dominer l'atmosphère. Aussi prenait-il les titres de : *Dominatmosphérisateur*, *Dominaturalisateur*, *Doministérisateur*, &c. Le Barbier mourut à la fin de l'année 1836 ; une notice sur ce monomane est inférée dans le *Courrier Rouennais* du 17 décembre, et M^{lle} Bosquet en parle dans la *Normandie Romanesque*, p. 255.¹

Un des plus déplorables exemples de la monomanie d'écrire et de se faire imprimer, se rencontre dans l'anglais Thomas Wirgman. Orfèvre de son état, il se retira des affaires, avec un capital de 50,000 livres sterling. Cette fortune, laborieusement acquise, fut absorbée toute entière par le frais d'impression de ses livres, publiés à Londres, au commencement de ce siècle,² et de chacun desquels il ne se vendait jamais

¹ *Manuel du Bibliographe Normand*, tome 2, page 172.

² *Grammar of the Five Senses—Principles of the Kantian Philosophy—Devarication of the New Testament, &c.*

plus d'une vingtaine d'exemplaires. Ce maniaque mourut dans le dénuement.

Par *Devarication of the New Testament*, Wirgman entend, dit-il : " The development of celestial power, " the aggregate of spiritual existence, the sublimity of " creative energy, the positive realisation of voluntary " action, and the blended harmony of supreme wisdom, truth, and goodness."

Il faudrait être bien difficile pour n'être pas satisfait de la clarté de cette définition.

Il adressa, avec cet ouvrage, une lettre à George IV, alors Prince Régent, et il y déclare qu'à moins que le Prince n'adopte les principes qui y sont développés, ni lui même, ni aucun de ses sujets, ne pourront être sauvés dans l'autre monde.

Le dérangement des idées chez Wirgman se faisait remarquer non seulement dans ses écrits, mais encore dans la forme extérieure de ses livres. Ainsi il faisait fabriquer du papier exprès, de différentes couleurs dans la même feuille, et lorsque ces couleurs, les feuilles une fois imprimées, ne lui plaisaient pas, il en faisait tirer d'autres. Il changeait le plan de l'ouvrage, l'arrangement des chapitres, et tout cela durant l'impression. Il en résultat que le livre dont nous venons de parler, se composant de 400 pages, finit par coûter à l'auteur 2276 livres sterling.

Dans sa *Grammaire des Cinq Sens*, l'auteur prétend que lorsque son livre aura été universellement adopté dans les écoles, la paix et l'harmonie seront ramenées sur la terre, et la vertu remplacera le crime.

Cette grammaire est une espèce de cours de métaphysique à l'usage des enfants, d'après l'idée de l'écrivain. Les explications ont lieu à l'aide de dix-neuf diagrammes coloriés, et sont basées sur trois idées principales, le *Temps*, l'*Espace*, et l'*Eternité*, constituant ce qu'il appelle : *The Science of Mind*.

Il a formé une carte de cette science, qui offre vingt éléments ou principes, et il est tellement persuadé que tout est dit maintenant sur ce sujet, qu'il se résume lui-même par ces mots :—

“ The twenty elements which constitute the human
 “ mind are not only discovered, but so completely
 “ classified as to defy posterity either to add one more
 “ element or take one away—or even to alter the
 “ arrangement so scientifically displayed in the *British*
 “ *Euclid*” (autre livre du même auteur). “ The work
 “ is done for ever ; like the Pythagorean Table, which
 “ was made 600 years before the birth of Christ, and
 “ not only stood the test of ages to the present period,
 “ but actually defies succeeding generations, to the end
 “ of Time, either to add or detract from its perfection.”

Le malheureux Wirgman, dans plusieurs endroits de ses livres, se plaint qu'on ne voulut jamais l'écouter, et qu'il demanda en vain d'être nommé professeur de philosophie dans une université ou collège, quoiqu'il eut consacré près d'un demi siècle à la propagation de ses idées ; mais son courage résista à ces épreuves, et à la fin d'une requête au conseil de l'université de Londres, en 1837, il déclare que : “ *While life remains I*

“ *will not cease to communicate this Blessing on the rising world.*”

Quelle pitié qu’une telle énergie n’ait pas pu rester dans la droite voie, comme dit le Dante.

La même ténacité dans l’idée se trouve également chez *William Martin*. Les œuvres qu’il publia durant près d’un quart de siècle, et son excentricité habituelle, suffirent pour lui donner une place ici. Remarquons aussi qu’il était frère de *Jonathan Martin* qui incendia la cathédrale d’York en 1829, dans un accès de folie, et de *John Martin*, le célèbre peintre dont les conceptions extraordinaires ont créé un genre nouveau.

Il s’adonna aux études philosophiques, et finit par se convaincre qu’il était prédestiné à renverser la philosophie Newtonienne. Son premier ouvrage est intitulé :

A New System of Natural Philosophy on the principle of Perpetual Motion, Newcastle, Preston, 1821. Sur le titre il se désigne comme : *philosophe de la nature*.

Dans la préface, il nous apprend qu’au mois d’Août, 1805, il commença à étudier le mouvement perpétuel, et qu’au mois de décembre, 1806, après trente six manières différentes d’opérer, il fut parfaitement convaincu de l’impossibilité d’atteindre son but à l’aide de machines, et qu’il renonça à cette idée comme tout-à-fait impraticable. “ Mais le soir même,” ajoute-t-il, “ du jour où je formai cette conclusion, j’eus un songe “ des plus étranges, terrible et effrayant, pour une part, “ et très agréable pour l’autre. Je m’éveillai parfaite-

“ ment convaincu que j'étais l'homme que la Majesté
 “ divine avait choisi pour découvrir la grande cause
 “ secondaire de toutes choses, et le véritable mouve-
 “ ment perpétuel.”

Comme on peut bien le supposer, ces sortes d'élucubrations de Martin furent rudement traitées par la critique, mais il n'était pas homme à se décourager, et il publia : *William Martin's Challenge to all the World, as a Philosopher and Critic.* Newcastle, 1829.

Cet ouvrage renfermait entr'autres traités : *The Flight through the Universe into Boundless Space, or the Philosopher's Travels of his Mind* ; ainsi que : *A Critic on all false men who pretend to be Critics, and not being men of wisdom or genius.*

Dans l'introduction il souhaite longue vie et prospérité au Roi et au Vice-Roi d'Irlande. Tous deux savent bien, dit-il, que William Martin a complètement effacé Newton, Bacon, Boyle et Lord Bolingbroke :—

Well they know that W^m Martin has outstript
 Newton, Bacon, Boyle and Lord Bolingbroke.

Les années n'apportèrent aucune amélioration à l'état fanitaire de l'esprit de William Martin, car en 1839, il publia chez Pattison and Ross, à Newcastle-on-Tyne : *The Exposure of Dr Nichol, the Impostor and Mock Astronomer from Glasgow College, and of those who are showing their ignorance concerning the New System of National Education.*

“ Je supplie la jeune Reine,” dit-il, dans sa préface,

“ ainfi que le gouvernement Britannique, de mettre
 “ fin à l’abominable fyftème qui fe pratique, fous les
 “ regards de Dieu et des hommes. Un sot peut fe
 “ lever et produire un vain bruit, mais du bruit ne
 “ forme pas un argument, et quiconque d’entre les
 “ ferviteurs du diable s’oppose au fyftème de Martin,
 “ qu’ils se lèvent l’un après l’autre, et qu’ils donnent
 “ une bonne raifon de leur oppofition.”

La même année il publia également un ouvrage de théologie, intitulé : *A stumbling-block to the Unitarians, proving Three in One in everything.*

Il y démontrait que tous les objets de la nature phyfique, fe divifaient en trois parties, dont l’air était l’unité.

On a encore, du même auteur : *A Poetical Chronological Account of the World, from the Creation until the Birth of our Blessed Lord, &c. By William Martin, Natural Philosopher and Poet.*

Il fe donne la qualité de poète dans cette œuvre, parcequ’elle eft compofée de quatrains de la force de celui-ci, qui eft le premier :—

The creation of the world and
 Likewise Adam and Eve, we know,
 Made by the great God, from
 Whom all bleffings flow.

Un autre original, C. Fufnot¹ réfout les hautes queftions de la philofophie humaine par leur analogie

¹ Vérités pofitives ; rapport entre les vérités phyfiques et les vérités morales. Bruxelles, 1854, in 12°.

avec les parties du corps de l'homme ! Il démontre, dans un de ses Chapitres, que “ Les pouvoirs de l'homme et de la femme, unis en mariage, sont représentés par la jambe et le pied.”

Ailleurs, que le grand membre de la création est représentée dans le bras de l'homme, fait à l'image de Dieu, parce que “ Les six articulations du bras, avec la main et les doigts, forment un tout qui se tient et se mène (membre) pour nous rappeler la chaîne de la création de l'Univers.”

Bien d'autres calembourgs se trouvent dans l'œuvre de cet infortuné, qui était néanmoins de la meilleure foi du monde.

Un des auteurs contemporains dont le dérangement du cerveau avait le caractère le plus prononcé, fut John Steward, qui mourut à un âge fort avancé en 1822. Né à Londres, il fut envoyé à Madras dans sa jeunesse, comme employé de la compagnie des Indes, mais atteint de la manie des voyages, il renonça bientôt à ce poste, et parcourut à pied une grande partie du globe. Dès lors il commença à écrire, mais sans jamais communiquer à personne ses compositions. Un jour en danger de faire naufrage en revenant en Europe, il recommanda aux matelots qui lui survivraient, le manuscrit qu'il allait publier, et qu'il avait intitulé, *Opus Maximum*. Il disait que tous ses voyages avaient été entrepris pour découvrir *la Polarisation de la vérité morale*. Ayant recouvré du gouvernement Anglais une assez forte somme, pour ses services dans l'Inde, il s'établit à Londres, et réunit une fois la

femaine ses amis pour causer et discuter. Le dimanche il donnait à diner aux plus intimes, et le soir il avait la coutume de leur faire un discours philosophique où il développait l'une ou l'autre des thèses dont il s'occupait pour le moment. Voici un court exemple de son style : “ The Philoptopist moving progressively on the scale of good sense, to the index of self-knowledge or manhood, makes the end of the philosopher his means to procure universal Good, or universal truth, to all existence in unity of co-eternal essence, co-eternal energy, and co-eternal interest ! ”

La soirée finissait par quelque morceau de la musique sacrée de Handel, qu'il aimait passionnément, et la marche funèbre de Saül, était le signal pour la société de se retirer.

Il allait s'asseoir pendant des heures entières dans le parc de St James, ou sur le pont de Westminster, et quiconque venait se mettre à côté de lui, était sûr de lui entendre commencer une discussion sur la Polarisation de la vérité morale.

Il composa un nombre assez considérable d'ouvrages, qu'il faisait imprimer presque toujours à ses frais, puis les distribuait à ses amis et connaissances. Ils sont devenus fort rares. Les titres seuls de ses livres au nombre de plus de vingt, et dont nous allons mentionner les plus curieux, indiquent suffisamment l'état du cerveau de notre original :

1°. Voyages pour découvrir la source du mouvement moral, in 12° pages XLVIII, et 252.

2°. L'apocalypse de la nature, où la source du mouvement moral est découverte, 12 pages xvi, et 310.

3°. La Révolution de la raison, ou l'établissement de la Constitution des choses, de l'homme, de l'intelligence humaine, du bien universel, 12° pages xxiv, et 140.

4°. Le Tocfin de la vie sociale, adressé à toutes les nations du monde civilisé, et découverte des lois de la nature relatives à l'existence humaine, 8°.

5°. Livre de la vie intellectuelle ou soleil du monde moral. Publié en l'année du sens-commun 7000. année de l'histoire astronomique des tables Chinoises,

Quoique John Stewart connut fort bien plusieurs langues, tous ses ouvrages sont écrits en Anglais, à l'exception des deux suivants qui sont en Français :

1°. Système nouveau de la philosophie physique, morale, politique, et spéculative. Londres, 1815, 18°.

2°. Philosophie du sens-commun, ou livre de la nature, révélant les lois du monde intellectuel. 1816.

Le principe de ses extravagances était un amour propre colossal. Dans un de ses ouvrages il se compare à Socrate et se met au dessus de lui ; dans un autre il se qualifie du seul homme de la nature qui ait jamais paru dans le monde.

Il était poursuivi par l'idée qu'à une certaine époque, tous les rois de la terre pactiferaient ensemble pour parvenir à détruire ses ouvrages, et en conséquence il pria tous ses amis d'envelopper soigneusement, de manière à les garantir de l'humidité, quelques exemplaires, et puis de les enterrer à sept ou huit pieds sous

terre, ayant soin de ne déclarer qu'à leur lit de mort, et sous le sceau du secret, l'endroit où ils seraient cachés. Thomas De Quincey, dans ses *Essays sceptical and anti-sceptical*, donne un curieux article sur John Stewart.

QUATRIEME SECTION.

EPIGRAPHS.

“ In pectus cæcos absorbuit ignes,
Ignes qui nec aquâ perimi potuère, nec imbre
Diminui, neque graminibus, magicisque fufurris.”

“ Their wretched brain gave way,
And they became a wreck, at random driven,
Without one glimpse of reason or of heaven.”

MOORE.

POLITIQUE.

LA science politique doit nécessairement entraîner à de profondes études, et exige un constant et vigoureux usage des plus hautes facultés du raisonnement. Dans la pratique, elle excite, passionne et aveugle souvent les âmes ardentes, quoiqu'à la surface règne l'apparence du calme et de la froideur. C'est même cette apparence nécessaire qui double l'énergie de la conviction.

Et lorsque l'esprit politique descend jusqu'à l'esprit de parti, ou que l'intérêt personnel et l'ambition ont une libre carrière, un champ riche et fécond s'offre aux pensées défordonnées. Il serait facile d'énumérer ici les théories les plus extravagantes, mais nous nous contenterons de citer quelques auteurs des plus remarquables sous ce rapport.

Démons, conseiller au Prédial d'Amiens, composa des ouvrages dont les titres seuls annoncent qu'il avait

donné congé à sa raison. On ne connaît rien de sa vie, mais il figure dans la *Biographie universelle* de Didot, comme un des écrivains les plus bizarres du 16^{me} siècle, et y est rangé dans la classe des fous qui ont composé des livres. “ La plupart des Bibliographes, dit “ Nodier, ont classé ses bouquins polymorphes dans “ *l'histoire de France*, l'abbé Langlet Dufresnoy les rap- “ porte à la *théologie mystique*, et M^r Brunet les restitue “ à la *Poésie*. C'est que le sieur Démons est un fou “ très complexe, et que la variété de ses lubies l'avait “ mis en fonds d'extravagances pour tout le monde. “ C'était un maniaque à facettes, continuellement “ prédisposé à répéter toutes les sottises qu'il voyait “ faire et toutes celles qu'il entendait dire.”

Les deux ouvrages, dont nous donnons les titres en entier, témoignent que le texte n'est d'un bout à l'autre qu'un amphigouri inextricable.

“ La démonstration de la quatrième partie de rien, “ et quelque chose et tout ; et la quintessence tirée du “ quart de rien, et de ses dépendances, contenant les “ préceptes de la sainte magie et dévote invocation “ de *Démons*, pour trouver l'origine des maux de la “ France, et les remèdes d'iceux,” 1594, petit in 8°, de 78 pages et un errata.

Leber, dans son catalogue, où il cite ce livre, pense qu'il n'est pas absolument impossible de dire, d'après le préambule, ce que l'auteur entendait par le *quart de rien*.

“ On se rappelle,” ajoute-t-il, “ le poème de Passerat “ sur le mot *Nihil, rien*. Ce jeu de mots fut suivi de “ quelques autres semblables, notamment de deux

“ petits poèmes intitulés, l’un : *Quelque chose*, l’autre :
 “ *Tout*. Or le quart de *rien* est un quatrième poème
 “ dont le sujet est *Dieu*, qui renchérit, qui domine sur
 “ *tout*. Voilà le mot de l’énigme : non de l’ouvrage,
 “ auquel je ne comprends rien, mais d’un titre d’une
 “ demi page, dont j’ai compris deux mots.”

Voici le titre du second ouvrage de *Démons*. On n’en connaît qu’un seul exemplaire : “ La Sextessence diallactique et potentielle tirée par une nouvelle façon d’alambiquer, suivant les préceptes de la sainte magie et invocation de *Démons*, conseiller au Prédial d’Amiens ; tant pour guérir l’hémorragie, playes, tumeurs et ulcères vénériennes de la France, que pour changer et convertir les choses estimées nuisibles et abominables, en bonnes et utiles,” Paris, 1595, in 8°.

L’auteur dit : “ Qu’il a résolu de faire marcher en public l’esclaircissement des ténèbres de sa craintive obscurité, en la quintessence qu’il avait tirée du quart de rien, . . . et de donner l’explication des énigmes de son invention, touchant l’origine et le remède des maux de la France.” Malheureusement cette explication n’a point été expliquée.

C’est probablement le nom de l’auteur qui aura égaré le bibliographe qui, par une méprise singulière, dit Leber, prit le Conseiller pour un suppôt de l’enfer, et son livre pour un *grimoire cabalistique*.

Dans son catalogue déjà cité, N° 4148, on fait observer que peu de livres peuvent être comparés, quant à l’absurdité, à la *Quintessence* ou à la *Sextessence*, excepté peut-être l’ouvrage dont le titre fut : “ Lettre

“ mystique, responce, réplique, Mars joue son rôle en
 “ la première; en la seconde la bande et le chœur de
 “ l’Etat; la troisième figure l’amour de Polyphème,
 “ Galathée et des sept pasteurs—Cabale mystérielle
 “ révélée par songe, envoyée à Jean Boucher;”¹ 1603,
 deux parties en un volume in 8°.

“ Je n’oserais décider,” ajoute Leber, “ si la *lettre mystique* est au dessus ou au dessous du *Quart de rien*.”

L’auteur est anonyme, mais mérite incontestablement une mention ici.

Nous citerons encore, pour mémoire seulement, l’auteur anonyme des *Codicilles de Louis XIII*, parce que le Marquis du Roure le qualifie de lunatique insensé, dans son *Analectabiblion*, tome 2^{me}, page 213, où il parle de cet ouvrage de 1643.

François Davenne, disciple de Simon Morin, fut de beaucoup plus extravagant que *Démons*.

“ Ce rêveur fanatique dont la raison était égarée,” dit Charles Brunet, dans son *Manuel*, “ publia tant en vers qu’en prose, à Paris de 1649 à 1651, les bizarres productions de son cerveau malade.” Ces pièces sont décrites, au nombre de 23, dans la *Bibliographie instructive* de De Bure, d’après Châtre de Cangé, mais il y en avait deux de plus dans le recueil formé par M^r De Macarthy. Ces écrits ont presque tous pour but de revendiquer la royauté qu’il prétend que Dieu lui avait attribuée. Il veut prouver que le monde finira

¹ C’était un des plus fougueux apôtres de la Ligue. Comme il était alors en fuite, cette lettre lui fut sans doute adressée par raillerie. Voir le *Bulletin du Bibliophile*, année 1849, p. 187.

en 1655 ; et dans son *Harmonie de l'amour*, il cherché à démontrer, par des exemples empruntés à l'Écriture sainte, que Louis XIV n'a pu être le fils de Louis XIII.

Son opuscule *De l'harmonie de l'amour et de la justice*, où cette idée est foutenuë, se termine par dix sonnets et autres pièces qu'il ferait difficile de qualifier de poésie.

“ Davesne ou Davenne naquit à Fleurance, petite ville du bas Armagnac ; on ne fait précisément, ni la date de sa naissance ni celle de sa mort,” dit C. Moreau, dans sa *Bibliographie des Mazarinades*, qui donne plus de renseignements littéraires que toutes les autres biographies. Ses extravagances le firent enfermer plusieurs fois. Persuadé qu'il devait supplanter Louis XIV, et monter sur le trône, il propose deux moyens de *sa souveraine puissance et autorité royale* : “ Appelez le Cardinal,” dit-il, “ la régente, le duc d'Orléans, les Princes, Beaufort, le coadjuteur, et ceux qu'on estime les plus saints dans le monde ; faites allumer une fournaise ; qu'on nous y jette dedans, et celui qui sortira sans lésion de la flamme, comme un phœnix renouvelé, que celui là soit estimé le protégé de Dieu, et qu'il soit ordonné prince des peuples.”

Mais craignant que cette épreuve ne soit acceptée, il en propose une autre : “ Que le Parlement me juge à mort, pour avoir osé dire la vérité aux princes. Qu'on m'exécute, et si Dieu ne me garantit de leurs mains d'une manière naturelle, je veux que ma

“ mémoire foit éteinte. Si Dieu ne me préferve de
 “ la main des bourreaux, rien ne leur fera fait ; mais
 “ fi le bras furnaturel m’arrache de leurs griffes, qu’ils
 “ foient facrifiés à ma place.”

Voici une de fes penfées, dans fon meilleur ftyle, tirée de fon *Factum de la fapience éternelle* : “ Je
 “ t’immole mon âme fur l’échafaud de mes idées, de
 “ la main de mes défirs, par le glaive de ma réfigna-
 “ tion.”

Tous les pamphlets de Davenne font extrêmement rares ; il n’en existe peut-être pas une collection complète, dit C. Moreau, dans fa *Bibliographie*.

Louis XIV femblait jouer de malheur, car un autre fou, *le Chevalier Caiffant*,¹ fe prétendait frère de ce monarque.² Nous avons de cet auteur deux opufcules in 8° fans lieu ni date, qu’il nous a été impoffible de nous procurer et dont voici les titres, d’après Ch. Brunet ;—

“ A la tête de ce merveilleux ouvrage, l’honneur
 “ m’engage de fouhaiter l’accompliffement de l’heureufe
 “ année à mon frère fa Majefté, et à la Reine égale-
 “ ment, et à toute l’augufte famille pareillement.
 “ Ainfi foit-il :—

¹ *Hiftoire du grand et véritable Chevalier Caiffant* ; Verfailles, 1714, in 12°, par Jofeph Bonnet, jurifconfulte d’Aix en Provence. Barbier, *Diétionnaire des Anonymes*, qui cite *Achard*, tranfcrit la note fur *Caiffant* que donne cet auteur. Voir auffi le *Manuel du Libraire* de Brunet, tom. 1^{er}, page 521.

² Et non de Louis XV. comme l’indique le Catalogue de la Vallière, t. 2. p. 567, dit Barbier. Cette erreur n’a pas été rectifiée dans le *Manuel*.

“ AU ROI dont j’espère qu’il foutiendra mes titres,
 “ mes prérogatives, et qualités de *Caiffant*, dont fa
 “ fainteté et fa Majesté ont honoré avec un zèle et
 “ félicité, le Roi de Missiffippi, Cardinal-Laïque et
 “ Pape-Laïque, cordon bleu, Généralissime des mers
 “ orientales et occidentales, qui me procurent millions
 “ et milliards immenses.”

Achard¹ nous apprend dans une note de sa biographie de Joseph Bonnet, que Caiffant eut le talent par ses facéties et sa crédulité de faire rire et d’amuser les autres, en menant une vie commode et agréable.

Après avoir diverti longtemps les habitants de Big-nolles, il vint à Paris, et trouva moyen de s’infinuer auprès du Cardinal de Fleury. Il se disait aussi Cardinal, et le croyait, ou semblait du moins le croire. Caiffant prouva que sa folie, sous le rapport du bien-être matériel, valait bien l’esprit des autres.

La suite de l’histoire de Caiffant, que cite Brunet, n’offre rien de piquant ni d’agréable, dit Barbier, et il y a toute apparence qu’elle vient d’une autre main que la première partie. Il n’en est point parlé dans le *Dictionnaire des Hommes Illustres de la Provence*. Cette suite est presque entièrement composée de longues histoires épisodiques, absolument étrangères au héros principal, selon Barbier.

Cette monomanie d’être frère d’un roi de France, s’est renouvelée de nos jours, dans la personne de *d’Aché*

¹ *Dictionnaire des Hommes Illustres de la Provence*, Marseille, 1736, en 4^o.

ou *Dachet*, que les biographies ont oublié, quoiqu'il soit l'auteur de six ou sept volumes fort rares.

Quérard, dans ses *Supercheries littéraires*, tome 3, a réparé cet oubli, et nous apprend des faits qui nous obligent à faire entrer ce Namurois dans notre galerie.

Né en 1748, Dachet reçut son éducation au collège des Jésuites, et en 1768 accomplit ses vœux monastiques à l'abbaye de Floreffes.

Ce fut alors que sa folie parait avoir commencé. Il nous a raconté lui-même sa vie, quoique d'une manière très peu intelligible, et son mariage avec *sa nièce*, fille de Louis XVI; car notre homme ne prétendait à rien moins qu'à être le Duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin, père de Louis XVI, par conséquent le véritable successeur de Louis XV, et *frère aîné* de Louis XVI, qu'il regardait comme un usurpateur.

En 1809 il s'occupait à Voroux-Goreux près de Liège, à imprimer lui-même ses *Mémoires* qui sont dédiés *Aux Indiens*, et intitulés : *Tableau historique des malheurs de la Substitution*, cinq volumes en 8°.

L'histoire de ce livre étant très curieuse, nous la donnerons ici, d'après le catalogue d'Alphonse Polain, Liège, 1842, en 8°, pages 14-16, qu'a suivi Quérard.

Comme en 1810 le pays de Liège faisait partie de l'empire Français, et qu'on y jouissait par conséquent de toute la liberté de la presse qu'avait bien voulu nous laisser l'Empereur, on prouva au sieur d'Aché qu'en vertu d'un décret de Novembre 1810, il n'avait pas le droit d'imprimer des absurdités, même pour lui seul, et sans avoir dessein de les vendre. On fait la presse,

les quatre cents exemplaires de son livre, et l'on expédia le tout vers Liège, sous l'escorte d'un gendarme.

Lorsqu'on demanda au frère aîné du malheureux Louis XVI de faire connaître les motifs qui l'avaient engagé à imprimer ces six gros volumes in 8°, dont un exemplaire avait été envoyé au conseiller d'Etat *Réal*, à Paris, un autre à M. De Pommereul, directeur de la librairie, et le troisième réservé au Préfet, d'Aché répondit que ses motifs étaient : “ Le désir et le besoin
“ d'imprimer pour sa propre utilité, afin de démontrer
“ qu'il avait droit au sacrement du baptême, et que
“ l'abbaye de Floreffes l'ayant tenu en prison pendant
“ dix-huit cents quatre-vingt-quatre jours et demi, il a
“ cru pouvoir révéndiquer, à la charge de ladite abbaye
“ une somme de cent quatre-vingt huit mille, quatre
“ cents cinquante florins, argent du pays, à raison de
“ cent florins par jour d'emprisonnement.”

Le Synode de Liège avait déclaré, quelque temps auparavant, que d'Aché était *un fou parfaitement caractérisé*. Le synode ne s'était pas trop hasardé dans son assertion ; mais on n'était pas d'une croyance aussi facile à Paris. On s'obstinait presque à voir dans l'ancien moine défroqué un conspirateur habile, un ennemi acharné de la dynastie régnante. M. Réal ordonna de surveiller attentivement cet effronté visionnaire.

Quant aux 400 exemplaires de l'ouvrage, *Les malheurs de la Substitution*, ils furent pilonnés le 17 et 18 Février, 1812. Les exemplaires envoyés par l'auteur, plus deux autres qu'on lui laissa, échappèrent seuls à

cet immense désastre. Aux yeux du bibliomane, le livre de d'Aché a donc aujourd'hui un fort grand mérite, celui de la rareté ; il n'a guère que celui-là.

A la Restauration on retrouve d'Aché à Paris, publiant une brochure, mentionnée par le *Journal de la Librairie* de M. Beuchot ; *Réclamation de Louis-Joseph-Xavier* (D. D'Aché) *contre la spoliation de ses biens*, 1817, in 8°, de 58 pages.

Cet opuscule n'est pas moins rare, dit Quérard, que le *Tableau historique*.

M. Alphonse Polain croit que notre auteur est mort à Charenton.

Peut-être est-il encore plus difficile de trouver les trois *Epîtres* qu'*Ufamer* publia à Nivelles (Belgique) et dédia à *ses contemporains*. Ce pseudonyme cache le nom d'un certain *Herpain*, de Genappe, qui, vers 1848, ayant eu le cerveau dérangé par les idées de progrès social, à l'ordre du jour alors, chercha à faire accepter, afin d'être plus universellement compris, une langue de sa façon, qu'il appelle *Langage Physiologique*. Il développa son système dans une brochure in 18°, format carré, dont il envoya un exemplaire à toutes les assemblées législatives de l'Europe. Celui qu'il destinait au Parlement Anglais, porte pour suscription : *Aux Législateurs de la Grande Nation Anglaise, par leur serviteur Herpain, auteur*.

Dans une note, à la fin de l'invocation, il prévient le lecteur qu'on a dû se servir de quelques chiffres, au lieu de lettres, les caractères nouveaux n'étant pas confectionnés. *Ufamer* a soin de donner la traduction de

fon galimatias, et l'on peut juger par les deux lignes suivantes, que la précaution n'est pas inutile :—

INVOCATION.

Stat5nq facto oprolit2al nI, nI foΛ2al ovo otano.
Tunk tev oret2inpod etefas et etes, &c. &c.

TRADUCTION.

“ Auffitôt que votre présence majestueuse eut éclairé
“ le néant, le néant fut fait le milieu de l'existence.
“ Alors vous voulûtes régner favorablement sur des
“ effences, et des principes d'êtres furent produits par
“ votre généreuse fécondité, &c. &c.”

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer cette esquisse que par les paroles de François de Clarier, sieur de Longval, dans son *Hôpital des fols incurables* :¹

“ Qui ne voit combien est grande la folie qui règne
“ parmi les hommes, puisque les plus sçavans d'en-
“ tr'eux, qui devoient par conséquent estre plus sages
“ que tous les autres, disent quelquefois des choses que
“ les moins sensés n'oseroient mettre en avant ?

“ Plin n'est-il pas plaifant de dire que le poète Phi-
“ letas estoit si maigre et si greffe de corps, qu'il luy fallait
“ mettre un contrepoids de plomb à ses pieds, pour em-
“ pescher que le vent ne l'emportast ? Ne nous en
“ baille-t-il pas bien à garder quand il dit que sur le lac

¹ L'HOSPITAL DES FOLS INCURABLES, on font déduites de point en point toutes les folies et les maladies d'esprit, tant des hommes que des femmes ; tiré de l'Italien de Thomas Gazoni, et mis en nostre langue par François de Clarier, sieur de Longval, professeur ez mathématiques et docteur en médecine, 1 vol. in 8°, 1620.

“ appelé *Tarquinien*, il y eut jadis deux forests qui flot-
 “ toient par dessus l’eau, ores en figure triangulaire,
 “ tantost en rond, et maintenant en quarré. La folie de
 “ Cœlius n’est pas moindre quand il nous conte qu’un
 “ certain monstre marin, homme par devant et cheval
 “ par derrière, mourut et ressuscita par diverses fois.
 “ Elian n’est guère plus sage d’escrire que Ptolomée
 “ Philadelphe eut un cerf si bien instruit, qu’il enten-
 “ doit clairement son maistre, quand il luy parloit grec.
 “ Les exemples sont sans nombre, mais tant s’en faut
 “ qu’un esprit si grossier que le mien puisse raconter
 “ toutes les folies que les écrivains, mesme les doctes,
 “ ont mis en avant, qu’au contraire je tiens qu’entre-
 “ prendre un si long ouvrage seroit de mesme que
 “ vouloir délasser Atlas, et le descharger de son fardeau ;
 “ il me suffit de dire que le sage peut s’escrier à bon
 “ droict : *J’ay veu tout ce qui se faict sous le soleil, qui*
 “ *n’est qu’affliction d’esprit et que vanité!* et : *Stultorum*
 “ *numerus est infinitus.*”

En réfléchissant sur les faits que nous venons de
 passer en revue, il nous semble que l’on expliquerait
 beaucoup mieux les différentes sortes de folie, comme
 le dit le docteur J. Moreau dans son ouvrage intitulé :
Du Hachisch et de l’aliénation mentale, si l’on admet-
 tait l’identité psychologique de la folie et de l’état de
 rêve. Il n’est pas de rêve dans lequel ne se retrouvent
 tous les phénomènes de l’état hallucinatoire. La folie
 est le rêve d’un homme éveillé ; l’état de rêve est le
 type normal ou psychologique de l’hallucination. A
 quelques égards l’homme à l’état de rêve, éprouve, au

suprême degré, tous les symptômes de la folie ; convictions délirantes, incohérence des idées, faux jugements, hallucination de tous les sens, terreurs paniques, impulsions irrésistibles, et, dans cet état, la conscience de nous mêmes, de notre individualité *réelle*, de nos rapports avec le monde extérieur, la liberté de notre activité individuelle sont suspendus, ou, si l'on veut, s'exercent dans des conditions *essentiellement* différentes de l'état de veille. Une seule faculté survit, et acquiert une énergie, une puissance qui n'a plus de limites. De vassale qu'elle était dans l'état normal ou de veille, *l'imagination* devient souveraine, absorbe et résume en elle toute l'activité cérébrale. C'est ainsi que s'explique et que l'on comprend beaucoup mieux comment les Fous écrivent parfois des choses sentées, et comment des esprits ordinairement très sentés ont de temps à autre écrit de grandes folies. Les uns comme les autres rêvent tout éveillés, l'association normale des idées échappe peu à peu à la volonté, la conscience de nous mêmes s'affaiblit, et nous passons de la vie réelle à celle de l'imagination.

Un des phénomènes les plus constants dans le songe, comme dans la folie, c'est que le temps et l'espace n'existent plus ; le célèbre Robert Hall, le grand prédicateur, disait à un de ses amis, après être revenu d'un des accès de folie qu'il avait de temps à autre : “ Vous et
“ mes autres amis me dites que je n'ai été enfermé que
“ durant sept semaines, et je suis forcé de vous croire,
“ car la date de l'année et du mois correspond à ce
“ que vous et eux dites ; mais ces sept semaines m'ont

“ paru sept années. Mon imagination était tellement
 “ active et féconde que plus d'idées m'ont passé par
 “ l'esprit durant ce temps, que pendant n'importe
 “ quelle période de sept années de ma vie.”

Une esquisse de la folie littéraire n'est pas, à notre avis, un sujet de pure curiosité bibliographique. Il serait possible d'en tirer des conclusions d'une nature toute pratique, si l'on voulait examiner sans préjugé, avec zèle et une connaissance approfondie du sujet, dans toutes ses variétés, les circonstances qui ont de l'analogie avec les faits que nous venons de détailler. Un dérangement mental, dit le docteur Conolly,¹ peut exister, sans être ce qu'on appelle communément de la folie : “ without constituting insanity in the usual
 “ sense of the word,” et ce qui produit ce dérangement est souvent une cause physique. Par contre, les causes morales amènent fréquemment le dérangement physique du corps, ce qui a fait dire à un des plus grands philosophes de l'antiquité que tous les désordres des fonctions du corps humain ont leur cause dans les désordres de l'esprit. La science a-t-elle assez soigneusement étudié ce qu'on appelle folie, sous ce double rapport ?

Si des choses très sensées ont été écrites par des individus, dont le cerveau était évidemment dérangé, de même le travail de la pensée et les opérations de l'esprit ont achevé durant le sommeil et en rêve, chez plusieurs hommes célèbres, ce dont ils se sentaient incapables, étant éveillés.

¹ Inquiry concerning the Indications of Insanity.

Désespéré de ne pouvoir composer un morceau de musique, et accablé de fatigue, Tartini s'endort, et en rêve il arrange sa fameuse *sonate du diable*, qu'il se hâte d'écrire de mémoire à son réveil.

Condorcet nous apprend que parfois des calculs difficiles qu'il ne pouvait achever, se font terminés d'eux-mêmes, dans ses rêves.

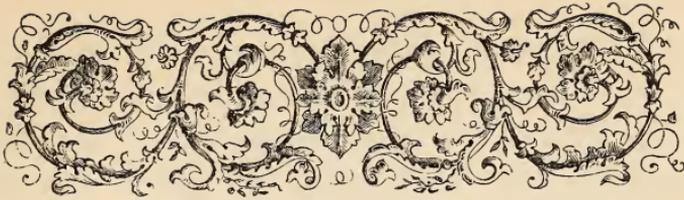
Hermas dormait lorsqu'une voix lui dicta, dit-il, le livre qu'il intitula *le Pasteur*.

Franklin racontait à Cabanis que les combinaisons politiques qui l'avaient embarrassé pendant le jour, se débrouillaient parfois d'eux-mêmes, en rêve. Les nombreux exemples de ce genre, qui sont consignés dans maints ouvrages, formeraient un curieux pendant à notre esquisse de la littérature de la folie, et serviraient à prouver, une fois de plus, que l'état hallucinatoire est plus fréquent qu'on ne le croit.

HISTOIRE DE LA LITTERATURE
DES FOUS.

DEUXIEME PARTIE.

BIOGRAPHIES.



BLUET D'ARBERES.

PREMIERE SECTION.

BIOGRAPHIE.

DN conséquence de la rareté et de la singularité des publications de ce fou littéraire qui nous avertit lui-même, dès son début qu'il ne fait ni lire ni écrire, et qu'il compose par l'inspiration de Dieu et sous la conduite des anges, presque tous les Bibliographes se sont occupés de lui, mais en mêlant au vrai, nombre de suppositions et d'erreurs. Les suppositions avaient leur cause dans les notions vagues d'après lesquelles on parlait des écrits de Bluet dont probablement pas un des critiques et des bibliographes antérieurs à notre époque, n'avait lu en entier les fragments qu'il pouvait avoir à sa disposition. Les erreurs résultaient de l'impossibilité de consulter l'ensemble de ses compositions dont les très rares exemplaires sont tous défectueux et incomplets.

Des recherches plus foigneuses que celles que l'on avait faites jusqu'à présent, et un heureux hasard ayant fait découvrir plusieurs parties des œuvres de Bluet, on a examiné plus attentivement les détails que l'on possédait déjà, et l'on s'est de nouveau occupé des bizarres élucubrations du Comte de Permission. Les trois écrivains qui ont exploré ce champ ingrat avec le plus de succès sont M. Deperrey dans sa *Biographie des hommes célèbres du Département de l'Ain*, M. Paul Lacroix dans deux articles du *Bulletin du Bibliophile*, de Techener, et M. Gustave Brunet, dans la *Biographie Universelle*, de Didot.

Le premier a mis en œuvre les renseignements biographiques fournis par Bluet lui-même, mais en nous les présentant sous une forme moderne. Nous avons préféré, après avoir lu d'un bout à l'autre trois exemplaires différents des œuvres de Bernard Bluet, de lui laisser son style simple et naïf, et de choisir dans son œuvre entière les détails romanesques mais vrais de cette existence vagabonde, tels qu'il les fournit lui-même.

Dans la partie Bibliographique nous présenterons ce que les divers livres offrent de plus curieux, et profitant des recherches faites jusqu'à ce jour, nous ferons à même de donner une esquisse passablement complète de l'homme et de l'auteur.

Charles Nodier dans une notice pleine de son esprit et de sa causticité habituels, nous a donné un excellent article critique sur Bluet d'Arbères et sur ses œuvres, dans le *Bulletin du Bibliophile*, de Techener.

Quoique plusieurs autres bibliographes se soient occupés de Bluet, comme nous allons le voir, Nodier est le premier, à notre connaissance, qui soit entré dans quelques détails sur sa vie et ses écrits bizarres. “J’aime à penser,” dit-il, en terminant sa notice, “que *Dubois, Gaillard, Braguemart et Neuf-Germain* portèrent les quatre coins du poêle funèbre de “Bluet; c’étaient des fous de même force.”¹

Examinons brièvement ce que savait la critique littéraire sur Bluet, avant Charles Nodier.

L’article que Flögel² consacre à notre auteur, résume assez bien, sauf quelques oublis, ce qu’on en savait à cette époque. Il indique la contradiction entre Prosper Marchand et Beyer,³ sur la nature même des

¹ Gaillard avait été valet de pied, puis cocher, dit Nodier, avant d’être poète. Il avait repris l’artifice commode de Bluet d’Arbères, et ses lettres adulatrices aux belles dames de son temps sont assez passables pour des lettres de cocher. Ses poésies parurent en 1634, et sont très rares.

Nous avons parlé ailleurs de Dubois.

Quant à Louis de Neuf-Germain, que Bayle désigne comme étant un peu fou, pour ne rien dire de plus, il vivait sous le règne de Louis XIII. Le Duc d’Orléans le nomma son *poète Hétéroclite* et Neuf-Germain prit sérieusement ce titre à la tête de ses ouvrages. Le Cardinal de Richelieu se plaisait à lui entendre répéter ses plates bouffonneries. On ignore l’époque de sa mort, mais les contemporains en parlent encore comme étant vivant en 1652. Sarrafin, Voiture et Boileau se sont occupés de ce fou littéraire dont les œuvres furent publiées en deux volumes in 4° en 1630 et 1637, sous le titre de : *Poésies et rencontres du sieur de Neuf-Germain*.

² Geschichte der Komischen Litteratur. Ersten hauptstück 17^{ieme} siècle, 2^{ieme} vol. p. 528.

³ Memorix librorum rariorum, p. 49.

œuvres de Bluet, l'un affirmant que c'est un petit volume, et l'autre que c'est un gros ouvrage. Flögel qui probablement n'en parle que par oui-dire, penche pour le dernier avis. Au fond ils n'ont peut-être tort ni l'un ni l'autre. Marchand a voulu parler du format, et Beyer de l'épaisseur de ce petit volume, lorsque tout est réuni (*dickes buch*). Il paraît que du temps de Flögel on n'avait connaissance que de cent trois des livres, ou morceaux numérotés de Bernard. On n'était guère d'accord non plus, sur la signification de ces visions. Les uns n'y voyaient que des énigmes incompréhensibles, les autres y trouvaient un sens mystique caché et profond ; enfin une troisième classe y reconnaissait la science de la pierre philosophale, tant il est vrai de dire :

Un fou trouve toujours un plus fou qui l'admire.

Bayle, dans sa correspondance, lettre 187, (et non 137, comme le dit Flögel,) nous apprend qu'il ne savait rien sur Bluet d'Arbères, mais, ajoute-t-il : “ j'espère rencontrer quelque chose, du moins fortuitement, dans “ le cours des recherches que je fais, sur le Comte de “ Permission.”

Le Duchat fit copier le commencement de Bluet par M. Du Fourni, auditeur de la chambre des comptes, et dans cette copie il est fait mention, pour la première fois, d'une circonstance que Bluet nous apprend lui-même, c'est la couverture diversement coloriée dont il se fait reliait les plaquettes, qu'il appelait des livres.

“ Le 2^{me} livre d'oraifons était couvert de bleu céleste.

“ Le troifième livre des fentences, couvert d'orangé.

“ Le 4^{me} livre des prophéties eft couvert de rouge.

“ Le 6^{me} livre des fonges, eft couvert de bleu et de
“ noir, &c.”

Le Duchat, dans une remarque fur un paffage de *La Confefion de Sancy*, fait une obfervation très naïve, et qui prouve qu'il n'avait qu'une idée bien vague du Comte de Permiſſion : “ Il y eut à la cour d'Henri
“ IV, dit-il, depuis 1601 juſqu'en 1605, un homme de
“ ce nom là, qui n'y avait pas fait fortune, et qui dé-
“ pendait de quelque miniſtre, comme pouvait être M.
“ De Sillery, garde des ſceaux, chez lequel il avait la
“ commiſſion de revoir les ouvrages pour leſquels on
“ demandait un privilège.”

La penſée de donner cette étrange poſition à un homme qui ne ſavait ni lire ni écrire, aurait été des plus bouffonnes. C'eſt un curieux exemple du danger qu'il y a de faire des ſuppoſitions fur un auteur dont on n'a guère lu les ouvrages.

Proſper Marchand¹ accorde huit lignes à notre Comte de Permiſſion, de l'exiſtence duquel il n'eſt pas même fort affuré, car il en parle comme d'un perſonnage “ *qu'on*
“ *prétend avoir paru à la cour de France*, au commence-
“ ment du 17^{me} ſiècle, et qu'on croit avoir été *une eſpèce*
“ *d'adminiſtrateur de la librairie*, ou d'examineur des
“ ouvrages à publier, ſous l'autorité du Chancelier.”

Ceci n'eſt pas mal, comme myſtification dans l'hiſtoire littéraire, mais Proſper Marchand ne ſ'arrête pas

¹ Dictionnaire hiſtorique, t. 1^{ier}, p. 203.

en si beau chemin : “ Il y a sous ce nom (celui du “ Comte de Permission) un petit livre extrêmement “ rare, et connu de très peu de personnes, *dont surtout* “ *les partisans de la pierre philosophale font beaucoup* “ *de cas!*” Il faut dire cependant, à la décharge du biographe, que, convaincu de la nullité de ses renseignements, il donne tout au long en note, ceux de l’auteur des remarques sur les lettres de Bayle, dont nous avons parlé ci-dessus.

Il avait eu sous les yeux l’ouvrage de Bluet d’Arbères, car il le décrit et en donne même des extraits. Comprend-t-on, après cela, que non seulement il n’ait pas la moindre idée de son contenu, ni de la date de l’impression (indiquée cependant presque à chaque livre) mais encore qu’il forge à plaisir un faux titre dans un catalogue!

Il est curieux de citer les paroles mêmes d’un bibliophile aussi exact.

“ Le Comte de Permission est un petit livre très “ rare” (d’abord le Comte de Permission non seulement n’est pas un livre; ce n’est pas même le titre d’un ouvrage quelconque). “ C’est une espèce de “ catalogue de livres feints et imaginaires;” (ne croirait-on pas qu’il s’agit d’une seconde bibliothèque de Saint Victor?) “ qui contient 42 feuillets,” (et ce malheureux Bluet croyait avoir composé 173 livres!) “ Les chimistes regardent le Comte de Permission comme un ouvrage de philosophie hermétique, où l’on a “ développé, sous diverses figures emblématiques, l’art “ de transmuter les métaux, et c’est ce qui fait que les

“ curieux le recherchent encore quelquefois, ” (et c’est ainsi que l’on écrit l’histoire des livres !) “ Pour moi, “ j’aime mieux le regarder comme une satire assez “ froide de diverses personnes du temps de Henri IV, “ et c’est sous cette idée que je me souviens d’en avoir “ ainsi fait dresser le titre, dans le catalogue de la Bibliothèque de M. Cloche, qui fut vendue publiquement à Paris en août 1708 : *Le Comte de Permission, ou 42 portraits satiriques et allégoriques de différentes personnes du temps de Henri IV, en forme de titres de livres ; avec figures, en 1603, in 12.* ”

Le trop confiant Flögel a été pris à ce piège d’un faux titre, qu’il a donné comme un ouvrage véritable. Pierre de l’Étoile, dans son Journal de Henri IV,¹ nous fournit une description plus précise de notre auteur et de ses ouvrages : “ En ce mois ” (août 1603) dit-il, “ courait à Paris un nouveau livre d’un fol “ courant les rues, qui se faisoit nommer *le Comte de Permission*, lequel ne savoit ni lire ni écrire, comme il “ en donne avis à chaque feuillet, et ce qu’il faisoit et “ écrivoit, étoit, à ce qu’il disoit, par inspiration du “ Saint Esprit, c’est à dire, de l’esprit de folie qui le “ possédoit, comme il apparoit par ses discours, où “ il n’y a ni rime ni raison, non plus qu’en ses “ visions. Il a mis dans ce beau livre, la Reine, tous “ les princes et les princesses, dames et damoiselles, “ dont il a pu avoir connaissance, tant étrangers, “ qu’autres, avec des étymologies et interprétations de “ leurs noms, fort plaisants et à-propos, selon le pro-

¹ Tome I, pages 259-260.

“ verbe commun qui dit que les fols rencontrent souvent
 “ mieux et plus à-propos que les fages. Ce beau livre
 “ imprimé à Paris, à ses dépens, et avec permission de
 “ Monsieur le Chancelier, est bien digne du siècle de
 “ folie tel qu’est le nôtre.”¹

Garnier, un des commentateurs de Ronfard,² range aussi notre Bluet d’Arbères au nombre des fous, dans une note d’un passage relatif à l’époque précédant les guerres civiles de France, où l’on voyait errer parmi les villes, des hommes :

Barbus, crineux, crasseux et demi-nus,
 Qui, transportés de noires frénésies,
 A tous venans contaient leurs fantaisies
 En plein marché ou dans un carrefour,
 Dès le matin, jusqu’à la fin du jour.

“Tels,” dit Garnier, “ que nous avons eu de notre
 “ temps le *Prince Mandon*, le *Comte de Permission* et
 “ *maître Pierre du Four l’Evêque*.”

De tous les Bibliographes anciens, De Bure le jeune est celui qui a donné les détails les plus exacts sur les œuvres de Bluet d’Arbères, d’après l’exemplaire de la Bibliothèque du Duc de la Vallière, le plus complet à cette époque.

La Bibliographie allemande moderne s’est aussi occupée de notre auteur, et Gräffe lui a consacré une

¹ Nous verrons plus loin pourquoi de l’Etoile ajoute que le métier de ce fol était d’être charron, et qu’il montait en Savoie l’Artillerie du Duc, où on disoit qu’il se *connaissoit fort bien*.

² Edition de Paris, in folio, 1623.

notice exacte, mais peut-être trop concise,¹ où il avance, sans que nous puissions nous imaginer sur quel fondement, que les œuvres de Bluet d'Arbères sont une imitation du *Seconda Libreria di Doni*.

Présentons maintenant l'autobiographie de notre original.²

Moy Bernard de Bluet d'Arbères, Comte de Permission, chevalier des ligues des treize cantons de Suysse, naquis l'an 1566, à Arbères, terre de Gex, auprès de Genève, issu de petite maison et pauvres parens. Ils estoient de la religion Philistienne. Tout ce qu'ils m'ont appris c'est mon *Pater* et le *Credo* en François. Mon village est en une boiffière (vallée). Du coté du Soleil couchant il y a des montagnes, où il n'y a que rochers et herbes de senteur. Du coté du Levant, il n'y a que marefcages. Je me souviens de tout ce que j'ay dit et fait, depuis que j'estois au berceau.

Quand je commencay à cheminer, je montois dessus de grands coffres de payfans, et chantois à haute voix : *Domine*.

Les payfans qui avoient semé du millet, avoient mis des images de nostre Seigneur dans les champs pour

¹ *Lehrbuch einer Allgemeinen Literärgeschichte aller bekannten Völker der Welt und Von D^r J. G. Ch. Grässe*. Leipzig, 1856, tom. 3, section 1^{re}, page 502.

² Bluet commence à raconter sa vie au 70^{ème} livre, imprimé le 10 Novembre, et dédié au Duc de Maines. Nous indiquerons successivement les livres dans lesquels il continue sa narration, en y faisant entrer les détails qu'il a répandus dans un grand nombre d'entr'eux.

faire peur aux oyseaux. Je les allois prendre, à cause que nostre Seigneur y estoit en peinture.

Nous étions allés mener les brebis *André Bure* et la *Tivène de Trec*, auprès du cheſne du *Baiſſot*; eux avoient beaucoup plus de temps que moy. Voicy que le loup commence a venir prendre de nos brebis, alors je commence à reclamer l'aide de Dieu, et à l'inſtant le loup quitta les brebis. Depuis l'âge de quatre ans je n'ay eu que du travail et point de repos.

Mon père me fit le gardien de toutes les brebis du village. J'avois entendu dire que Dieu avoit promis que quand on feroit deux qui parleroient de luy, qu'il feroit au milieu des deux. Je me mettois en teſte et croyois que moy ſeul ſuffirois, et que Dieu pouvoit auſſy bien m'affiſter qu'à un grand troupeau. Mon frère Michel prenoit plaifir à dire des chanſons, eſtant aux champs avec les brebis. Il eſtoit loué et eſtimé par les filles, et je n'eſtois point loué ny eſtimé, parceque je ne ſcavois pas dire de chanſons. Mais pour cela le loup ne laiſſoit de luy manger ſes brebis, ce qui ne m'arrivoit point.

J'ahyſſois fort la paillardife juſques à l'âge de ſept ans. Quand je voyois des femmes et des filles, j'allois me cachere derrière des lits. Je n'avois pas une heure de relâche; on me faiſoit aller quérir du bois ſur les épaules. J'avois fait un petit chariot pour aller le quérir, et mes compagnons venoient tirer le chariot avec moy, encore qu'ils fuſſent de plus grande maiſon que moy.

Au temps qu'il falloit retirer le foin et le bled, l'on

m'envoyoit par les montagnes pour faire du ramage pour donner aux brebis ; je m'y tenois toujours incessamment. Il y avoit un chasteau qui s'appeloit *le chasteau Dyvone*, proche de mon village : dans le chasteau, au belvar de l'haute cour, il y avoit Adam et Eve, l'arbre de vie avec le serpent, représentés au naturel, et ne leur manquoit que la parole. Auffitôt que je me pouvois desrober, j'étois incité et induit pour aller voir ceste belle histoire si hazardeuse et escandaleuse. Je ne faisois que penser aux grans dons des graces et faveurs que Dieu avoit fait au prophète Royal David, et à Moyse, et me représentois toujours ces deux grands personnages.

La plus grande ambition que j'avois en ce temps c'est qu'il pleust à Dieu de me faire la grace que je peusse estre prédicateur. Les clerks estoient de grand renom et respect. J'empruntois des livres de mes compagnons, et y regardois quand j'estois aux champs à fin qu'on eust creu que je sceusse bien lire, et m'estois toujours d'avis qu'un ange me devoit parler et me représentois toujours le jugement de Dieu devant ma face. Je priois incessamment Dieu. . . . Je me faisois accroire en ce temps là que si j'eusse esté du temps de Jesus Christ, j'eusse tout quitté pour le suyvre . . . Je disois à mes compagnons : “ quand je “ feray grand, vous me verrez suivre des princes, puis “ des roys, s'il plaist à Dieu, et porteray de leurs “ mesmes habits, satin et velours, avec passemens d'or.” Ils ne faisoient que rire, mais mon dire s'est trouvé estre véritable.

En l'an 70, du temps que le Duc Darue passa par Chamberry en Savoye pour aller en Flandre, ceux de Genève et de mon pays craignoient que les Espagnols ne leur fissent la guerre, et disoient : Les gendarmes nous viendrons couper la gorge ! Je me confolois avec Dieu, aux champs, à mes brebis. Je disois : Hélas ! où irai-je me cacher, afin qu'ils ne me coupent la gorge ! Je priois Dieu qu'il prolongeât cet accident jusqu'à ce que je fusse en age, que je pussé entrer au service et en crédit, par la miséricorde de Dieu, avec ceux qui peuvent allumer le feu et l'esteindre. Mon Dieu a entendu ma voix, m'ayant envoyé au service de Charles Emmanuel Duc de Savoye en l'an 85, où je suis demeuré jusqu'en l'an 1600.¹

De sept ans à dix² mon père voulut me faire berger de vaches ; j'avois accoustumé de garder les brebis jusqu'alors, qui est la plus noble beste qui soit en toutes les bestes, après la colombe. Il m'estoit bien fascheux d'aller aux marefcages là où il n'abite que des bestes sales. Je demanday à mon père qu'il me laissât garder les brebis, car ce m'estoit plus honorable que de garder les vaches, mais il me répondit, qu'il n'estoit pas si profitable. Il me fallut donc estre gardien de vaches. Comme je n'avois pas peur que le loup les mangeât, je me livrois aux pensées de l'ambition. Je faisois des cuirassés des escorces d'arbres, et des moril-

¹ Livre 47^{eme}.

² Ceci appartient au 71^{eme} livre, qui a en tête une gravure surmontée d'une couronne, et qui représente le Comte de Permission gardant les moutons et pourchassant un loup.

lons des citrouilles, et force espées de bois, des paniers de bois, artilleries de bois, arquebuzes et pistoles de bois, et les canons estoient des clefs percées, trois tambours, et les caiffes des tambours estoient d'escorces de cérifier. Prenant les lettres de parchemin qui estoient des contracts et testaments de mes prédécesseurs, pour en faire les fonds des tambours, prenant les filets pour faire les cordages. Je faisois des paniers d'ozier et les envoyois vendre à Genève pour avoir de l'argent pour acheter du taffetas pour faire des enseignes de guerre. Après avoir fait tout cela, je le cachois par dedans la paille, afin qu'on ne trouvast ces artifices. Je fis un coffre de la longueur d'un escabeau, trois pieds de long et deux de large. J'achetois des jettons marqués de la Fleur de Lys du Roy de France, et en empruntois encore à Janet Gaudar et les estendois sur le fable. J'empruntay une grosse gibecière de Pierre Rouzé, principal du village, et la remplis tant de fable que de jettons, et la mis dedans le coffre. Je prins une chambre qui estoit sur quatre colonnes de bois faictes avec des ais. J'y mis tous mes artifices de guerre. La chambre estoit à un de mes voisins.

Au village ou je suis né, il y avoit de très belles filles. Mes compagnons estoient les bien-venus auprès d'elles, mais moy j'en estois ny bienvenu, ny aucunement caressé, à cause que j'estois forty de pauvres gens de mépris.

J'estois déjà fort persecuté en ce temps là à caresser et aymer les belles filles, jusqu'à considérer dans mon esprit quand viendra le temps que les femmes feront à bon marché.

Je hayffois tous les autres vices, mais je trouvois que celui là estoit le plus plaifant. Quand j'estois couché la nuit, toujours les mauvaises pensées me venoient attaquer, et me sembloit que si toutes les plus belles femmes et filles du village se fussent présentées à moy, que j'eusse accompli le plaisir de concupiscence.

Je priois Dieu journellement qu'il luy pleust me faire tant de grâce que de me donner le favior et le science pour pouvoir prescher à mes compagnons.

Je leur dis que j'avois un trésor, et ils me respondirent qu'ils vouloient en avoir leur part, autrement ils l'iroient rapporter au gouverneur de Gex.

Je leur respondis : je vous en feray part moyennant que vous ne le disiez point aux autres, et que vous soyiez petit nombre de gens. Incontinent ils l'allèrent dire à tous les autres, et j'en faisois du fâché, et cependant j'en estois bien joyeux, parceque ma cour et ma fuite en feroient plus grandes. Je leur dis : vous vous contenterez de le voir, fans le toucher et n'entrerez qu'un à la fois dans la chambre. (Il fuit ce plan et les introduit l'un après l'autre dans son arsenal, leur montrant le coffre de jettons, puis les fait fortir, et leur donne à chacun des noms de noblesse.) Je les fis armer de mes armes, battre mes tambours. J'avois fait une colombe de bois doré, et un baston de la hauteur d'un homme, avec une banderolle de fer-blanc doré, et une croix blanche à jour, au milieu de la banderolle. C'estoit ainfy un baston royal. Je le faisois toujours porter devant moy, signifiant la grandeur de l'inspiration de Dieu. Alors mes compagnons de

noblesse me disoient : que ferons nous de ce trésor ; il faut que nous le partagions. Je répondis : je ne veux pas qu'un aussi grand trésor se disperse. Il faut voir s'il y a quelque château ou seigneurie à vendre, nous l'achèterons tous ensemble, et ferons frères. Toutefois je veux être le supérieur de vous tous, et me rendrez obéissance.

Tout le plaisir et delectation que j'avois, c'est que je les faisois tirer à l'arbaleste et à la fleche, eux marchant en ordonnance, le tambour battant, les enseignes déployées.

Toutes les plus belles filles me venoient voir et me faisoient grande careffe et reverence.

Quand je fus à l'age de neuf ans,¹ il y avoit une paysanne, belle fille et riche qui estoit une voyfine. Elle s'appelloit Antoinette Goandet. Mes compagnons me venoient prier que je parlasse pour eux à ceste paysanne. Alors je parlay pour un nommé Chateaufort, mais la belle me répondit que je parlasse pour moy et non point pour les autres, et qu'elle m'aymeroit mieux que celui pour lequel je luy parlois. Je fus bien joyeux et content.

(Il devient amoureux, la mère de la jeune fille se fâche, le père de Bluet s'irrite. Notre héros s'enfuit de la maison paternelle, et se fauve au château de Grelly, à un quart de lieu de son village.)

¹ Ceci appartient au 72^{ème} livre dont le gravure représente le Comte de Permission et ses compagnons armés comme il l'a décrit plus haut, debout au centre de son artillerie, et le coffre aux jettons ouvert au milieu d'eux.

Le feigneur du dict lieu estoit capitaine de cinquante lances pour le Duc de Savoye. Au chasteau se trouvoient la femme du feigneur, son fils et ses trois filles. Je dis à icelle dame : Madame, je vous prie humblement de me faire ceste faveur, au nom de Dieu, de m'amener à Rumilly avec vous. Elle me dit : que feras-tu quand tu feras là ? tu es si petit, à quoy emploieras-tu le temps ? — Je prieroy Dieu le créateur afin qu'il luy plaife me faire le grace que je puisse devenir le maistre monteur de l'artillerie. Alors le dicte Dame m'accorda ma demande, et nous partimes le lendemain (admis au chateau, il y trouve le controleur du Duc, qui voulant probablement s'amuser, promet à Bluet de le faire entrer au service de son alteffe, à raison de dix écus par mois ; mais on ne le paie pas ; il se plaint ; on déchire le contrat que par plaisanterie on avait fait dresser par un notaire, et Bluet s'arme de patience contre sa mauvaise fortune.)

Au bout de quatre mois, on m'habille tout de boccassin incarnadin, espée et poignard, manteau et panache. Tous mes compagnons furent esmerveillés, puis je m'en retournay à Rumilly. Le jour de mon arrivée¹ les quatre compagnies de chevaux-leger firent montre, ensemble toute la noblesse de Savoye commençoit à s'armer et à se préparer

J'estois en renom de plus en plus à cause de mon jeune age et de l'intelligence qui estoit en moy. Je n'avois que douze ans. Je demeuray six ans à Rumilly, et toute l'envie que j'avois c'estoit de m'amasser quelque

¹ 73^{eme} livre. Suite de sa vie jusqu'à l'age de 16 ans.

somme d'argent, à la fueur de mon visage, et puis après me marier J'avois ceste coutume que j'aymois à estre toufjours superbement habillé. A Rumilly je fis faire des habits de taffetas et fatin.

Durant ces fix années, je m'en allai quatre ou cinq fois au lieu de me naissance, et je ne voulus jamais loger en la maison de mon père, mais je logeois en la maison du voisin qui s'appelle Nicolas Coindet; et fix ans après, la maison de mon père est venue à tomber, et il a acheté la maison où je logeois J'avois incité et follicité mon père et ma mère qu'ils ayent à vendre le peu de biens qu'ils ont, pour s'en venir ailleurs, parceque le temps viendrait que les armées leur couperoient la gorge. Dix ans après, les Espagnols brulèrent la terre de Gex; les femmes et filles furent forcées et violées, brulées et massacrées. Mon père et ma mère furent liés et garottés. Mon père s'ecria Hélas! mon fils Bernard où es tu, qui a monté l'artillerie de nostre prince? Les Espagnols dirent: est ce maistre Bernard qui a monté la croix? Alors mon père et ma mère furent déliés et libres. Tout le pays fut brulé, finon mon village qui fut préservé.¹

A feize ans je quittay Rumilly,² et j'allay au chasteau de Monmeillan, principale place de toute la Savoye. J'alloyis offrir mes services à Monsieur de Bonvillar,

¹ Livre 47^{eme}.

² 74^{eme} livre. Portrait en pied de Bluet d'Arbères armé, et d'une femme de chambre tenant en main une quenouille. Au-dessus des portraits se trouve imprimée en deux lignes la légende suivante: " Outre que la figure est bien taillée, c'estoit la plus " belle suivante qui fust jamais en tout le monde."

gouverneur de la place. Une sentinelle donne avis qu'un jeune garçon vouloit parler au gouverneur. Celui-cy demande ce que je voulois, et je luy respondit : “ Monsieur, depuis que Dieu m'a donné le jugement “ je n'ay eu d'autre dessein que de servir son altesse, “ pour accommoder son artillerie.” (Il est agréé et on lui donne un logement dans le forteresse. Le controleur du gouverneur lui offre, dit-il, une de ses maitresses pour femme, mais il refuse par fierté. Puis il veut lui donner une de ses filles bâtardes, ce qui ne réussit pas non plus. Parmi plusieurs intrigues, qui toutes, dit-il, *s'en allèrent au vent*, il en raconte une fort originale, mais que nous ne pouvons placer ici.)

Le gouverneur avoit parlé à son Altesse le duc pour moy, et lorsqu'il fust desmist de ses fonctions, elle comanda que j'eusse les mesmes franchises qu'auparavant. Quelque temps après le nouveau gouverneur me donna commission de monter toute l'artillerie, et qu'il n'y auroit jamais artisan qui seroit mieux récompensé de son Altesse, que moy. “ Mais gardez vous, dit-il, de vous marier encore de quelque temps, car tel ne vous voudroit donner sa Chambrière pour l'heure présente, qui avec le temps fera trop heureux de vous donner sa fille. Je me tenois bien heureux d'avoir reçu un aussi bon conseil de mon dit sieur le gouverneur, lequel j'ay observé jusqu'à présent.

(Bluet a maintenant près de vingt ans, et c'est probablement vers cette époque qu'il commença à avoir ses visions, au milieu d'amours multipliés, et de tours très fâcheux qu'on lui joue à chaque instant. Dans

une de ses visions arrivée le 19 Novembre 1586 au château de Montmeillan, il lui sembla que des armoiries lui étaient données en rêve. C'était, dit-il, l'arbre de vie, avec sept racines entourées par deux serpents dont l'un a une tête de femme. Deux branches de laurier chargées de douze pommes entourent l'arbre, et le tout est surmonté par cinq couronnes, au-dessous desquelles est une colombe au milieu d'une gloire. Dans sa première *oraison*, il explique symboliquement ces armoiries qui se retrouvent plusieurs fois gravées dans ses œuvres.

L'année précédente, il était allé faire un pèlerinage à S^t Claude, et il passa par le pays de Gex. Tous ceux de son pays se moquaient de lui, rapporte-t-il, et le traitaient de fou, parcequ'il leur recommandait de prier Dieu, vu que le temps approchait où les châteaux et maisons du pays feraient brûlés, et les habitans passés au fil de l'épée.

Laiſſons maintenant à notre héros le soin d'expliquer lui même ses amours et les tours dont il est la victime.)

Je dépendois grande somme d'argent pour adhérer aux desirs de Toinette.¹ Je faisois force collations et faisois manger force confitures à ma maîtresse et à sa compagnie, jusqu'à luy donner tout ce qu'elle estimoit luy estre agréable. Mais l'on abusoit de ma bonté et de ma patience. Je payois

¹ Il raconte ceci au 75^{ème} livre, celui où se trouve une gravure indécente représentant une femme nue, entrelardée par tout son corps de priapes ailés.

tous les violons, et les autres danfoient à mes despens ; je faisois l'amour et les autres la vie, c'est à dire la monte. Monsieur de Choizel, veneur de Madame la Gouvernante, prenoit du poulverin d'arquebuzé, et me le venoit souffler contre les yeux, ce qui me faisoit beaucoup de mal à la vue. Encore ne se contentoit il pas de cela, mais il prenoit la clef de mon coffre, et me prenoit tout ce qui estoit dedans. Il me venoit trouver dans ma chambre et me tiroit mes bagues d'or de mes doigts, et en faisoit son propre, ce qui m'occasionna de m'en plaindre à Monsieur le Gouverneur, et il me répondit que ma maîtresse y mettroit du remède. Le dict Choizel estoit des mignons de Toinette. Je confideray qu'il n'estoit pas possible que le c. d'une p. me peust faire condescendre à vivre defreglement à l'encontre de la volonté de Dieu. . . . Petits et grands se mocquoient de moy, et me faisoient des cornes. J'avois des visions que partout où ma maîtresse logeoit, qu'il y avoit deux portes. . . . Je demanday mon congé à Monsieur le Gouverneur, et fatisfaction de mon travail.¹ Il me dit : le congé que je vous donne, c'est de garder de près votre maîtresse. Je luy répondit : Monsieur, je ne seray jamais subject au c. d'une p., et il me répondit : Maugré de coquin ! Monsieur, répliquai-je, si je suis coquin, mon esprit n'est point abastardy, et à l'instant il me donna mon congé par escrit, mais sans me donner aucun payment de ce qu'il me devoit. . . . Je retournay au chasteau de Montmeillan, où je fus très bien venu et très hono-

¹ 76^{eme} livre.

rablement reçu. . . . C'estoit environ un mois avant Noel. Dieu m'envoya une inspiration de demeurer trois jours sans boire et sans manger . . . et pour une repentance et pénitence, je voulus aller à pied nud, et marcher teste nue au plus gros de l'hiver, depuis Montmeillan jusques à nostre Dame de Means, qui est une bonne lieue de distance. Je ne portois que ma chemise et mes scarçons. Estant de retour, ma chair estoit toute noire, et alors me fust annoncé secret haut et puissant. Une voix me disoit : comporte toy bien et sagement, car Dieu veut se servir de toy, et te veut faire prophète. . . .

(Au 78 livre il raconte une autre vision, dans laquelle on veut lui faire épouser sa maitresse qu'il nomme tantôt Toinette, tantôt Lucrèce de la Tornette, mais il ne veut pas se marier avec elle. Comme, en cette vision, il est très pauvre, et n'ayant pour tout vêtement que sa chemise, Toinette fait amener auprès de lui sept mulets tous chargés d'écus : Voila, mon serviteur, pour vous remonter, dit-elle. Il desire favoir d'où vient tant d'argent, et elle répond : c'est son altesse qui me l'a donné, pour récompense de ce qu'il m'a fort bien embrassée. Allez, p., s'écrie Bluet furieux, je ne veux point estre remonté par votre. . . .)

Le gouverneur, sa femme et tout le monde disaient, et faisaient courir le bruit, rapporte-t-il, qu'il était devenu fou, et avait des transports au cerveau. Enfin tous ces tribulations cessèrent par la mort de Toinette qui mourut de la peste. Rendons la parole à Bluet.)

Le péché qui m'a le plus persécuté, c'est la tentation

des femmes, et quand j'ay mangé, encore que je ne mange dissolument, et ne mange rien que je ne veuille que tout le monde fache, je ne suis pas si prompt pour prier Dieu, et l'incitement de Sathan me faict trouver belles les femmes il m'a pris des envies de me faire crever les yeux pour éviter de les veoir ; mais j'ay considéré que cela me détourneroit de faire quelque chose de grand, que j'ay envie de faire au monde, qui sera remarquable, s'il plaist à Dieu

(Au livre 80^{eme} il nous raconte que dans un de ces accès d'ascetisme, et tenté du péché de concupiscence, il s'en alla vers un cimetièrre des environs de Chambéry, s'y dépouilla tout nu, se fit un lit d'orties, s'y coucha et s'y roula de tous cotés. En revenant chez lui son corps était plein d'ampoules, et il alla trouver le chirurgien Blondel, pour se faire panser.)

Je dis au chirurgien : allons un peu dedans vostre chambre, et prenez vostre rasoir, puis me recommandant à Dieu, faites justice de mon courtaud, ajoutai-je, qui veut faire la beste, pour trahir mon âme. Puis me donnant trois coups de rasoir sur le petit bidet, je le fis recharger encore de deux coups, dequoy il y en avoit un qui entra fort profond. Le soir mesme je faillis perdre tout mon sang.

(Le livre 81^{eme} contient une histoire assez curieuse, mais trop longue pour l'insérer ici, de deux squelettes avec lesquels il donne une leçon de morale à un gentilhomme qui voulait se servir de son intermédiaire pour obtenir les faveurs d'une maitresse. Il paraît que les officiers de la maison du Duc de Savoye

lui jouaient de cruels tours, auxquels le Duc même prêtait la main. Nous en laisserons raconter deux ou trois à Bluet.)

Mes ennemis mirent en teste à son altesse de me faire vanner dans une couverte, par plusieurs et diverses fois, puis me faisoient monter tous les chevaux les plus vicieux qu'il y avoit, mais je me comportois le mieux que je pouvois, comme d'effet je me tenois fort bien à cheval. On fit attacher deux grandes boucles de fer au coing d'une salle, avec une corde et une cuve ; puis me faisoient mettre dedans ladicte cuve, et me faisoient tourner un longtemps. Je me consolais avec Dieu ; mais après cela je demeuray fort longtemps sans me pouvoir recognoître.

(C'est facile à croire, Pauvre Bluet ! Pour récompense de ces mauvais tours, on lui donnoit *un superbe habit de couleur colombine, passémenté d'un grand passément d'or*. Don Juan de Mandoche lui donne *un habit bleu celeste tout chamarré d'argent*, et il lui donne encore vingt ducats pour récompense de ce qu'il lui avoit coupé la barbe.)

Le jour de careme prenant j'arrivay en la ville d'Ast, et m'en vins loger au logis des trois Rois, et ne pensois pas séjourner deux jours, mais je m'y trouvay si bien, avec toute la Noblesse d'Ast, que j'y demeuray tout le careme.¹ M. le comte de Neufville, sa mere et sa femme, M. De Salines et sa femme, M. De Callo et sa femme, qui est la plus belle femme d'Ast, et

¹ Livre 84^{eme}.

estoyent tous de mes amis, et me donnoient de beaux habits et d'autres beaux présents. En la semaine sainte je m'en vins trouver le Roy David en triomphe et en bon équipage ; j'avois de superbes habits et de grandes pièces d'or, et force perles et pierreries, et grand quantité de bagues. Mes habits estoyent tous brochez d'or, doublez de toile d'argent. Quand le Roy David me vit, il fut extrêmement joyeux. . . . De Quiers, il s'en vint faire feste à Turin. . . .

(Là, on le présente à la fille du Président Provane, et sans doute pour s'amuser de lui, on lui conseille de faire la cour à la fille du président. Bluet prend la chose au sérieux, et le Duc même se mêle de la plaisanterie.)

Son Altesse alla faire ses Pâques aux Capucins, à Turin. Il avoit un valet de chambre qui s'appelloit Campois, qui avoit accoutumé de me faire du mal. Il incita son Altesse à me faire monter à cheval sans selle, ny bride, ny licol, puis le faisoit courir par un taillis là où je rencontray une branche coupée, laquelle entra deux doigts profond en ma chair, derrière le col. Je tombay en terre, comme un homme mort, puis me vint une postume, laquelle demeura sur moy fort longtemps. Mais pour cela je ne laissois de fréquenter Mademoiselle Provane une maîtresse, là où j'estois le bien venu à toutes les heures où je voulois y aller, et estois toujours assis auprès d'elle, et ne mangeois que ce qu'elle me donnois de sa propre main. Il advint que la peste se mit dans Turin, et le Roy David, ma maîtresse Argentine, et toute la noblesse quittèrent la ville. . . . Quand le Roy David vouloit aller à la

chassé dans le parc de la forest de Turin, il me faisoit toujours chercher, pour me mener avec luy. Un jour quand nous fufmes à la campagne, il me fit monter sur un arbre, puis me fit faire une grande prédication, et cependant il fit couper le dict arbre, et quand je voulois descendre, on me jettoit des pierres et cailloux, tellement qu'enfin je fus contrainct de me laisser tomber avec le dict arbre, en me recommandant à Dieu lequel me sauva. Une autre fois je m'estois fauvé dans une église à Turin, là où il m'envoya Monsieur de Trois Serve lequel j'avois nommé Roland le furieux. Il me fit monter en trouffe derrière luy, puis il alloit me picquant les jambes avec ses éperons, jusqu'à ce que nous fufmes en la forest, et alors ils me vouloit mettre à la mercy des sangliers; mais quand nous fufmes arrivés, la chasse estoit parachevée, et par la grace de Dieu les sangliers estoient morts, tellement que Dieu me sauva encore ceste fois.

Son alteffe n'alloit nulle part qu'il ne fallust que j'allasse avec luy, et me faisois tousjours coucher dans sa chambre, estant à Turin dans le chasteau. Je couchois sur un matelas auprès de son liect, où je faisois mes oraisons, et y prenois grand plaisir. Je me levois tousjours de bon matin pour m'en aller à la messe, et il me disoit que je ne devois point fortir du logis avant luy. Quand il dinoit ou soupoit, il me demandoit si j'avois diné ou soupé, et quand je disois que non, incontinent il me servoit luy-mesme de ses propres mains.

Le Roy David f'en vint demeurer à Avellane,¹ et me fit loger vis-à-vis du logis de ma maistresse. Puis il commença à dresser mon équipage avec un accoustrement d'un gros taffetas renforcé, de couleur bleu celeste qui font les couleurs de ma maistresse, et estois tout chamarré de passemens de fin argent. Tous mes laquais estoient vestus de bleu celeste, avec des passemens blancs. Tous mes chevaux et mulets estoient harnachés de bleu celeste, avec franges et panaches. Bref rien ne me manquoit, j'avois aussy un brave secretaire qui escrivoit bien.

Le monde murmuroit fort que le Roy David couchoit avec ma dicte maistresse, mais j'entrais à toutes les heures que je voulois, tant la nuict que le jour, en la chambre du Roy David, et aussy en celle de ma maistresse, et vous promets que je n'ay jamais trouvé femme ny fille en la chambre du Roy, et ne luy vis jamais faire mal à personne qu'à moy.²

Il estoit un jour allé à la chassé et ils prindrent un cerf, lequel il fit écorcher devant la porte de son logis, puis me fit attacher les cornes du dict cerf sur ma teste. Je luy dis: Roy David, pourquoy me faictez vous attacher les cornes de ce cerf, attendu que je ne suis poinct marié; c'est chose qu'il faudroit faire à ceux qui veulent estre agrandi et honoré par le c. de leur femme. Puis je tournay la teste avec les cornes, et en donnay un grand coup contre la teste de celuy qui me les attachoit. Le

¹ Livre 85^{eme}.

² Quelle naïveté dans cet aveu !

Roy David me dist: vous avez grandement offensé des gens d'honneur. Je respondis: celui qui se sent galeux, qu'il se gratte. Il me fit alors apporter toutes mes bagues, qui m'avoient esté données à Milan, et les jetta devant les laquais, au jardin de Turin, et il y en eut quelques unes de perdues, dont je fus extrêmement fâché, et cependant le Roy David s'en resjouissoit. Quand nous fumes arrivés à Vellane, le Roy David me dit: donnez aux pauvres tout ce qu'on vous a donné à Milan. Et je respondis: j'ay mon père qui est pauvre et qui n'a rien, parquoy je desirerois lui donner quelques commodités. Ne vous fouciez tant seulement de vostre père, respondit-il, mais donnez entièrement tout ce que vous avez aux pauvres. Je repliquay par une responce assez gaillarde: dernièrement que vous jouastes tant de mille escus, que ne les donnastes vous aux pauvres; confiderez, je vous prie, que le temps perdu n'est jamais recouvré. Alors il fut fort fâché et irrité contre moy, puis fit prendre une couverture, et luy avec des nobles me mirent dedans, me descendirent en la rue, et me vannèrent devant les fenestres de ma maistresse, dont j'avois grande honte, et un grand deshonneur m'arriva; ce qui m'occasionna de lui demander mon congé, pour venir en France vers le grand Empereur Theodose, disant que je ne voulois plus demeurer avec luy. Je ne pouvois m'en aller sans son congé; mais dans bien peu de temps, nous fîmes la paix, de manière que tout fut remis en grace. Je luy pardonnay et mis en oubly le mal qu'il m'avoit faict.

(Vers ce temps Bluet se mit en tête d'établir un ordre de chevalerie : *L'ordre de l'admiration du grand jugement de Dieu*. Les grands dominateurs, dit-il, qui feront vertueux, le porteront en or, mais les méchants ne le porteront point. Le ruban fera blanc.)

Je ne fais poinct de doute,¹ continue-t-il, dans un moment d'amère réflexion, que de tant de monde qui ont eu de mes livres, il n'y en aye beaucoup qui les ont méprisés et n'en ont fait aucune mémoire, mais de tant de livres que j'ay fait, toufjours il y en aura quelque petit nombre qui se sauveront en despit des diables . . . et ils feront meilleurs au dernier temps, que non pas à l'heure présente, et y aura un million d'amis qui rendront tesmoignage de ce que je fais, en despit des pauvres envieux. Je n'ay point reçu de desplaisir finon de ceux à qui j'ay fait du bien ; mais en mon Dieu je me console.

(Enfin complètement dégoûté de son séjour en Savoie, par suite des mauvais traitements qu'il y recevait, et que toutes les cajoleries ne pouvaient lui faire oublier, il partit pour la France, ce qui comme nous l'avons vu, était un de ses anciens projets. Tout au commencement du 17^{eme} siècle, nous le trouvons à Paris, et le 15 Mars 1601, étant à l'abbaye de S^t Germain, ses visions le reprirent de plus belle.

Au commencement de son séjour à Paris, il paraît qu'on lui accordait parfois un logement dans les grandes maisons où il plaçait ses pamphlets, car il répète à plusieurs reprises : “ Au logis de Madame la

¹ Livre 98^{eme}.

“ Duchesse de Bouillon, j’eus une vision Au
 “ logis de Madame la Princeſſe de la Marque, eſtant
 “ en contemplation Le 7 Janvier, 1601, j’allay
 “ ſouper avec le Comte de la Foreſt qui eſtoit logé à
 “ la porte S^t Germain des prez. Le comte me donna
 “ une petite chambre auprès de la ſienne.”)

Quand je ſuis venu en France, continue-t-il, j’ay remis quarante livres que j’avois fait eſcrire à des petits compagnons, au Comte Jacques de Montmaieu, Prince de Brandy Eſtant à Lyon, Monſieur le Duc de Nemours, roy de valeur, me fiſt très grande careſſe, et deffendit à ceux de la cour, qu’ils n’euffent à me faire aucun deſplaiſir, ſous peine de l’eſtrapade.¹

(Bluet raconte alors une aventure facheuſe pour lui, mais aſſez plaiſante. Un ſoldat l’attire dans un piège, lui enlève cent écus que les Eſpagnols lui avoient donnés, et le dépouille nu, juſqu’à la chemiſe, ne lui laiſſant autre choſe qu’un méchant bas de chauffe de toile.) Arrivé à Paris, la première année le Roy me donna une cheſne d’or de cent eſcus ; les deux années ſuivantes, deux cens eſcus, et quarante eſcus pour la naiſſance de Monſeigneur le Dauphin, Roy de paix, que le grand Abraham me donna.

J’ay receu cent francs de mes gages de ceſte année préſente, et cent eſcus que le Roy m’a faiçt donner pour le chariot et le livre de la représentation, que je donnay au Roy de paix ; et me revenoit bien le diçt chariot et le diçt livre à cent cinquante eſcus, dequoy l’on me les a donnez, et quatre eſcus que l’Imperatrice

¹ Livre 48^{eme}.

me fist donner, et puis cinquante escus pour envoyer à mon père Monsieur Bastien Zamet, le grand Abraham m'a donné la première fois quatre escus, et puis six escus en trois fois, et un habit dont j'en fis faire trois, et six chemises, sans autres bienfaits que j'ay receus de luy. Madame la Duchesse de Lorraine, royne d'espérance, sœur du grand Empereur, m'a donné six escus, et luy donnay un présent qui valoit quatre escus. Monsieur le Duc de Lorraine, le Roy Godefroy de Bouillon, me donna six escus, et ce à cause que je luy avois fait présent d'un beau livre qui avoit la couverture d'argent, et le dedans en velin, avec force belles petites figures, et mes oraisons escrites à la main, avec le prophète Royal David en bossé, en figure qu'il estoit berger, qu'il avoit tué Goliath, et en figure qu'il estoit Roy; dont j'en avois refusé d'un marchand quinze escus. J'avois fait faire quatre artilleries, qui estoit l'œuvre la mieux faite, tout le montage de mesme étoffe que le canon: il y avoit tout ce qui est requis en telles pièces: j'en avois fait faire quatre, qui estoit une œuvre rare, me revenant à seize escus, et ce trois ou quatre mois avant la naissance de Monseigneur le Prince Dauphin Madame la princesse de Conty, Royne de Senaïque, me donna dix escus la première fois, et en plusieurs fois me donna trente escus, et un habit qui coustoit trente six escus. Elle me payoit toute la despenſe que je faisois. Madame la Duchesse de Nemours, Royne de la fleur de May, m'a donné la première fois huit escus, une autre fois douze, puis quinze, puis dix.

Monfieur le Duc de Nemours, Roy Octavien, la première fois me donna un bel habit, qui valoit cinquante écus, et en plufieurs fois dix huit écus. Madame la Ducheffe de Longueville, Royne Efther, m'a donné deux écus, un beau manteau d'efcarlate, doublé de fine frize, couleur de Zinzolin, qui valoit quinze écus, et un manteau de ferge en broderies qui eft eftimé cinquante écus. Monfieur le Duc de Nevers, roy de valeur, me donna une medaille d'or qui pefoit huit écus, et puis un habit qu'il me donna du deuil de fa mère, et m'a fait donner un écu aux eftrennes Monfieur le comte et Prince d'Auvergne, Roy Cæfar, m'a donné fix aulnes de velours, qu'il a fait prendre chez un marchand.

(Un grand nombre d'autres perfonnages donnent l'un un pourpoint, l'autre un chapeau de caftor, un troifième un bas-de-chauffe de ferge, &c. &c. Monfieur Laurent de Cenamy lui fait préfent d'une bouteille d'huile pour accommoder fa falade; Monfieur le Vidame du Mans, *le grand fupplice*, lui donne le corps d'un haut de chauffe rond, fans canons ni bas, qu'il vend pour deux écus, parceque, dit-il, il ne pouvait s'en fervir. Quoique Bluet ne vécut pour ainfi dire que d'aumônes, il refusait parfois d'en recevoir par fierté. Il nous raconte qu'ayant diné un jour chez M. De Chappes, le chevalier Dammont lui prit la main et y mit une pièce d'or; “ mais, “ dit-il, je fis refuz parcequ'il m'a donné plufieurs fois, “ fans jamais l'avoir courtizé ni demandé. M. De “ Chappes me donna un jour fept quarts d'efcus fans “ que je vouluffe les recevoir non plus, à caufe que j'ay

“ honte, parceque j’ay reçu plusieurs biens de luy.”
 Cependant peu-à-peu les donneurs se lassent et les libéralités diminuent. Le maréchal de Balaguy lui promet un habit, le fait venir trente fois chez lui, à cet effet, et finalement il ne l’obtient pas. Il offre à l’évêque de Noyon un beau chandelier qui valait fix écus, et sa grandeur lui donne cinq *testons* ! Voilà, dit tristement Bluet, la libéralité de ce Prélat ! Il fait cadeau à Madame la Vidame du Mans d’un petit livre dont la couverture est en argent, façonné en lacs d’amour et le dedans de velin, ou sont écrites ses oraisons à la main, *et comme grande dame, généreuse et reconnoissante, elle m’a donné un chapelet qui vaut bien dix sols* ! “ Messieurs les lecteurs, ajoute-t-il ailleurs, qui verrez ces écrits, c’est pour vous honorer, “ et c’est pour me mespriser en la despence que j’ay “ faicte pour imprimer mes livres, où j’ay despensé “ trois mil six cents escus. Je n’en fais aucune av- “ rice, je ne l’ay point enterré en terre, ny caché en “ une muraille, l’argent va, l’argent vient, encore “ plus fou est celuy qui en amasse avec avarice, et qui “ y met son cœur.”

“ Pour avoir donné de mes livres à des estrangers que “ je n’ay jamais veu qu’une fois, j’ay tiré plus de com- “ modité d’eux, que des autres. Je ne les ay jamais “ courtifez, mais ils me sont venus rechercher, et m’ont “ mené à leur logis, et m’ont donné des habits et argent.”
 Il continue ensuite à détailler ses desappointements à cause des misérables aumônes qu’on lui faisait.

Monfieur le Duc de Rouenne m’a donné deux escus

en une fois ! Monsieur Forcet Hardy m'a donné un quart d'escu en une fois ! Le maistre d'hostel du Grand Abraham m'a donné un quart d'escu *en une fois !* mais, (ajoute-t-il, faisi d'une noble fierté,) j'en ay eu une revanche, je luy ay donné une medaille du grand Roy François, de nacre de perle, enchassée en argent doré ! Véritablement, j'aymerois mieux estre avec quelqu'un qui ne me donneroit que le tiers de ce que j'ay reçu, pour courtiser, que la grande somme gagnée avec tant de peine et de travail. . . . Je plains le temps perdu !

(Les choses allaient de mal en pis, et il présenta enfin la requête suivante au Roi Henri IV.)

Empereur, la pension que nous m'avez donnée, et tout ce que vous pouvez m'avoir donné, il n'y a que pour m'entretenir de logis ; il m'a fallu courtiser, le temps que j'ay esté en France, pour m'entretenir. Le courtifement que je fais aux autres, je le veux faire à vous tout seul. . . . Je ne suis point demeuré en vostre France pour y faire des piperies, et n'y suis point venu pour avoir faict des friponneries, là où j'ay esté : mais suis venu avec un bel équipage bien accompagné d'un Charles Emmanuel, Duc de Savoye ; et pour avoir prédit ce qui a esté récité à vostre avantage, j'ay esté disgracié. . . . Le cœur me faict bien mal, me voyant dans une miserable nécessité, et m'estant veu avec luy en esquipage si honorable, entretenir de beaux chevaux d'Italie, et beaux mulets pour porter mon bagage ; entrant en son cabinet secret à toutes les heures que bon me sembloit ; dormant en

sa chambre, auprès de son lit, au château de Turin ; faisant bons offices à qui bon me sembloit ; mes chevaux et mulets bardés de bleu celeste, et laquais et estaffiés accouffrés de même couleur. . . . Je ne demande rien qu'une livre de pain que l'on donne aux chiens, de trois jours en trois jours, et je vous feray fidèle et obeyffant, fans jamais varier, à vostre service. Servez vous de moy, et je feray le rocher qui ne s'esbranlera jamais. S'il ne vous plaist d'accepter ce que je vous dis par cet escrit, vous me permettrez que je secoue la poudre de mes fouliers, et n'emporteray rien du vostre. Je quitteray tout, et fortiray tout en chemise, fans chapeau, fans fouliers, me baignant la face de larmes, me resjouiffant et louant Dieu le créateur, &c. &c.

(Il y a quelque chose d'espagnol dans cette manière de demander l'aumône, et qui ne devait pas déplaire à Henri IV.

Malgré ce qu'il parvenait encore à obtenir de temps à autre, la misère s'approchait à pas lents, et augmentait fans doute l'exaltation religieuse de Bluet. Lorsque la peste éclata à Paris vers 1606, il s'imagina que s'il se foumettait à une sévère pénitence, il parviendrait à détourner en partie le fléau. En conséquence il résolut de se vouer à l'abstinence et à la prière, et se proposa, dit-on, de jeûner pendant neuf jours de suite, mais dès le sixième, il devint si faible, qu'étant allé, vers le soir, faire ses oraisons au cimetière Saint Etienne, il y mourut de misère et de besoin.

Il nous semble que la vie de Bluet d'Arbères, dont nous venons de donner un aperçu, présenterait un

excellent cadre pour y faire entrer un tableau critique des hommes et des mœurs de la fin du seizième et du commencement du dix septième siècle. Ses œuvres elles mêmes, lues avec attention, présenteraient bon nombre d'esquisses ingénieuses. Son enfance passée dans les champs, les marais et les bois de son pays natal, comme berger ; sa jeunesse pleine de folles imaginations de grandeur et de gloire ; sa fuite de la maison paternelle, à la suite d'une intrigue d'amour ; son séjour à la cour du Duc de Savoie, ses voyages avec ce prince, auprès duquel il remplissait le rôle d'une espèce de fou de cour ; ses mésaventures risibles ; son arrivée à Paris, ses prospérités et ses misères dans cette capitale ; son existence de bohémien littéraire, et sa fin misérable au milieu des tombeaux, où il meurt de faim, dans la pensée qu'il est une victime expiatoire de la peste ; voila certes des données suffisantes pour en composer un livre plein d'intérêt.

DEUXIEME PARTIE.

BIBLIOGRAPHIE.

 E recueil des œuvres de Bluet d'Arbères dont on ne rencontre jamais l'ensemble complet, et dont les exemplaires incomplets diffèrent entr'eux dans le contenu des pièces qui les composent, formait dans l'origine 173 livres, ou morceaux numérotés, même 180, si l'on s'en rapporte à une note de l'abbé de S^t Léger, écrite en 1778, d'après l'exemplaire du baron d'Heifs ; mais plusieurs de ces livres ne nous sont pas parvenus.

Ce qu'on en connaît jusqu'ici se réduit aux livres 1 à 85, et 91 à 103 ; à quoi il faut ajouter les livres 104 à 113, découverts depuis quelques années. Les livres 105 à 113 sont imprimés séparément. Il en est de même des livres 141 à 173, formant un volume composé de 200 feuillets, avec des gravures sur bois, et un titre ainsi conçu :

Dernières œuvres de Bernard de Bluet d'Arbères, &c.

contenant les interprétations de la vie de Jésus Christ, imprimées à Paris, depuis le jour de Noël 1604, jusqu'au IX^{ème} jour d'avril 1605.

Ce volume supplémentaire dont trois ou quatre exemplaires seulement ont échappés à la destruction, se trouvait dans le catalogue de la vente des livres de M. le Comte de Mac-Carthy, et provenait de la Bibliothèque de M. Girardot de Préfond qui l'avait acheté 300 francs.

Le Bibliophile Jacob nous apprend¹ que ces trois ou quatre exemplaires furent trouvés en feuilles parmi de vieux papiers, dans les archives de la société des Jésuites, après l'expulsion de cette société par arrêt du Parlement en 1762. Ces livres de 141 à 173 avaient été condamnés à être détruits, comme renfermant des opinions bizarres et très hétérodoxes, sur la vie de Jésus Christ, qui auraient pu mettre l'auteur en danger d'être brûlé, comme hérétique, si sa folie n'eût été bien notoire. Les imprimeurs de Paris reçurent l'ordre de ne plus imprimer ses ouvrages, ce qui dût le priver de ses moyens d'existence ordinaires.

Ce recueil des *Dernières œuvres* de Bluet, étant extrêmement rare, M. Paul Lacroix en a donné, dans le N^o du Bulletin du Bibliophile indiqué ci dessous, une description minutieuse, et de nombreux extraits des endroits les plus remarquables. Nous y renvoyons les curieux.

Quant à l'autre recueil des œuvres de notre auteur, en voici le titre tout au long :

¹ Bulletin du Bibliophile Techener. Juillet 1859.

“ L’Intitulation et Recueil de toutes les œuvres de
 “ Bernard de Bluet d’Arbères, Comte de Permissioñ,
 “ Chevalier des Ligues des XIII Quantons de Suiffe ;
 “ et Ledict Comte de Permissioñ vous advertit qu’il ne
 “ sçait ny lire ny escrire, et n’y a jamais aprins ; mais par
 “ l’inspiration de Dieu et conduite des anges, et pour
 “ la bonté et miséricorde de Dieu. Et le tout fera
 “ dédié à haut et puissant Henry de Bourbon, roy de
 “ France et de Navarre, grand Empereur Theodoze,
 “ premier fils de l’Eglise, Monarque des Gaules le
 “ premier du monde, par la grâce, bonté, et miséri-
 “ corde de Dieu.

“ C’est pour faire déclaration des livres qui ont esté
 “ imprimez en son nom, qui ont eu leur fuite et
 “ effect ; m’en observant trois de toutes mes œuvres,
 “ jusqu’à ce qu’il plaife à Dieu de m’appeler. Et
 “ en fera donné de tous mes livres, reliez tous en
 “ un, des déclarations à tous les dominateurs et
 “ grands seigneurs de la terre, qui sont de mes amis,
 “ et fera dattée (sic) le jour et le temps qu’ils les
 “ auront receuz et seront imprimés, et seront prins
 “ pour tesmoignage pour déclarer la vérité des visions
 “ qui n’ont pas encore eu leurs effects, pour déclarer
 “ la verité des celles qui auront leurs effects, s’il plaift
 “ à Dieu. Mai 1600, in 12^o.”

Ce titre principale à une gravure sur bois, représentant le Calvaire, avec l’inscription, *in hoc signo vinces*.

Dans l’analyse suivante, nous ne présenterons aux lecteurs des extraits de ce que l’auteur veut bien appeler des *livres*, que lorsqu’ils contiendront quelque

chose de remarquable, ou qui puisse compléter, sous certains rapports, la Biographie qui précède.

Le 1^{er} Livre d'*Oraisons*, partie de 72 pages d'impression, a en tête une assez jolie gravure sur bois, représentant allégoriquement l'*Arbre de vie*. Cette gravure est reproduite plusieurs fois dans le cours de l'ouvrage.

Dans une courte préface l'auteur nous dit qu'il a commencé de faire imprimer le 19 Mai 1600, ce livre d'oraisons, qu'il a été réimprimé de nouveau, au nombre de deux mille exemplaires.

Ces prières ne manquent pas d'onction et d'un certain mérite, quoiqu'elles renferment deux ou trois propositions singulières, telle, entr'autres, que la distinction entre la pucelle et la vierge : "La première, dit-il, c'est " avoir mauvaise volonté sans effect, la seconde c'est " estre sans mauvaise volonté et sans effect."

Nous consignons ici une remarque que M. Paul Lacroix a faite le premier, et qui est importante, sous le rapport bibliographique, pour l'œuvre entière de Bluet ; c'est qu'après avoir fait imprimer, à un nombre inégal, une édition de ses livres qui forment ordinairement 12 ou 21 pages in 18°, et en avoir distribué lui même une partie, l'auteur faisait imprimer à part pour chaque livre deux feuillets qui n'étaient pas seulement destinés à figurer en tête de ce livre comme titre détaché et supplémentaire, mais qui devaient servir de prospectus pour attirer de nouveaux acheteurs, afin de vendre le reste de l'édition, et quelquefois une édition nouvelle. Ces titres-prospectus qu'il distribuait dans

les rues, manquent souvent aux anciens exemplaires, ou se trouvent dans quelques uns, sans les livres pour lesquels ils sont faits. Ceci sert à expliquer certaines différences entre les trois exemplaires que nous avons examinés, et la description donnée par De Bure le jeune.

Le deuxième livre d'oraisons, également imprimé à 2000 exemplaires, le 15 Mai, *contient cinq cens clauses et est couvert de bleu céleste*, dit Bluet, dans un des exemplaires que nous avons eus entre les mains. Dans un autre il n'y avait que le titre-prospectus dont nous venons de parler, c'est à dire deux feuillets contenant seulement le titre et une figure.

Pour les six livres suivants, aucun de nos trois exemplaires ne renfermant les livres complets, nous transcrivons les détails curieux donnés par M. Paul Lacroix, d'après l'exemplaire de M. Techener.

“ *Le 3^{ème} livre, des sentences sans repliques*, contenait
 “ trente six feuillets, et fut tiré aussi à 2000 exemplaires.
 “ Il n'en restait plus que trois, lorsque le Comte de
 “ Permission fit paraître le titre prospectus en deux
 “ feuillets, qui existe seul aujourd'hui, le livre étant
 “ perdu.

“ *Le 4^{ème} livre, des prophéties*, n'existe pas davantage,
 “ quoique les Bibliographes aient cité son titre-pro-
 “ spectus en deux feuillets où l'on apprend que ce livre
 “ contenant 60 feuilles, avait été dédié à Henri IV et
 “ tiré à deux mille exemplaires. Il n'en restait plus
 “ que quatre, tous les autres ayant été donnés au mois
 “ de Juni 1600.

“ *Le cinquième livre, des songes*, contenait 24 feuilles.
 “ Il avait aussi été tiré à 2000, dont trois seulement
 “ restaient, après la distribution des exemplaires. Mal-
 “ heureusement ce livre là n’est plus représenté que
 “ par son titre-prospectus.

“ *Le sixième livre des visions*, imprimé le 29 oc-
 “ tobre 1600, contenait 24 feuilles; il était dédié au
 “ Comte de Laval : douze exemplaires seulement sur-
 “ vécut à la distribution générale de 2000 que le
 “ Comte de Permission avait fait imprimer.

“ *Le septième livre de professe*. Le titre-prospectus
 “ de ce livre offre un portrait de Henri de Bourbon,
 “ Prince de Condé, à l’âge de neuf ans, en 1597. Le
 “ livre tiré à 2000, dont il ne restait plus que cent,
 “ après la distribution, contenait douze feuilles, suivant
 “ ce titre-prospectus que les bibliographes n’ont pas
 “ connu : or comme il est composé de 24 pages, on
 “ doit en conclure que Bluet désigne les *feuilletts* par le
 “ nom de *feuilles*.

“ On trouve dans ces titres-prospectus la preuve ir-
 “ réfutable de l’existence de plusieurs livres en grand
 “ format, in 4° sans doute, qui ne sont jamais parvenus
 “ sous les yeux des bibliographes. On lit sur le titre-
 “ prospectus du 27^{ème} livre *du Chariot Triomphant* :
 “ Est en grand volume, et ne peut pas entrer en cestuy
 “ rang. Puis au dessous : Le 29^{ème} livre est en grand
 “ volume, qui ne peut pas entrer aussi en cestuy
 “ rang.”

Dans la seconde édition du 7^{ème} *livre de professes*
 l’auteur annonce que cette pièce a été réimprimée le

1^{er} Janvier 1601 à cinq cents exemplaires, et dédiée à Monseigneur de Nantouillet.

Le 8^{eme} livre, de 24 pages, contient l'interprétation et l'explication de la gravure qui représente l'*arbre de vie*. Ce livre est dédié : “ à la plus belle demoyfelle “ et Princeffe Anne de Montofye, Duchesse de Lucé, “ Royne, nymphe des nymphe, et fille unique de la “ noble Senahic.”

A la fin de cette pièce se trouvent deux pages imprimées en italiques, indiquant la date précise de huit des livres de Bluet, et la couleur emblématique, selon lui, dont chaque livre était recouvert. Le verso du dernier feuillet contient une espèce d'apostrophe au Duc de Savoie, en latin. .

Le 9^{eme} Livre, des Rois, 24 pages, dédié à Henry de Bourbon, Roy de France, pour lequel 400 exemplaires ont été imprimés. Néanmoins ce livre se termine par les mots : “ Le Comte de Permission en a fait im- “ primer deux mil copies.”

Dans d'autres exemplaires, ce livre est dédié à M. le Prince de Conty.

Ce n'est qu'une férie de noms de fantaisie que l'auteur se plaît à donner aux Rois et aux grands seigneurs de l'Europe, dans le genre de ce qui suit : “ Le “ Roy d'Espagne s'appellera Alexandre le Grand, mo- “ narque des trésors des Indes, parceque Alexandre “ possédait de grands pays, et qu'il étoit fils de Phi- “ lippe. L'Archiduc d'Autriche s'appellera l'em- “ pereur des Attrapes, parcequ'il a attrapé la Bour- “ gogne, et s'en est fait Prince ; parcequ'il a attrapé

“ les Pays-Bas, qui font la Flandre, et parcequ’il a
 “ attrapé la Princeſſe d’Eſpagne, pour en faire fa
 “ femme.”

Le 10^{eme} livre n’eſt compoſé que de comparaifons et d’épithètes bizarres, comme celles du livre précédent. Il a de même auffi une gravure de *l’arbre de vie*. On doit en avoir tiré deux éditions, car il eſt dédié à Monſieur de Beaumont, dans un exemplaire, et à Henri de Savoye, Duc de Nemours, dans l’autre, et choſe affez fingulière, l’impreſſion, dans tous deux, eſt datée du 16 Mars 1601.

Le 11^{eme} livre fut imprimé le 24 du même mois, “ par le commandement du Comte du Permiſſion qui
 “ en a faiët la compoſition ; et en fera imprimé deux
 “ rammes, dequoy en fera dédié deux cens coppies à
 “ Haulte et Puiffante Damoiſelle De Lorraine.”

M. Paul Lacroix nous apprend que dans d’autres exemplaires, la dédicace eſt adreſſée à Marie de Médicis Reine de France, et auffi a Yſabeau de la Tour. Ce livre traite “ de toutes les premières du monde, Prin-
 “ ceſſes, Roynes, dames et damoiſelles de grande qualité,
 “ de noms, de furnoms et interpretations.”

Le 12^{eme} livre traite “ des grands feigneurs qui font
 “ compris dans les terres du Duc de Savoye, Roy Da-
 “ vid, ſoit en Piedmont, ſoit en Savoye, et ſ’appellera
 “ le livre ſans oubly.” Imprimé à 2000 exemplaires le 5 avril 1601, et portant en tête une gravure de *l’arbre de vie*.

Le 13^{eme} livre a un de ces titre-proſpectus d’un

feuilleton dont nous avons déjà parlé plus haut, d'après M. Lacroix, et au bas, on lit pour la première fois, selon le même bibliographe, cet avis, que Bluet a répété sur quelques autres titres-prospectus : “ Le Comte de Permissio prétend donner tous ses livres reliés ensemble, à tous ceux à qui il en a dédiéz.”

Le 14^{ème} livre, six pages, plus un feuillet non chiffré, fig.

Le 15^{ème} livre, 12 pages, fig.

Le 16^{ème} livre, 12 pages. M. Lacroix cite deux titres différents de ce livre, l'un de deux feuillets, avec le portrait du Comte de Permissio agenouillé et entouré d'emblèmes ; l'autre d'un seul feuillet, sans figure.

Le 17^{ème} livre traite des visions du Comte de Permissio et est dédié à Antoine Zamet, *baron de cinquante mille escus, frère du Grand Abraham*. 12 pages, sans fig.

Le 18^{ème} livre renferme quelques détails sur la paillette, et sur les Cornes de Moïse, d'un genre assez singulier.

Le 19^{ème} livre est dédié à Bastien Zamet, le grand Abraham, *marquis d'un million d'or, par la grace de Dieu*. Douze pages, fig. Dans un autre exemplaire la dédicace est à *Sebastian Zamet, — Grand Abraham, père de familles de toutes les Europes, riche de deux millions d'or par la grace de Dieu*.

Le 20^{ème} livre nous apprend que Bluet avait un frère boiteux, probablement gardien de troupeau, comme lui, d'après l'allusion qu'il fait.

Douze pages, et portraits en tête, de H. Du Pleffis, R. Du Pleffis, et Ifabelle Du Pleffis, *la tant belle desirable*.

Le 21^{eme} livre, 24 pages, fig. du prophète Nahum. Dédié à Henry VIII, Roy de France et de Navarre. C'est une espèce de sermon à la manière de l'auteur, sur les dissentions entre les Catholiques et les Protestans. Quelques passages sont assez curieux, celui-ci entr'autres : "Voilà les prédicateurs des deux religions ; la plus part de leurs prédications, c'est d'inciter de se couper la gorge les uns avec les autres. Voilà le prédicateur de la religion Philistienne qui preschera que ces pauvres papaux font un Dieu de paste, et d'un goubelet d'argent, qu'ils font idolastres. Voilà les autres prédicateurs de la religion Catholique, qui dirent : Ces Calvinistes font des chiens qui mangent de la chair en tout temps. Le Comte de Permissio vous avertit de la part de Dieu, que cela n'est point bon de rapporter toutes ces paroles . . . que de trente mille qui vont à l'église, il n'y en a pas un qui fasse son devoir."

Le 22^{eme} livre a douze gravures sur bois, qui remplissent plus de la moitié des pages, et qui sont tirées d'une Danse des morts.

" Il faut que je me résolve, (dit Bluet, avec tristesse s'apercevant sans doute que ses livres ne se plaçaient plus aussi bien) de me mettre en bon estat, comme cestuy là qui s'en va mourir et rendre l'esprit, avec une vraye repentance d'avoir offensé Dieu ; et je ne pense estre que trop riche quand je n'aurois que

“ deux chemises, si je vois mon frère Chrestien qui n’en
 “ a qu’une.”

Le 23^{eme} livre, 12 pages, fig. Dédicace à Henri de Bourbon, Duc de Montpensier. Il y a deux titres différents pour ce livre, d’après les exemplaires.

Le 24^{eme} livre, 12 pages, fans fig. M. Lacroix cite un titre de 2 feuillets avec les instruments de la Passion, et figure très singulière et très équivoque.

Le 25^{eme} livre, 12 pages, fig. Deux titres différents.

Le 26^{eme} livre. “ Ce livre s’appellera, dit Bluet, le
 “ renouvellement des propheties, dont la figure du
 “ prophete Nahum fera en teste.” 8 pages, fig.

Le 27^{eme} livre ; un titre de deux feuillets, avec figures. Un autre titre fans fig. Ce livre, dit M. Lacroix, qui avait été imprimé en grand volume, n’existe plus.

Le 28^{eme} livre ; un titre de deux feuillets, fig., 12 pages.

Le 29^{eme} livre ; titre de deux feuillets, avec armoiries des treize Cantons. Ce livre qui avait aussi été imprimé en grand volume, n’existe plus.

Le 30^{eme} livre est une série de visions des plus bizarres, telles que : “ Je voyois le soleil à ma fenêtre,
 “ lequel me crioit : ouvre moi la porte, que j’entre en
 “ la maison ; je veux entrer et tu me fermes toujours
 “ la porte.—Autre vision, que j’estois transporté en la
 “ Turquie, avec la femme du Grand Turc, et qu’elle
 “ lisoit mes livres, et pleuroit des livres que se devoient
 “ imprimer. Les enfants du Grand Turc et de la
 “ Turquesse ne se pouvoient lever que je ne les levassé.”

Ce livre, dans quelques exemplaires, est en double,

et montre qu'il y en a eu deux éditions, chacune du même nombre de pages (24), avec une addition de neuf lignes en plus petits caractères, dans l'un d'elles.

Le 31^{eme} et 32^{eme} livres ne présentent aucune observation. L'un a un titre de deux feuillets, avec portraits, et se compose de 10 pages, aussi avec portraits; l'autre a douze pages et traite "des discours et interprétations des noms et surnoms des demoiselles de la Roynie de France."

Le 33^{eme} livre est dédié à Marie de Médicis, *Impératrice de hasard et de fortune*, et se compose de douze pages imprimées le premier jour de l'an 1603. Bluet a l'idée originale dans ce livre d'appliquer aux damnés le contraste du froid et du chaud: "Quand il est jour au monde, ceux des enfers sont tourmentés par la glace et la froidure; d'autant qu'ils ont eu la chance à mal faire, Dieu les veut refroidir par la glace; et quand il est nuit au monde, ceux des enfers sont tourmentés par le feu."

Le 34^{eme} livre est dédié à la haute et puissante dame Henriette de Balsac, Marquise de Verneuil, Roynie de beau plaisir.

Au nombre de ces visions qui n'ont aucune suite, il y en a d'assez curieuses: "Autre vision que je voyois la ressemblance de Madame la Princesse et Duchesse de Nemours, et elle s'est venue présenter à moy, en chemise, et me dist: mon amy, j'ay froid, poussez moy un peu dans ceste chambre. Autre vision que je voyois une grande Duchesse qui avoit perdu ses souliers, &c."

Le 35^{eme} livre de 12 pages, avec figure, présente encore des visions. Elles commencent par le récit d'un enlèvement de Bluet par un diable qui le transporte aux lieux où il est né, le pose au milieu des marais où il gardait les vaches. Puis ils se battent ensemble. Plus loin, il est aux prises avec un autre diable à cheval. Bluet lui met le mord d'une bride dans la bouche, et appelle au secours : " Je voyois le
 " Pape et Messieurs les Cardinaux qui ne me vouloient
 " point secourir. Je leur ay dit : fauve qui pourra,
 " car je m'en vais le laisser aller, je ne le peux plus
 " tenir," &c. &c.

Les 36^{eme}, 37^{eme} et 38^{eme} Livres, de 12 et 24 pages, avec figures, ne renferment également que des visions. L'une d'elles montre jusqu'à quel point la malheureuse cervelle du Comte de Permisson était bouleversée par la vanité : " Il m'est apparu que j'étois transporté en
 " la maison d'une grande dame de mes amies ; j'étois
 " accoustré d'un habit à l'antiquité, portant une palle
 " de feu en ma main ; il y avoit une table toute pleine
 " de vesselle d'argent doré . . . trois capucins qui
 " avoient une face reflambante ont dict à la compagnie
 " qu'ils étoient venus pour me veoir, je leur fuis allé
 " parler, les larmes leur distiloient des yeux, et m'ont
 " dict : vous avez la plus grande obligation à cestuy
 " grand Dieu de là haut ; il n'y a jamais eu pape, et
 " n'y aura qui aye jamais pu faire ce que vous avez
 " fait. Vos livres regneront jusqu'à la consommation
 " du monde, vous ferez tenu à merveille au dernier
 " temps, ce que vous n'êtes pour le présent ; monstrez

“ nous de vos œuvres. Je leur en ai monsté. Quand
 “ ils ont eu de mes œuvres, ils ont commencé à chanter
 “ à haulte voix : Gloire soit donnée au Grand Dieu
 “ Eternel, et bénédictions soient données à vos actions
 “ et à vos œuvres.”

“ Je leur ay dict : cela n'est rien pour le présent, au
 “ prix de ce que je feray pour l'avenir, s'il plaist à
 “ Dieu. Je vais oster toutes les difficultés de toutes
 “ les divisions, y compris la Turquie,” &c. &c.

Il y a un second 38^{eme} livre, de 12 pages, intitulé :
des sentences, &c., imprimé le 27 fevrier 1603, et dédié
 “ à Anthoine Zamet Jacob, fils ainé du grand Abra-
 “ ham, et de la Victoire de Laurier, sa mère.”

Livre 39^{eme}, deux feuillets, fig.

Entre ce livre et le 40^{eme} dont nous allons parler, il se
 trouve deux morceaux, dans l'un des exemplaires que
 nous avons lus, qui ne portent aucune indication soit
 de série, soit de classification quelconque, et qui ne
 sont point mentionnés par les bibliographes. Ils n'ont
 ni titre, ni gravure. Il est donc impossible de deviner
 où ces morceaux devraient être placés. Ils sont
 néanmoins complets en eux-mêmes, paginés de 1 à
 12, et indépendants de tout autre livre. Voici les
 premières lignes de chacune de ces pièces : “ Autre
 “ vision que je voyois que les gens du Roy de France
 “ venoient me dire : chauffez un peu ceste serviette
 “ pour le Roy nostre maistre, et moy approchant la
 “ serviette proche du feu, elle ne se vouloit point
 “ eschauffer.”

“ Quand le ciel est bien clair, le soleil étand ses

“ rayons sur le monde ; subitement vient la nuée qui
 “ se met devant le soleil, et tout à l’heure le soleil
 “ retire ses rayons, et sont cachés,” &c.

Les livres 40, 41, 42, 43, et 44 ne nous présentent que deux observations à faire. Au bas de la 1^{ère} page du 41^{ème} livre se trouve la remarque suivante : “ Le
 “ quarante deuxième livre qui est le tableau du Paradis
 “ et de l’Enfer, est en grand volume, et ne peut pas
 “ entrer en cestuy rang.”

A partir du 43^{ème} livre, De Bure, dans son catalogue des Œuvres de Bluet, avance que les livres suivants n’ont pas de figures. Néanmoins presque tous ces livres en ont en tête, mais le 43^{ème} qui commence par une gravure représentant S^t Pierre et S^t Paul, en contient une à mi-page, au verso et au recto, jusqu’à la fin des douze pages.

*Livre 45 ; “ Figure qui représente les douleurs qu’a
 “ enduré la Vierge Marie.”* Tel est l’intitulé de ce livre de douze pages, collection de visions bizarres dans le goût de celle ci : “ Le Grand Turc m’est venu dire :
 “ Comte de Permission, allez au grand juge et sauveur
 “ vostre maître, qu’il luy plaise prolonger son grand
 “ jugement, et me donner un petit de temps, que je me
 “ puisse amander, pour demander miséricorde ; j’abo-
 “ liray la loi et la religion de Mahomet l’enchanteur,
 “ je la fouleray sous les pieds, et observeray vos ordon-
 “ nances, moy et tous mes royaumes et empires.”

Les livres 46, 47, 48 ont chacun 12 pages et une gravure.

Livre 49 ; idem. “ Le Duc de Nemours me fit
 “ donner douze ducats, m’en allant à Chamberry,

“ pour m'accoustrer, et je m'accoustris depuis les pieds
 “ jusques à la teste, tout de frize noire, et les dames me
 “ demandoient qui m'avoit donné cestuy habit; je
 “ leur dist que c'estoit le Duc de Nemours, la fleur de
 “ mes amis, et ne le vois plus, à mon grand regret.”

Les livres 50 à 57 ne présentent pas d'observations à faire.

Le livre 58^{eme}, de douze pages, a en tête, une petite gravure sur bois, passablement indécente, et dont nul bibliographe n'a parlé. Le titre porte : “ Dédié à
 “ haulte et puissante Dame, princeesse et duchesse de
 “ Guise, Royne de Sabat. Iceluy livre traicte du
 “ remède comment les femmes mettent les hommes
 “ en tentation, et comment les hommes doivent
 “ résister.”

L'auteur explique la gravure de la manière suivante :
 “ L'homme fera couché à la renverse, la femme fera
 “ aussi couchée vis-à-vis de l'homme. Une des gorges
 “ d'un serpent à deux gorges et à quatre griffes, tirera
 “ la langue de l'homme, et l'autre gorge engouffre la
 “ partie honteuse de l'homme. Sur la femme il y
 “ aura un dragon qui aura une grande queue, la-
 “ quelle entrera dedans la partie honteuse de la femme,
 “ les deux griffes sur les deux mamelles. Il ne
 “ faudra pas que l'homme dise à Dieu : les belles
 “ femmes m'ont montré leurs testins, elles m'ont
 “ induit à mal faire ; il n'y aura point d'excuse.”

Tout ce livre est fort curieux, mais trop long pour le transcrire ici.

Livre 59; douze pages. Portrait d'Argentine

Provane, *la plus belle damoyfelle qui foit en Italie, de là les monts*, à laquelle le livre est dédié.

Le verso de la dernière page est rempli par dix portraits en buste, du Duc de Savoie et de ses enfants.

Livre 60 ; douze pages, gravure. “Comme je
“ m’en allay trouver Abraham, j’ay rencontré
“ Monsieur l’Ambassadeur d’Espagne qui m’a convié
“ pour aller dîner avec luy ; j’y suis allé, et il m’a
“ faict donner un escu, après que j’ay eu dîné.”

La plupart de ceux que Bluet mentionne à cette époque comme leur ayant donné un de ses *gros livre*, lui font remettre un écu. Le Prince d’Orange lui fait présent d’un doublon d’Espagne, et Dom Pierre de Balançon, d’un beau pourpoint de satin.

Les livres 61 à 65 n’offrent pas de remarques à faire.

Livre 66 ; douze pages, (le titre porte par erreur lxxvii.) En tête est le portrait du Comte de Permisson, ressemblant beaucoup à celui de Ronfard, et entouré par deux branches de laurier. Au revers est un portrait d’Argentine de Provane, fille du Grand Chancelier du Duc de Savoie “qui eust esté ma femme, si je ne fusse demeuré en France,” dit l’auteur.

Les livres 67, 68, et 69 ne m’ont pas présenté d’observations à faire.

Le livre suivant, indiqué comme le *octante deuxième*, et intitulé *le Livre des trois couronnes* à cause de la gravure qui se trouve en tête, répond, dit Bluet, “et
“ fuit au soixante-neufiesme livre, et est des visions
“ depuis le cinq Novembre, jusqu’à présent.”

Il a 12 pages, comme les précédents.

Le livre 70^{ème} est dédié au Duc de Maine, et imprimé le 10 Novembre 1603. Il traite de la vie de l'auteur, ainsi que plusieurs des livres suivants, comme nous l'avons indiqué dans la biographie du Comte de Permissio.

Le livre 75^{ème} est celui où se trouve la gravure indécente qui manque à la plupart des exemplaires.

Le livre 77^{ème} renferme plusieurs aventures où l'on voit que tout le monde s'amusait aux dépens du pauvre Bluet, et le raillait surtout de son peu de courage.

Le livre 78^{ème} porte en tête la gravure d'une chapelle sur roulettes. "C'est une chapelle, dit-il, que "j'avois faite a Chambery, et m'y tenois tout droit, "et me couchois tout de mon long dedans, et la "pouvois porter sous mon bras, et y faisois mes "oraisons aux églises et ailleurs. Je voyois et on ne "me voyoit point, et étant dedans je la faisois aller "où je voulois, avec ses roues et autre subtilité et "industrie."

Cette description est très énigmatique, nous paraît-il, et il est fort difficile de comprendre comment Bluet pouvait en même temps s'y coucher tout de son long, et aussi, lorsqu'il vouloit, la mettre sous son bras et l'emporter.

Le livre 79^{ème} a aussi la gravure de la chappelle, mais entièrement différente en construction et accessoires.

Le livre 81^{ème} a une petite gravure représentant le

portrait en pied de sa maitresse Antoinette Coynder, qu'il manqua époufer, dit-il, lorsqu'il eut quitté l'état de berger. Puis vient un autre portrait en pied de la fervante de Madame la Comteffe de Fournon "à laquelle je failly me marier quand j'eus quitté la payfanne."

Le livre 82^{eme} continue la férie des portraits en pied des perfonnes qu'on a voulu lui faire époufer. Le troifième est celui de *Damoifelle du Gayet qui s'appelloit Adriane de Quincin*. Le quatrième est celui de *la fille d'un écuyer de chevaux, nommé George Eftrajo*.

Livre 83^{eme}. Nouveaux portraits en pied de Mademoifelle de Senamy, de la belle Catherine de Gratian, la fille de chambre de la Marquife d'Ais; de Lucrèce de Lalee, damoifelle de la Tornette; de Peronne Pobel. "Bref, ajoute-t-il, je dis avec vérité que j'ay eu autant de maitreffes, qu'il y a de mois en l'année. J'ay failly de me marier à toutes."

Le livre 84^{eme} contient le portrait d'Argentine Provane, "la plus belle qui foit et qui jamais aye efté en toute l'Italie. Il n'y a peintre, fi brave foit-il, qui puiffé imiter fa rare et excellente beauté."

Le livre 85^{eme} est dédié à Henriette de Balfac, Marquife de Verneuil, Royne de beau plaifir. "Ce livre traicte de la continuation de me vie, tant de fortune que de mon infortune pour ne m'estre pas fceu gouverner felon les fantaifies et diffimulations du monde: Chacun mefure la capacité des efprits d'autruy, comme ils mefurent la leur; mais celuy qui compte fans fon hofte, est fujet à compter deux fois.

“ Les penseurs feroient beaucoup si ce n'estoit leurs
 “ contre-penseurs. En Dieu je me console.

Le 91^{eme} livre traite de l'interprétation du Royaume de France et des provinces et duchés qui appartiennent au Grand Empereur Théodose.

Le 92^{eme} est la continuation du même sujet.

Le 93^{eme} contient l'interprétation du nom des possessions du Roy du Levant.

Le 94^{eme} livre est intitulé *le livre de la désolation et lamentation*, et dédié au Nonce du Pape. “ Le sujet
 “ en est, dit-il, l'interprétation de l'Annonciation de la
 “ Vierge Marie.” Ce livre de 12 pages, malgré ce qu'il annonce, ne se compose que de plusieurs courtes oraisons et prières.

Le livre 95^{eme} est dédié “ à Catherine de Lorraine,
 “ Princesse et Duchesse de Nevers, Royne de toute
 “ Vertu, l'Excellence de la France.”

Ce livre est également rempli d'oraisons. Portraits des prophètes Elie et Enoch, Jérémie et David.

Livre 96^{eme}. En tête se trouve le singulier intitulé suivant, en lettres Italiques : “ Il n'y a nul rapport au
 “ contenu de ce livre dédié à la Princesse de Dombes
 “ et de Montpensier : Pere Cothon s'appellera Rem-
 “ bourré parceque le coton sert à rembourrer les pour-
 “ points, et luy comme plein de vérités, rembourre le
 “ vice.”

En tête, figure du prophète Isaïe, qui fut le premier, dit Bluet, qui ait prophétisé l'avènement du fils de Dieu.

Le livre, 97^{eme} est intitulé : *Le Prophète Daniel*, et

donne son portrait. Ce livre traite de *l'interprétation du Duché de Nemours, et autres royaumes et principautés*. “ Le Duché de Nemours s'appellera Tentation d'amitié, parceque Amour est amitié : un amoureux et une amoureuse qui se baissent, pour armoiries.” Une gravure en marge les représente.

“ Rome en Genevois, s'appellera aveugle, parceque celui qui est borgne n'est pas aveugle : un homme borgne pour armoiries.” Gravure d'un borgne.

Tout est de cette force, durant douze pages.

Le livre 98^{eme} est dédié à *Monfieur le Grand, de France, gouverneur pour le premier du monde, de la Duché de Bourgogne*.

Nous avons cité plus haut le volume des *dernières œuvres de Bluet d'Arbères*, volume séparé et excessivement rare, de 200 feuillets, avec des gravures sur bois, et qui commence au livre 141 et finit au 173^{eme}. Nous nous proposons d'en donner également une analyse détaillée, mais ce travail a été si bien exécuté par *le Bibliophile Jacob*, dans le Bulletin du Bibliophile de Techener, du mois de Juillet 1859, page 450, que nous avons préféré y renvoyer les curieux.¹

¹ Nous consignerons ici, en finissant, une note de Beuchot dans le 33^{eme} volume de son édition des œuvres de Voltaire, où il est question du Comte de Permission : “ Fréron reproche à Voltaire, y est-il dit, d'avoir tiré presque mot pour mot l'épisode de *l'hermite*, dans *Candide*, d'une pièce de 150 vers, intitulée *The Hermit*, par Th. Parnell. Avant Parnell, plusieurs auteurs avaient traité le même sujet, et entr'autres Bluet d'Arbères, dans le livre 105 de ses œuvres. C'est en 1604 qu'avaient paru les livres 104 et 115, dont on ne connaît encore qu'un seul exemplaire, découvert en 1824.”

JEAN MARIE CHASSAIGNON.

“  ES cataractes de l'imagination, déluge de la
“ scribomanie, vomissement littéraire, hé-
“ morhagie encyclopédique, monstre des
“ monstres, par Epiménide l'inspiré—Dans l'autre de
“ Trophonius, au pays des visions.—4 vol. in 12°,
“ 1779.”

Certes, ce titre seul annonce que notre auteur eut pu être mis dans une maison de santé, sans grande injustice, d'autant mieux que ce n'est ni ce titre, ni cet ouvrage seulement, qui prouvent le dérangement des idées de l'auteur, mais encore la manière de traiter ses sujets.

Une mauvaise gravure représentant l'auteur en robe de chambre, assis à son bureau, ayant derrière lui la Renommée et la Muse de l'histoire, se trouve vis à vis du titre du 1^{er} volume. Au dessous sont gravés les cinq vers suivants :

Muses, retirez vous, je cède à mon génie,
 Un cœur comme le mien est au dessus des lois.
 La crainte fit les dieux, l'audace fit les rois.
 Qui consulte est un lâche et ne fait point écrire.
 Servons d'exemple, et n'imitons personne.

Chaffaignon a certainement tenu parole, car il n'a imité qui que ce soit, mais ses vœux sont restés inexecutés, il n'a heureusement servi d'exemple à personne.

Dans une longue préface de près de cent pages, il avoue qu'il écrit dans un genre inconnu à son siècle, et il apostrophe ainsi ceux qui douteraient de son mérite : “ Mais lis encore une fois, insolent faquin, lis, “ dégouté scélérat, lis, bourreau mécréant, qui doute “ de notre supériorité originale,” et à ses critiques trop rhéteurs et puristes il dit : “ d'un seul éclat de mon “ imagination, je foudroierais ce puiflanime troupeau “ d'esclaves, nés pour aligner des mots, symétriser des “ phrases et couper les ailes du génie.”

Comme nous l'avons déjà fait observer, les monomanes ont souvent la connaissance parfaite du dérangement de leurs idées. Ce fait est prouvé par la science. Aussi notre auteur décrit très bien lui-même comment ses accès de folie commencent : “ Je n'écris “ jamais plus d'une heure de suite, souvent même je “ cesse au bout d'un quart d'heure, une crispation dans “ les nerfs, un éblouissement dans la vue, une palpitation de cœur, une ébullition de cerveau, m'empêchent de tenir la plume, de regarder le papier, et “ même de combiner mes idées. Souvent au moment

“ où j’entre en verve, mes fibres organiques s’ébran-
lent et se déchirent, je retiens une explosion qui
“ m’accablerait.”

Cet état du cerveau explique suffisamment les juge-
ments littéraires qu’il énonce : “ l’Esprit des lois, le
“ Cid, Cinna, Emile et Mahomet n’ont pour moi que
“ d’arides beautés. Voltaire, J. Jacques, Corneille,
“ et Montesquieu n’ont pas senti ce que je sens. Je
“ préfère *moi* à tous ces fastidieux personnages.”

Il raconte plusieurs des visions qu’il eut ; une en-
tr’autres pendant la nuit qui lui représente l’enfer :
“ *Horrescentes stetere comæ*, dit-il, la plume m’é-
“ chappe ici de frayeur ; encore une minute, et j’ex-
“ pirais. J’écrivis ma vision à un incrédule qui en
“ perdit la tête, et mourut.”

Ayant conçu le plan d’une satire sanglante qui
retracerait un tableau des scélératesses qui ravagent
notre globe, il évoque tous les souvenirs les plus capa-
bles de lui donner ce qu’il nomme *des convulsions*
poétiques. “ Que la rage, la haine et la vengeance,
“ s’écrie-t-il, broient mes couleurs avec leurs bras de
“ fer. . . . Un frénétique accès s’empare de ma
“ verve, l’Etna est dans ma tête, le Vésuve est dans
“ mon cœur.”

Monté à ce diapason, il consacre un chapitre à
l’expression du desir que les “ coups de sa plume soient
“ aussi destructifs que les dents de l’Ichneumon qui
“ pénètre dans les entrailles du crocodile, et les lui
“ déchire ; aussi terribles que des tenailles rouges qui
“ emportent des lambeaux de chair et arrachent le cœur

“ que ces fatyres reffembloit au tonneau armé
 “ en dedans de lames tranchantes, dans lequel les
 “ Carthaginois firent rouler Régulus tout nu
 “ qu’elles foient auffi meurtrières que le poifon qu’A-
 “ grippine reçut de l’empoifonneufe Locufte.”
 et une foule de fouhaits femblables, rempliffent fix pages.

Enfin il conclut en difant que fi quelqu’un étoit tenté de le perfiffler ; “ Ah ! je l’en prévien, je
 “ lui fais effacer fes écrits dans des larmes de fang ;
 “ j’imprime fur fon front le fer de la fatyre, rougi fur
 “ une braife infernale, et on le verra convulfionner
 “ fous le poignard du remords je le contrain-
 “ drai à fe pendre de honte et de defefpoir !”

Je penfe qu’après cette tirade, perfonne ne doutera que notre forcené méritait d’être mis aux Petites Maisons.

Les chapitres fuivants font confacrés à la critique de la littérature de l’époque. Après un affez long examen des meilleurs écrivains français, il conclut en difant qu’il n’en finirait pas f’il prenait à tâche de relever tous les folécifmes, barbarifmes, expreffions impropres, vers bourfoufflés, images incohérentes, mots vagues, rebattus, rimes oifeufes, négligences baffes, licences choquantes, fatiguanes répétitions, &c. &c., dont fourmillent les chefs-d’œuvres de Boileau, Racine, Corneille, Voltaire, Crébillon, Rouffeau, &c. &c.

Après cet examen vient un volume et demi de notes, fous le titre de : *Détachement ou Entrailles du monftre*, titre qu’il juftifie par le motif fuivant : “ Ces notes
 “ étoient d’abord confubftantiellement renfermées dans
 “ les volumes, et y occasionnaient une efpèce d’en-

“ gorgement et d’obstruction. Pour dégager la masse, “ vider le ventricule, et éclaircir le cahos, on a cru “ devoir en détacher les parties hétérogènes, indigestes “ et compliquantes, et donner ces notes en supplément.” Cette explication aurait pu trouver place dans quelques endroits du *Médecin malgré lui*.

Vers le milieu du 4^{ème} volume se trouve une espèce de Post-face de deux feuillets, imprimés en encre rouge, et intitulés : *Fin du Monstre et de ses entrailles, suivie (sic) de la fin du monde et d’une esquisse des Enfers*.

L’ouvrage se termine par deux cent pages presque toutes consacrées à une amère critique des œuvres de Voltaire, ce que l’on ne devinerait guère sous le titre, en encre rouge, de : *Arrière-Monstre, plus terrible que le Monstre : Paraphrase des prophéties d’Ezéchiel, &c. &c., visions, enfers, apocalypse nouvelle. Offrande au Clergé*.

Le lecteur ne doit par s’imaginer pourtant que ces quatre volumes ne soient remplis que d’extravagances ; l’auteur y déploie une très grande érudition, et prouve par ses citations et ses extraits sans nombre, qu’il avait immensément lu, et, qui plus est, retenu ses lectures. Malheureusement tout est si incohérent, qu’il serait difficile de les lire en entier. C’est évidemment le produit d’un cerveau en délire.

Dans un autre ouvrage : *Les nudités, ou les crimes du peuple* ; 8°, 1793 ; Chassignon nous a retracé les malheurs que les aberrations de son esprit attirèrent sur lui. M. J. Lamoureux, dans l’article qu’il lui a consacré

dans la Nouvelle Biographie Universelle, par Firmin Didot, t. 10, p. 42, a très bien résumé ces événements. Nous y renvoyons les curieux et nous nous contenterons d'indiquer les autres ouvrages de Chaffaignon.

1°. Eloge de la Brotade (Poème de Julien Pascal); par un enthousiaste. Genève. (Lyon) 1779, in 12°.

2°. Les Etats Généraux de l'autre monde, vision prophétique. Le Tiers Etat rétabli pour jamais dans tous ses droits, par la résurrection des bons Rois, et la mort éternelle des tyrans. Langres (Lyon) 1789, in 8°.

3°. Etrennes à Messieurs les Rédacteurs du Courrier de Lyon, Autun (Lyon) 1790, in 8°.

4°. Les Ruines de Lyon, Ode, 1794, in 8°.

Ces ouvrages, dit M. Bregnot du Lut (Mémoires biographiques et littéraires, 1828, in 8°), sont devenus fort rares, et contiennent la plupart, au milieu de beaucoup de folies, des choses très sensées et très spirituelles.

Il publia en 1793 une défense de Chalier, ce disciple de Marat, condamné à mort. Ce fut peut-être ce qui lui permit de traverser le règne de la Terreur sain et sauf. On l'avait porté sur la liste des émigrés. Il adressa une réclamation aux Représentants du peuple, dans laquelle il dit, entr'autres choses originales, " Comme on fait que les penseurs ont l'âme cosmopolite, les affections vagabondes, l'imagination ailée et émigrante, on s'est diverti à mettre mon nom sur la liste des émigrés, et cette petite malice ne tend à rien moins qu'à me faire mourir de faim et de soif."

Heureusement pour lui, ce ne fut pas la fin qui lui était destinée. Il mourut tranquillement, mais l'esprit toujours exalté, à Thoissy, département de l'Ain, à l'âge de 60 ans, dans un modeste domaine dont il avait hérité.

Son frère, épicier à Lyon, sa ville natale, fit servir à envelopper les marchandises de son commerce, les nombreux manuscrits laissés par le défunt, et parmi lesquels se trouvait une tragédie de *Cromwell*.

ALEXANDRE CRUDEN.

E savant était fils d'un des magistrats d'Aberdeen en Ecoſſe, et naquit en 1701. Sa folie bien caractérisée, et d'autre part la preuve qu'il nous a laiffée de ſa ſcience philologique et de ſes patientes recherches, en font un des phénomènes les plus curieux de l'aberration mentale. A dix neuf ans il prit ſes degrés de Maître-es-Arts, et ſe deſtinait à devenir miniſtre de la religion, mais toute ſa carrière fut interrompue par un événement qui bouleverſa à jamais ſes facultés mentales.

Durant ſes études à l'Univerſité, il conçut une paſſion violente pour la fille d'un des miniſtres de ſa ville natale, mais celle-ci ne répondit pas à ſes ſentiments, et comme il continuait ſes pourſuites avec une obſtination que rien ne pouvait vaincre, le père de la jeune perſonne fut obligé de lui interdire ſa maiſon. Ce deſappointement produiſit un effet ſi terrible ſur ſon organiſation qu'il fut frappé de folie immédiate-

ment après, au point que l'on dut l'enfermer dans une maison de fanté. Cet événement fut peut-être un bonheur pour lui, car on découvrit plus tard que la jeune fille avait été la victime d'une passion coupable pour l'un de ses frères.

Au bout de quelque temps les soins assidus des amis de Cruden, et son application à l'étude qu'il avait toujours conservée, durant ses moments de lucidité, finirent par donner un peu de calme à son esprit malade, et l'on put le rendre à la liberté. Afin de détourner le cours de ses idées, il quitta Aberdeen et vint s'établir à Londres en 1722. Il y donna pendant quelque temps des leçons particulières, puis alla habiter l'île de Man, et obtint enfin la place de correcteur d'imprimerie dans la Métropole. Ses connaissances et son assiduité au travail lui firent des protecteurs, et il fut recommandé à Sir Robert Walpole, par l'influence duquel il fut nommé, en 1735, libraire de la Reine Caroline, épouse de George II. Depuis longtemps il s'occupait d'un grand ouvrage, *La Concordance de la Bible*. On fait que dans l'origine les Saintes Ecritures n'avaient aucune division en chapitres ni en versets, divisions qui furent établies plus tard pour faciliter la lecture et les citations. C'est la corrélation des divers passages qui forme la base du travail de Cruden, qui appliqua à la Bible ce qu'on avait fait pour les auteurs Grecs et Latins, afin de trouver à volonté les concordances du texte. La préface de la première édition donne un résumé historique de tout ce qui a été fait avant lui, dans ce

genre, et établit d'une manière très claire les avantages de cette œuvre de patience qui l'occupa toute sa vie. On peut se faire une idée de l'immense labeur exigé pour un pareil livre, lorsqu'on se rappelle que le premier effai se fit sous la direction d'Hugo de S^t Marc, qui pour cela employa, en 1247, cinq cent moines à la fois.

Maintenant que Cruden avait un poste qui lui laissait quelque loisir, il mit la dernière main à son ouvrage, et la première édition en fut publiée en 1737. Elle était dédiée à la Reine, à laquelle il en présenta un exemplaire, et qui lui promit son appui, et lui assura qu'elle ne l'oublierait point. Malheureusement pour l'auteur, elle mourut seize jours après, et ainsi s'évanouit tout espoir pour lui d'être aidé pécuniairement. C'était un terrible coup, car il avait engagé son modique avoir tout entier dans cette immense entreprise. Aussi sa profonde anxiété, jointe sans doute à une trop grande tension d'esprit par suite d'un excès de travail, le privèrent de nouveau de l'usage de sa raison, et on dut l'enfermer dans la maison de santé de *Bethnal Green*. A sa sortie il publia un pamphlet fatirique, plein de bizarreries, dans lequel il se plaignait des mauvais traitements qu'il prétendait avoir reçus ; il intenta en même temps une action contre le médecin et le directeur de l'établissement, mais l'examen judiciaire de la cause, et le plaidoyer qu'il voulut faire lui même, prouvèrent que si sa mise en liberté était sans danger pour ses amis, ses facultés intellectuelles étaient néanmoins décidément dérangées. Malgré cela, il reprit ses occupations de correcteur d'im-

primerie, et continua pendant plusieurs années à revoir les feuilles de plusieurs éditions des classiques Grecs et Latins, sans donner d'autres signes de son état mental qu'une grande taciturnité et une constante mélancolie.

Un événement montra que son ancienne blessure ne s'était pas cicatrisée. Un jour un de ses amis, M^r Chalmers, lui proposa, afin de le distraire, de le présenter chez un des marchands de la Cité, qui par le plus grand des hasards se trouvait être un des frères de celle qui avait été la cause de sa folie. Ce fut elle même qui vint ouvrir la porte. A cette vue Cruden e jette en arrière, et saisissant violemment et d'un air effaré la main de son ami : C'est elle ! s'écrie-t-il, ah ! elle a toujours les mêmes beaux yeux noirs !—

M^r Chalmers le ramena en toute hâte chez lui, et eut beaucoup de peine à calmer son agitation. Il n'y eut pas de seconde entrevue, mais il ne prononçait jamais le nom de cette jeune femme, sans qu'une sombre douleur ne s'empara de lui aussitôt.

En 1753 sa sœur fut obligée de le faire garder de nouveau à vue, dans une maison de Chelsea, et lorsqu'au bout de quelque temps, ses excentricités paraissaient avoir disparues, une idée bizarre s'empara de lui. Convaincu qu'on lui devait une réparation pour la perte de sa liberté, et qu'il ne pouvait l'obtenir de la justice ordinaire, ainsi qu'il en avait déjà eu la preuve, il écrivit à sa sœur et à plusieurs de ses amis, leur proposant, avec la plus grande simplicité, de lui fournir eux-mêmes *une légère compensation*, de l'injustice qu'il avait soufferte, par un moyen très facile. C'était de subir à leur tour

un emprisonnement à Newgate. Sa sœur, disait-il, en ferait quitte en lui payant une amende de dix ou quinze livres, et pourrait choisir entre les prisons de Newgate, de Reading, d'Aylesbury, ou le château de Windfor, où elle resterait enfermée durant quarante huit heures seulement.

Le reste de la vie de Cruden s'écoula dans une espèce de paisible hallucination. Il croyait avoir reçu du ciel une mission spéciale de corriger les mœurs publiques, et quoiqu'il continua paisiblement ses occupations quotidiennes à l'imprimerie, ordinairement jusqu'à une heure de la nuit, il trouvait encore le temps de travailler à corriger sa *Concordance de la Bible*, dont il se proposait de donner une nouvelle édition. Elle fut publiée en 1761, l'auteur en présenta un exemplaire au Roi, qui lui octroya une indemnité de deux mille cinq cent francs.

Jouissant maintenant de quelque repos, sa manie religieuse l'absorba tout entier. Dans ses visions, des voix célestes lui disaient qu'il avait une grande mission à remplir. Il crut que pour le faire efficacement, son autorité devait être reconnue par le Roi en conseil, et il demanda à être nommé *Corrcteur du peuple* par acte du Parlement, et à être créé *chevalier*.

Il nous donne lui-même de curieux détails sur ses démarches, à cet effet, auprès des chambellans et des Ministres d'Etat. Comme il était fort connu, on ne le rudoyait jamais, mais on cherchait à échapper à ses importunités. Il se plaint souvent de ce qu'on l'évite, excepté, raconte-t-il, un Lord qui, ayant la goutte

dans les pieds, fut forcément obligé de lui donner audience.

Une autre de ses manies fut de faire la cour à la fille d'un baronnet, et, malgré tous les refus, il continua à importuner la jeune personne de ses poursuites incessantes. Pour éviter une esclandre son père la fit partir pour un voyage ; Cruden aussitôt fit circuler dans le public des prières imprimées où il implorait l'assistance de Dieu pour qu'elle et sa fuite revinssent sans accident dans leurs foyers. A son retour, il distribua également des actions de grâce pour remercier le ciel.

Toujours résolu à être de fait ou de droit le correcteur de la moralité publique, il parcourait les rues, une éponge dans sa poche, et effaçait sur les murs les inscriptions qui lui paraissaient n'être pas conformes à l'honnêteté, ou il arrachait les affiches.

En 1769 il fit une excursion dans sa ville natale, et en sa qualité de correcteur du peuple, y fit des lectures publiques en Latin et en Anglais, sur la nécessité d'une réforme générale des mœurs. Il distribuait des pamphlets sur le même sujet à tous ceux qui voulaient les lire.

Il mourut d'une façon aussi extraordinaire qu'il avait vécu. Un matin, la femme qui le soignait dans son modeste logis à Islington, le trouva dans le privé, mort et agenouillé dans l'attitude de la prière.

Parmi les nombreux pamphlets que Cruden publia, un des plus curieux est : *The adventures of Alexander the Corrector*, in 8°, Londres, 1754.

Il y a une naïveté dans les détails, et une conviction

si profonde de la mission qu'il est appelé à remplir, qu'on ne peut s'empêcher d'être convaincu que le malheureux ne recouvrera jamais l'usage complet de sa raison. Cette brochure, ainsi que toutes les autres, du même auteur, est assez rare, et il serait fort difficile de les réunir toutes.

SIR THOMAS AMES GEVAEFT.

 N vit paraître en Belgique, en 1839, un volume des œuvres d'un écrivain dont le nom inscrit au titre, paraît être un pseudonyme, mais dont les idées, quel qu'il fut, avaient un cachet évident de folie. Nous croyons ce volume très peu connu, et comme il rentre tout-à-fait dans notre cadre, nous en donnerons une courte analyse.

L'auteur commence par une préface où il adresse au peuple Belge un avis sur les droits d'auteur. "Plusieurs des principaux articles de votre belle constitution sont sortis de ma plume, dit-il, et quoique jusqu'ici, je n'aie reçu de récompense des éminents services que j'ai rendus à la cause des Belges, malgré tous les titres que j'ai fait valoir au gouvernement, je ne puis contempler mon ouvrage sans ressentir ce noble sentiment d'orgueil, connu seulement aux hommes savants et vertueux."

"L'impression de mes beaux poèmes, tous dédiés à

“ des têtes couronnées, et dont le manuscrit est déposé,
 “ est le prélude de celle de mes œuvres complètes,
 “ et ce, en ma triple qualité d'historien, de Juriscon-
 “ sulte et de poète Anglo-Français.”

Ces *beaux* poèmes font d'abord des méditations sur le tombeau de Saint Louis, dédiées *Au Saint Père Grégoire XVI, Pontife Suprême* ; puis vient LA CREATION, *Poème dédié à sa Majesté Louise, Reine des Belges* ; en troisième lieu : LE DERNIER JUGEMENT, *dédié à sa Majesté Louis Philippe I, Roi des Français*. Le quatrième poème, écrit en Anglais est intitulé : *The Shipwreck*, et dédié à *sa Majesté Léopold I, Roi des Belges*.

Viennent enfin plusieurs morceaux plus courts ayant pour titres : *La Vertu ; La Vérité ; La Patriotisme*, et trois esquisses en anglais et en prose, sur le caractère de la poésie de Jérémie, d'Isaïe et de David.

Notre auteur a les idées les plus excentriques sur la versification française qu'il décrit à sa façon : “ Les
 “ vers alexandrins, dit-il, n'admettent à la rigueur que
 “ douze syllabes ou six pieds, mais le poète d'un génie
 “ supérieur ne se laisse pas dominer par de pareilles
 “ entraves. Se trouvant dans les champs si vastes de
 “ la poésie, il dédaigne la rigoureuse sévérité susdite,
 “ sévérité qu'il sacrifie à ses sublimes conceptions qui,
 “ semblables à un torrent impétueux, renversent tous les
 “ obstacles qui s'y opposent. L'homme qui a écrit sur
 “ un sujet aussi vaste (que ceux que traite notre poète)
 “ doit posséder à peu près toutes les connaissances hu-
 “ maines ; il doit avoir acquis par une grande expéri-

“ ence, l'autorité nécessaire à faire adopter ses opinions
 “ par tous ceux qui se distinguent dans les connaissances
 “ sudes : Cet homme, c'est le fils de l'écriture Sainte ;
 “ cet homme, c'est moi, et alors même que je n'en
 “ eusse d'autres preuves, mes œuvres le prouvent, et
 “ par mes œuvres je veux que l'histoire me juge. Par-
 “ tant de ces principes et en vertu de mes droits, j'ai
 “ introduit dans la langue française plusieurs nouvelles
 “ expressions, inconnues à elle jusqu'à ce jour, et saut
 “ à les expliquer moi-même ; je déclare en même temps
 “ loin de moi toute vanité, loin de moi toute crainte
 “ de faire usage d'un droit, dont la postérité, peut-être
 “ même mes contemporains, me tiendra, me tiendront,
 “ compte un jour.

“ La langue de l'écriture Sainte fourmille de tant de
 “ beautés de toutes espèces, qu'il est juste que les cinq
 “ langues dont les Pères de l'Eglise ont fait et feront
 “ toujours usage, s'entraident, surtout dans les compo-
 “ sitions élevées.”

“ J'ose espérer, dit l'auteur, en terminant sa préface,
 “ qu'un public éclairé et impartial saura apprécier les
 “ difficultés qui entourent les compositions de ce
 “ genre, qui ont le bien-être de l'humanité pour but,
 “ et qu'il me rendra justice avec la loyauté, l'impartia-
 “ lité et la bonne foi qui caractérisent les nations
 “ civilisées de l'Europe.”

Dans son adresse au Pape Gregoire XVI, il donne
 quelques détails sur lui-même. Nous en citerons
 quatre strophes qui serviront en même temps de
 spécimen de sa versification :—

Le Créateur même daigna jeter sur moi
Thomas Ames HMC HAZ, fils de la Croix
 Ses yeux célestes et pleins de miséricorde,
 Afin que je suivisse de ses préceptes l'ordre ;
 Et afin que je fusse connu de tous sous les cieux,
 Il imprima les signes célestes dans mes yeux.

A l'âge de treize ans, âge encore bien tendre
 Je reçus des mains mêmes du Primat de Londres
 Guillaume Pointer, digne vicaire de mon PÈRE
 PIUS SEPTIMUS HEIPHA¹ de Jésus Christ le Vicaire,
 La première dignité dont m'investit l'Eglise,
 Qui me donna plus tard le beau titre de fils.

A l'âge de vingt ans, moins quelques mois,
 Par ordre du SAINT PÈRE gardien de la Foi,
 Je reçus de mes grades et titres plein droit
 De prendre place en la famille des Rois ;²
 Ce choix, ratifié d'avance *per omnes Chefæ*,
 Fut accepté comme gage de bonheur et de paix.

Hail,³ father PIUS ! Hail, Pontife suprême
 Hail, illustre Père du dévoué Thommæ CM !
 Salve ad te, *Pater Heipha*, Père de la foi !
 Tes cendres sont bénies jusqu'à la SAINTE CROIX !
 Le ciel se réjouit de ce choix digne de toi,
 Et la couronne céleste relève la *Tiare* !

¹ *Heipha*. Expression hébraïque qui signifie l'*Ecriture Sainte*, et quelque fois même le *céleste séjour*. Elle résume également les cinq langues de l'*Ecriture Sainte*, l'Hébreu, le Grec, le Latin, le Français et l'Anglais, mais cette partie seulement des langues Française et Anglaise qui a pour base l'histoire et les trois langues Savantes de l'antiquité. (Cette note appartient à notre auteur.)

² Vide l'almanach de Gotha. (Note de l'auteur.)

³ Cette belle salutation de l'Eglise Catholique dérive non du Saxon ainsi que les auteurs et même les lexicographes Anglais le

Hail ! Ave ! Salve !

Ad Sir Ilius Gregorius XVI. MG.

En foi de quoi et en vertu de mes droits,

Je Signe

Ego Sir Thomas Ames Gevaeft, &c.,

Primus Jurifconfultus,

Primus Docteur,

Primus Profefforis,

Oig.

In Heipha. Dies fcript. A.D. Oig, plus trois !

Refurrexit Roma, Mater Mea !

Une lueur de raifon laiffe toutefois apercevoir à Sir Thomas Ames que fes vers Alexandrins, ainfi qu'il les qualifie, font paffablement défectueux, mais il penfe que cela ne fait qu'ajouter à leur beauté. “ Quoique
 “ la mefure métrique, dit-il, ou quantité foit parfois
 “ dépassée, il n'en eft pas moins vrai que le *temps* y
 “ fait ample compenfation, et la cadence variée et vive
 “ qui en eft la conféquence naturelle, loin de fatiguer
 “ l'oreille, relève la monotonie qui existe fi fouvent
 “ dans les compositions poétiques francaifes de quelqu'é-
 “ tendue.”

prétendent ; mais de la belle falutation hébraïque *Hallelujah* ; falutation compofée des attributs céleſtes, et dont les faints mêmes font fiers ! (Note de l'auteur.)

TABLE ALPHABETIQUE

Des auteurs dont les écrits sont cités dans cet Essai.

| | Page | | Page |
|----------------------------|------|---------------------------|------|
| Ames (Sir Thomas) . . . | 177 | Flores (Miguel de) . . . | 76 |
| Arcilla (de) | 40 | Fufnot, C. | 82 |
| Bernardi, Joseph | 75 | Fuzy, Antoine | 24 |
| Billard, Edme | 44 | Gagne, Paulin , | 61 |
| Bufch | 32 | Geneviève | 9 |
| Caiffant (le Chevalier) . | 94 | Gragani | 74 |
| Carfrae, John | 13 | Hall, Robert | 101 |
| Cheneau | 31 | Hécart | 68 |
| Clare, John | 55 | Herpain, dit Ufamer . . | 98 |
| Clennell, Luc | 53 | Kant | 73 |
| Cottle, Elifabeth | 33 | Lalou | 69 |
| Cruden, Alexandre | 42 | Le Barbier, Pierre Lucien | 77 |
| D'Arbères, Bluet | 107 | Lee, Nathaniel | 41 |
| Dachet | 96 | Lloyd, Thomas | 45 |
| Davenne, François | 92 | Martin, William | 80 |
| Démons | 89 | Martorex | 69 |
| Desjardins, G. | 57 | Mafon, John | 27 |
| Dofche, François | 27 | Milman | 49 |
| Dubois, Guillaume | 109 | Monfrabeuf, de The- | |
| Ferrand, Olivier | 56 | norgues | 111 |

| | Page | | Page |
|-------------------------|------|--------------------------|------|
| Morin, Simon | 25 | Smart, Christophe . . . | 42 |
| O'Donnely | 32 | Soubira, J. A. | 29 |
| Paoletti | 21 | Steward, John | 83 |
| Parizot, Jean P. . . . | 28 | Vallée, Geoffroy | 23 |
| Pentecôte | 47 | Wezel, Johan Carl . . . | 48 |
| Postel, Guillaume . . . | 22 | Wirgman, Thomas . . . | 77 |

AUTRES OUVRAGES

DU MEME AUTEUR.

- 1° HISTOIRE DE CHARLES LE BON, d'après Gualbert. Un vol. gr. in 8°.

Bruxelles, Imprimerie Normale, 1831.

- 2° CHRONIQUES, TRADITIONS ET LEGENDES de l'ancienne histoire des Flandres. Un vol. in 8°.

Lille, 1833.

- 3° ANNALES DE BRUGES depuis "les temps les plus reculés jusqu'au XVII^{ème} siècle. Un vol. gr. in 8°, orné des portraits en pied de tous les Comtes et Comtesses de Flandre.

Bruges, Van De Castele, 1833.

- 4° LE ROMAN DU RENARD, traduit pour la première fois, d'après un ancien manuscrit flamand, augmenté de notes et d'une analyse des anciens poèmes français du Renard. Un vol. in 8°.

Bruxelles, 1834, Hauman.

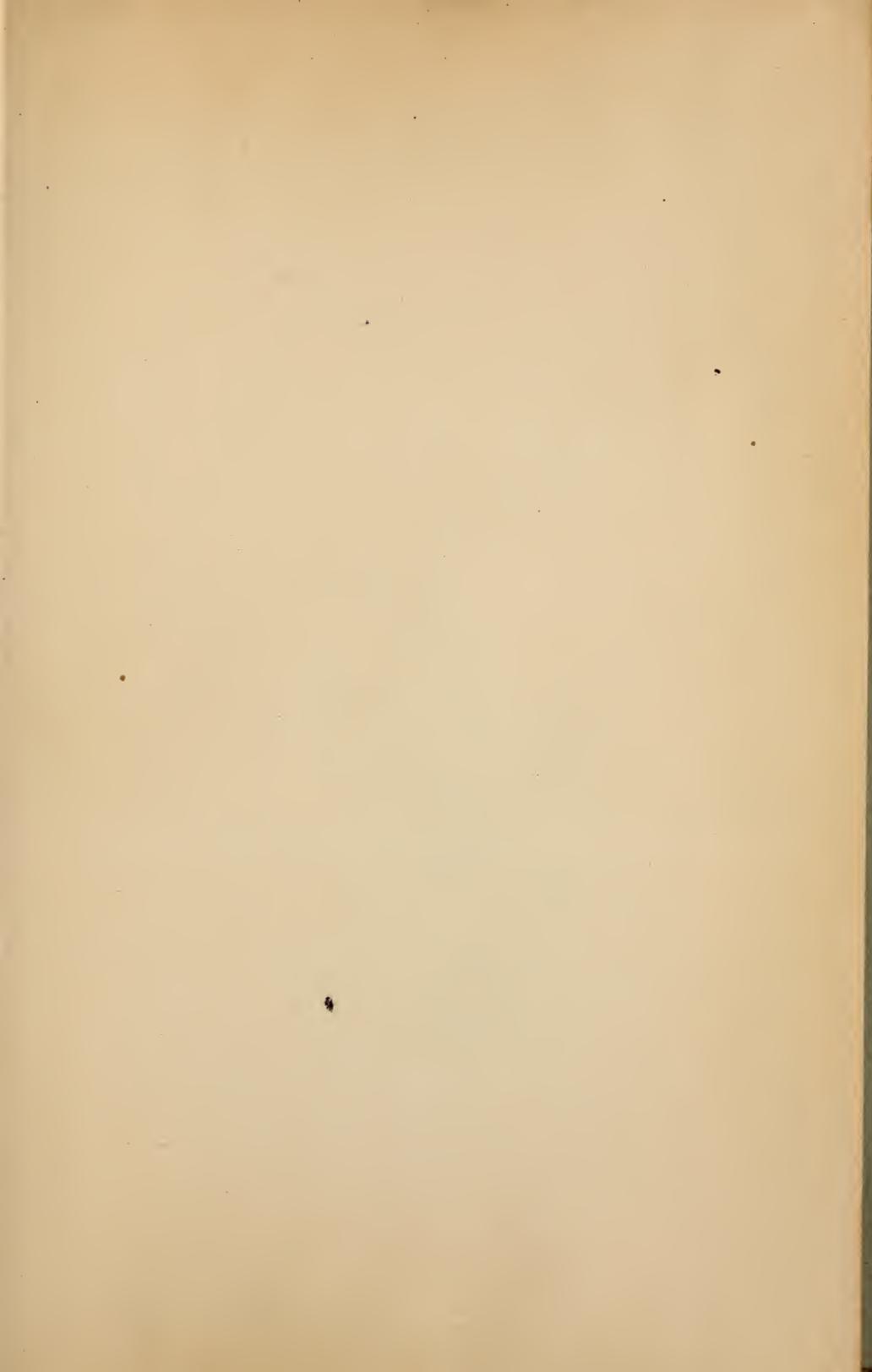
- 5° GUIDE DANS BRUGES, ou description des monuments et des objets d'art que cette ville renferme. 1 vol. in 12°.

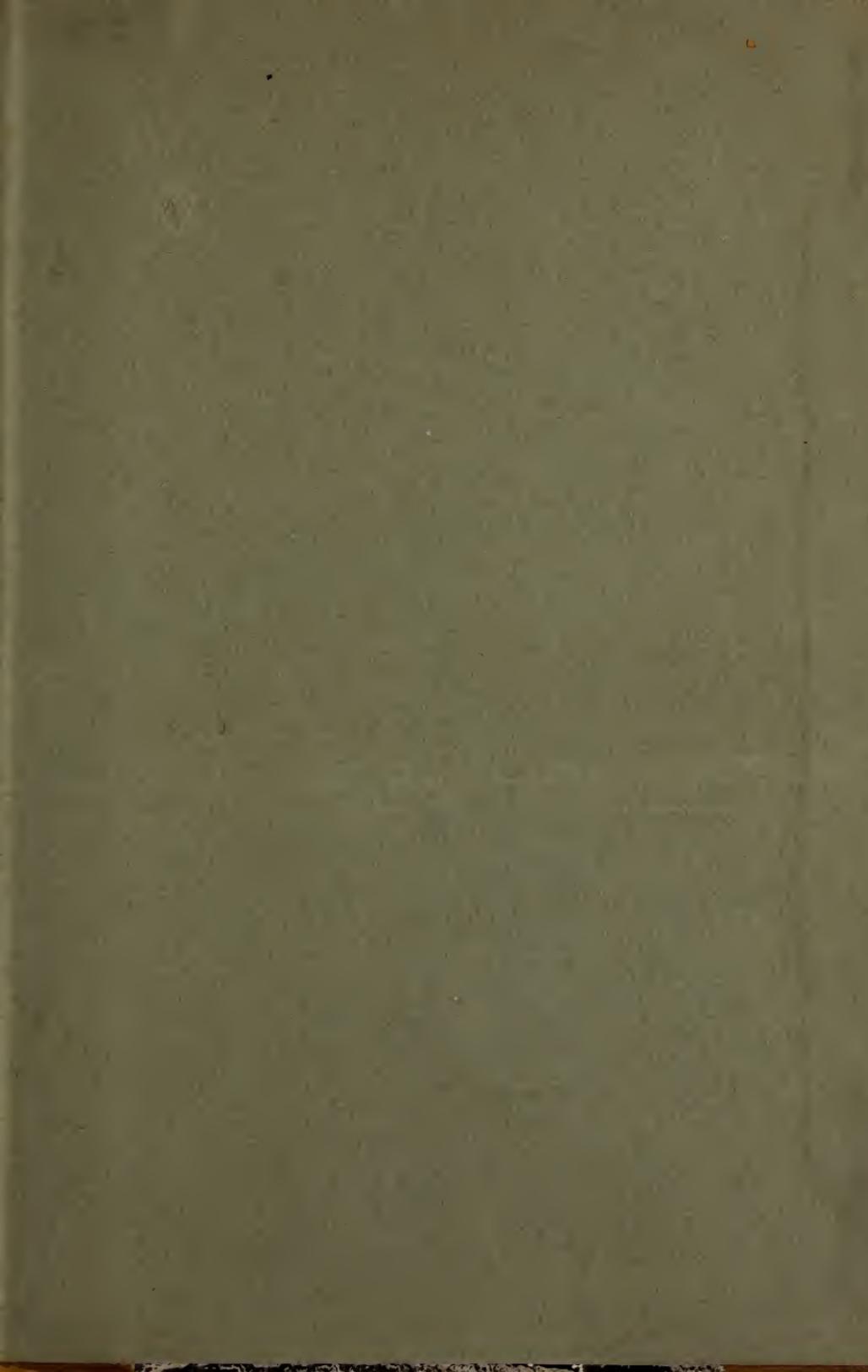
Bruges, Bogaert-Dumortier, 1834.

- 6° CHRONIQUE DE L'ABBAYE DE S^T ANDRE,
par Li Miufis, traduit pour la première fois ; suivie de mé-
langes historiques et littéraires. 1 vol. in 8°.
Bruges, 1834, Van De Castelee.
- 7° LA VISION DE TONDALUS, RECIT MYSTIQUE
du XIII^{ème} siècle. 1 vol. in 8°.
Publié par la Société des Bibliophiles de *Mons, 1835.*
- 8° CHRONIQUE DES FAITS ET GESTES DE L'EM-
PEREUR MAXIMILIEN, durant son mariage avec Marie
de Bourgogne. 1 vol. in 8°, fig. *Bruxelles, Wahlen, 1835.*
- 9° ALBUM PITTORESQUE DE BRUGES. 1 vol. in
fol°, avec Lithographies.
Bruxelles, De Mat, et Bruges, Bogaert-Dumortier, 1836.
- 10° LA BELGIQUE ILLUSTRÉE par les sciences, les arts
et les lettres. 1 vol. in 8°. *Bruxelles, Wahlen, 1836.*
- 11° LES AVENTURES DE TIEL ULENSPIEGEL,
édition illustrée par Lauters, et augmentée de notes biblio-
graphiques. 1 vol. in 8°.
Bruxelles, Société des Beaux Arts, 1839.
- 12° GALERIE DES ARTISTES BRUGEOIS depuis Van
Eyck, jusqu'aujourd'hui. 1 vol. in 8°.
Bruges, Van De Castelee.
- 13° DE L'ORIGINE DU FLAMAND, avec une esquisse
de la littérature flamande, d'après l'anglais du Rev^d Bosworth,
avec additions et annotations. 1 vol. gr. in 8°.
Tournai, Hennebert frères, 1840.
- 14° CHASSE DE S^T^B URSULE, peinte par Memling, et
lithographiée de grandeur naturelle par M^r Manche et Ghé-
maer, accompagnée d'un texte historique, biographique et
artistique. Grand in fol° avec quinze Planches.
Bruges, Bogaert-Dumortier, 1840.

- 15° HISTOIRE DE MARIE DE BOURGOGNE, édition illustrée et augmentée de documents inédits. 1 vol. in 4°.
Bruxelles, Wahlen, 1841.
- 16° PRECIS ANALYTIQUE DES DOCUMENTS que renferme le dépôt des archives de la Flandre Occidentale. 3 vol. in 8°.
Bruges, Van De Casteele, 1840-42.
- 17° OLD FLANDERS, OR POPULAR TRADITIONS AND LEGENDS OF BELGIUM. 2 vols. 8°.
London, Newby, 1845.
- 18° MEMOIRES HISTORIQUES relatifs à une Mission à la cour de Vienne en 1806, par Sir Robert Adair, traduit de l'anglais, avec un choix de ses Dépêches. 1 vol. in 8°.
Bruxelles, A. Wahlen, 1845.
- 19° TABLEAU FIDELE DES TROUBLES DE LA FLANDRE, de 1500 à 1585, par Beaucourt de Noortvelde, augmenté d'une introduction et de notes. 1 vol. gr. in 8°.
Publié par le Société des Bibliophiles de *Mons*, 1845.
- 20° DESCRIPTION BIBLIOGRAPHIQUE ET ANALYSE d'un livre unique qui se trouve au Musée Britannique. 1 vol. gr. in 8°, avec toutes les vignettes employées par les Elzéviens.
Au Meschacébé (Bruxelles), 1849.
- 21° MACARONEANA, ou mélanges de littérature Macaronique des différents peuples de l'Europe. 1 vol. in 8°.
Brighton et Paris, Gancia, 1852.







LIBRARY OF CONGRESS



0 041 194 084 6